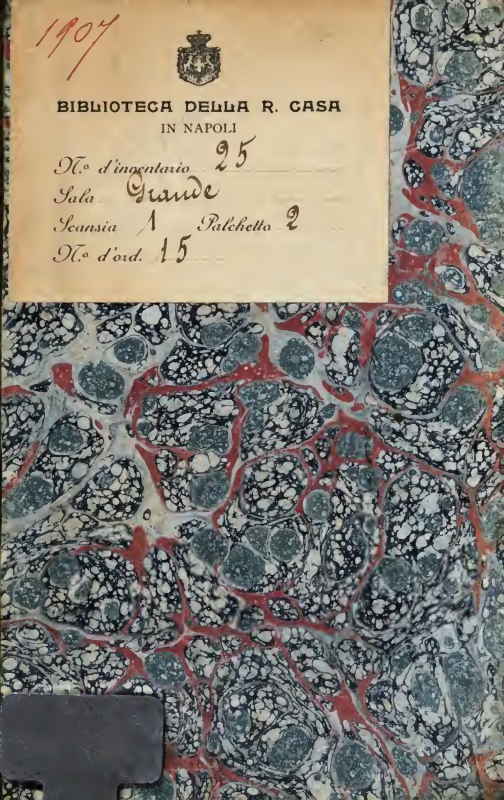




1907
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI
N.° d'inventario 25
Sala Grande
Scansia 1 Palchetto 2
N.° d'ord. 15



ANTIQUITÉS

DES

ENVIRONS DE NAPLES,

ET

DISSERTATIONS

QUI Y SONT RELATIVES;

PAR. M. J. L. R.

NAPLES,
DE L'IMPRIMERIE FRANÇAISE.

1820.

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

LE DUC DE BERWICK ET D'ALBE,

COMTE DE MODICA,

GRAND D'ESPAGNE DE 1.ère CLASSE etc. etc.

MONSEIGNEUR,

L'HOMMAGE que vous avez daigné accueillir de mon Essai sur les Antiquités de Naples *vous était dû à tous les titres: cependant je pourrais être accusé d'une vanité sans exemple, et conséquemment sans excuse, si je me bornais à vous dédier mon ouvrage sans en expliquer les véritables motifs. En effet, Monseigneur, personne ne peut ignorer que si le nom d'ALBE ne se rattache, dans ces belles contrées, qu'à tout ce qui est grand et noble, puisqu'on l'y retrouve sur presque tous les édifices publics de quelque importance, celui de BERWICK ne doive orner aussi que des monumens impérissables comme sa gloire, et que le descendant de ces deux illustres maisons, héritier d'éminentes vertus et protecteur des beaux-arts, n'accorde cette*

protection que pour honorer les hommes célèbres de nos jours, les recommander à la postérité et ajouter ainsi un nouvel éclat à celui de leurs chefs-d'œuvre. Mais c'est parce que l'on sait aussi, Monseigneur, la place honorable que ce dernier nom occupe dans les fastes de notre Monarchie, qu'il appartient par des faits héroïques à un Règne glorieux, qu'un Français acquitte à la fois un tribut de reconnaissance envers le héros et d'amour envers sa patrie, lorsqu'il reproduit un nom si illustre, et ravive par cela seul le souvenir de mémorables exploits, de nobles trophées et de nombreux triomphes!

D'ailleurs, Monseigneur, dans l'hommage que je rends à votre personne, on ne doit pas voir le dessein d'usurper une empreinte dont je crois mon ouvrage digne, mais y reconnaître seulement l'expression de ma gratitude et l'intention de remplir un devoir respectueux, en faisant remarquer le prix que j'attache à pouvoir vous protester de la sincérité des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-respectueux serviteur.

Le Riche.

ANTIQUITÉS
DES
ENVIRONS DE NAPLES.

Il n'est guère de voyageur qui, en arrivant à Naples, n'éprouve un pressant désir de voir les antiquités dont cette ville est le centre. Rarement on diffère de quelques jours à courir vers ce but. L'imagination exaltée par ce que l'on a vu à Rome, devient une espèce de tourment qui ne cesse que lorsqu'on a visité les ruines antiques des environs de Naples; néanmoins cette anxiété s'oppose nécessairement à l'objet qu'on s'est proposé; c'est-à-dire au plaisir d'en garder le souvenir. En effet la précipitation et l'enthousiasme ne permettent pas de classer avec ordre dans la mémoire, ce que l'on vient de voir à Rome et ce que l'on parcourt à Naples: tous les faits historiques, les

noms, les lieux, la forme des monumens et leur usage sont entassés dans la mémoire : tout y est entré avec confusion ; les objets y sont, pour ainsi dire, pressés et défigurés et en échappent bientôt, parce que la fréquence des impressions et leur variété, sont une sorte d'état violent qui rejette en débris les images les plus complettes qui ont frappé les sens.

Au reste beaucoup de circonstances concourent encore à ce résultat. L'éloignement des antiquités ; l'ardeur du climat ; l'impossibilité, non-seulement de séjourner dans les lieux que l'on visite, mais même de s'y procurer des alimens sains et propres ; l'ignorance ridicule et le dialecte grossier des *Ciceroni* ; leur avidité ainsi que celle des marins et des paysans qui vous obsèdent, sont autant de contrariétés qui forcent en quelque sorte à parcourir rapidement, dans un seul jour, ce qui en exigerait plusieurs, pour atteindre le but qu'un voyageur, curieux et instruit, se propose nécessairement dans ses excursions.

Pour obvier en partie à ces inconvéniens on a recours ordinairement à des ouvrages littéraires que l'on croit pouvoir consulter, soit sur les lieux, soit au moins dans le cabinet,

pour s'inculquer des objets et des détails intéressans dont, sans ce secours, les traces s'effaceraient en peu de tems de la mémoire.

Mais la plupart de ces ouvrages sont écrits dans une langue avec laquelle on n'est pas familier, ou sont d'un volume et d'un format trop grand pour être portatifs. D'ailleurs, sans vouloir déprécier le mérite de l'érudition qu'ils renferment, l'on ne peut nier qu'ils contiennent souvent une telle multitude de recherches, d'étimologies, de citations, de dates, de notes et de renvois, qu'il est impossible, pendant une course rapide et à travers les distractions les plus fortes, de fixer ses idées sur l'ouvrage et sur ce que l'on voit.

A défaut de ces itinéraires, notices, etc., on a recours à des gravures qui, en représentant l'objet que l'on considère, en portent aussi le nom, et en désignent l'usage. Mais un grand nombre de ces produits d'un travail mercenaire, sont généralement d'une inexactitude si hardie, qu'on y reconnaît à peine l'ensemble du site et la disposition pittoresque de ses parties: en outre leurs suscriptions consacrent des dénominations si vulgaires, qu'elles dénaturent, pour ainsi dire,

l'objet et impriment dans l'esprit, pour le peu que l'on en conserve le souvenir, des erreurs qui ne permettent plus de comprendre, soit les auteurs que l'on étudie ensuite, soit les personnes qui, avec des données plus justes, ont parcouru les mêmes lieux.

Des inconvéniens si opposés au but que se proposent les amateurs d'antiquités, ou même de simples curieux, démontrent la nécessité d'un ouvrage qui renfermerait à la fois des notions générales, historisques ou fabuleuses, relatives aux environs de Naples.

Cest au moins dans cet esprit et sur ce plan qu'a été formé cet ouvrage. L'auteur qui n'est ni homme de lettres, ni artiste, a éprouvé tous les désagrémens qui viennent d'être exposés. Il n'a trouvé dans les ouvrages qui traitent de cette matière, que des recherches trop savantes et des controverses beaucoup trop étendues trop compliquées ou trop obscures, pour ne pas céder au découragement et à la lassitude dont beaucoup de personnes de bonne foi, lui ont avoué n'avoir pu se défendre, sur le même objet. Alors, trop peu studieux pour acquérir des lumières par le moyen des livres, il a cru pouvoir y suppléer non-

seulement par des gravures, mais, pour faire mieux encore, par des travaux d'artistes du pays qui ont adopté le genre des vues d'antiquités. Il s'est entouré de leurs productions; il a visité leurs cabinets et leurs porte-feuilles, mais il n'en a retiré d'autres connaissances que la certitude que leur travail est purement machinal; qu'ils suivent des croquis informes et incorrects qui passent d'une main dans l'autre comme des monnaies; qu'il est même de ces peintres, dont l'indolence est telle, qu'ils n'ont jamais pris la peine d'aller comparer sur les lieux, les brouillons, les traits ou les misérables esquisses qui sont en circulation parmi eux.

L'auteur de cet essai sur les antiquités de Naples s'est cru, à certains égards, d'autant plus apte à l'entreprendre, que ce qui lui manque pour être approuvé par les littérateurs ou les artistes, sera peut-être ce qui le mettra mieux à la portée de la multitude dont il fait partie, et à qui il destine son ouvrage.

En effet il semble difficile qu'un homme instruit et versé dans la littérature savante, puisse résister à combattre les erreurs, à re-

lever les contradictions et à éclaircir les faits; il faut qu'il perce dans les ténèbres, qu'il monte à l'échelle des siècles, qu'il interroge les auteurs anciens, qu'il accorde les dates, indique les sources où il a puisé etc. etc., tandis que celui dont les connaissances sont bornées à ce qui se débite communément dans le monde, ne peut entrer, comme écrivain, dans une route qui lui a paru un gouffre, comme lecteur.

Au surplus, pour ce qui concerne la partie historique ou d'érudition, inséparable de cet ouvrage, on ne peut se dissimuler que, quels que soient les écarts de l'écrivain qui ne vise pas au mérite de publier une compilation enrichie de choses rares et qui paraitraient nouvelles, il ne lui reste, pour ainsi dire, qu'à frapper au front de son lecteur, pour éveiller ses souvenirs, puisqu'il ne peut entrer dans un ouvrage sur les antiquités de Naples, qu'un très-petit nombre de noms et d'événemens dont chacun n'ait pas fait usage habituellement dans le monde et qui n'aient pas, nécessairement, figuré dans les premiers dégrés d'une éducation commune.

Enfin pour faciliter d'autant plus l'examen,

très-rapide, des ruines antiques, et écarter de la narration d'un guide, tout ce qui n'a pas directement rapport aux édifices et à leur usage respectif, l'auteur a reporté dans des entretiens qui suivent chaque promenade, les détails et les réflexions qui s'y rattachent.

Le cadre qui lui a paru le plus naturel, et qui s'est réellement présenté à lui dans une de ses courses, à Pompeï et à Pozzuoli, a été de rapporter les entretiens qui eurent lieu entre un certain nombre de personnes qui, se communiquant mutuellement leurs pensées et leurs doutes, firent entre-elles un échange des connaissances qui résultaient du genre d'étude auquel elles s'étaient livrées, soit par état, soit pour objet de distraction.

En conséquence cette société était composée d'un Général, amateur des beaux-arts, de sa sœur et de sa nièce, d'un abbé antiquaire, d'un architecte, de deux jeunes artistes et de moi.

PREMIER ENTRETIEN.

NOTIONS HISTORIQUES SUR POMPEI.

En partant de Naples pour parcourir d'abord Pompeï, notre petite caravane se divisa dans deux voitures. Les dames partirent devant avec l'abbé qui se chargea de les instruire de ce qui concernait cette ville avant sa fatale catastrophe. Le Général, les trois artistes et moi, nous suivîmes la première voiture en priant l'architecte, qui se nommait M. Henry, de nous faire part des recherches historiques qu'il avait faites sur les antiquités que nous allions visiter, et de nous rendre ainsi le même service que l'abbé rendait à nos dames.

La ville de Pompeï, nous dit-il, est assurément plus remarquable aujourd'hui qu'elle ne l'était avant d'avoir été ensevelie sous les cendres du Vésuve. Cette ville doit sa triste célébrité à un des plus grands événemens de

la nature et à l'intérêt que nous portons à ce que le hasard et le malheur ont dérobé à la voracité des siècles.

Elle était déja très-ancienne à l'époque où je fais commencer son histoire, puisque son origine serait antérieure au siége de Troye. Pompeï, dis-je, faisait partie d'une contrée connue sous le nom de Campanie, limitée au nord par les montagnes des Abruzzes, autrefois le *Samnium*. A l'ouest par le Garigliano, *Lyris*; à l'est par le fleuve Sele, *Silarus*; et au midi par la mer appelée *Thyrrhénienne*.

La Campanie était sous la domination d'une colonie Grecque, originaire de la presqu'île de l'Eubée, aujourd'hui Négrepont, qui vint se réfugier d'abord à Ischia et ensuite à Cumes. Les Cuméens, en possession des côtes de la mer Thyrrhénienne, avaient fondé plusieurs villes qui, les rendant maîtres de la navigation et du commerce, furent pour eux une source de prospérités et de richesses dont les Étrusques s'emparèrent. Ceux-ci réunirent douze villes de la Campanie en République. Cette confédération, dont Pompeï, Herculanum, Nola, Naples etc. faisaient

partie, eut pour capitale Capoue, et fut nommée Nation Campanienne.

Ces peuples énervés par toutes les jouissances d'une longue paix, par le luxe, l'amour des plaisirs, la douceur du climat et la fertilité du sol, ne purent se défendre contre les Samnites qui vinrent fondre sur la Campanie. Ces peuples guerriers en avaient déjà envahi une partie et touchaient au moment de s'emparer de la capitale, lorsque Capoue eut recours aux Romains. Ceux-ci portèrent leurs armes dans ces contrées et soutinrent cette guerre cruelle dont les chances mirent en danger Rome elle-même. Enfin, après plus d'un demi siècle, les Samnites furent vaincus par les Romains, et les Campaniens passèrent sous la domination de Rome : le repos qui succéda aux malheurs de cette guerre fut de peu de durée : les Carthaginois traversèrent l'Italie, pénétrèrent jusque dans la Campanie, et Annibal traita en ennemies toutes les villes qui voulurent rester soumises aux Romains. Il y a quelqu'apparence que Pompeï n'opposa aucune résistance aux armes d'Annibal, et qu'elle suivit l'exemple de Capoue sans cependant en subir le triste sort, cinq ans après.

Les Campaniens, replacés sous la domination de Rome, ne purent en supporter la tyrannie: toutes les villes se liguèrent; elles formèrent une alliance avec les Samnites et firent tout-à-coup éclater la révolte. Les commencemens de cette guerre, connue sous le nom de guerre sociale, furent d'abord assez heureux, mais Sylla fit triompher Rome, après avoir ravagé la Campanie, saccagé la ville de Stabia, menacé Pompeï du même sort et détruit l'armée des Samnites près de Nola: la Campanie reçut de nouveau la loi des Romains, et, depuis lors, à l'exception de Capoue dont le peuple fut fait esclave et vendu à l'encan, les autres citoyens dispersés, et les sénateurs battus et décapités; depuis lors, dis-je, les villes Campaniennes restèrent sous la dépendance de Rome, jusqu'à l'époque de la chute de l'Empire, et Pompeï en particulier, semble avoir conservé une partie de ses libertés et du pouvoir municipal jusqu'au règne d' Auguste, après quoi elle eut, comme les autres colonies romaines, les mêmes magistrats et fut soumise aux mêmes formes de Gouvernement, civiles et militaires.

Tel est, en substance, ce que j'ai recueilli

sur ce qui concerne Pompeï avant son désastre. Je m'étendrai très-peu sur le terrible événement qui en a, pour ainsi dire, interrompu l'existence, puisque personne d'entre nous, n'ignore sans doute les circonstances qui ont accompagné le réveil d'un volcan, éteint depuis un si grand nombre de siècles que la sécurité des habitans de Pompeï pouvait être plus profonde que ne l'est maintenant celle des habitans d'Ischia. Néanmoins le nom de champs Phlégréens donné aux terres qui entouraient le Vésuve, attestait, selon Diodore de Sicile, qu'il avait existé, à une époque immémoriale, des feux souterrains et un volcan dans cette partie de la Campanie; de son côté Strabon conjecturait, par la qualité du terrain cendreux et par la couleur noire des pierres, que ce pays eut, dans l'antiquité, quelque volcan qui, faute d'aliment, était éteint: enfin, Vitruve attribue à des feux souterrains cachés sous cette contrée, la propriété de la Pozzolane.

Deux tremblemens de terre avaient précédé la mémorable éruption qui fit disparaître Pompeï et Herculanum. Le premier, qui date du 16 février de l'an 63, fit crouler une partie

de la ville; le second, qui eut lieu l'année suivante, ne fut ni moins violent, ni moins funeste pour la ville de Pompeï. La secousse dont la ville de Naples fut endommagée, occasionna l'écroulement du théâtre où Néron venait de chanter.

Ces secousses auxquelles succède ordinairement l'éruption du volcan, laissèrent cependant 15 ans les infortunés habitans de Pompeï dans une funeste confiance. Mais le 23 août de l'an 79 de notre ère, l'embrasement du Vésuve se manifesta si subitement et avec une telle violence, que les Pompéïens trouvèrent à peine le tems d'échapper à la mort en abandonnant leur ville et une partie de leurs richesses. Selon le récit des historiens, il s'éleva une masse de cendres si prodigieuse et à une hauteur si démesurée, qu'à Rome le soleil en fut obscurci, et qu'elles furent emportées par le vent jusqu'en Afrique, en Égypte même et en Syrie.

Ici, le Général parut vouloir exprimer des doutes, mais il se contenta de dire que s'il y avait de l'exagération, elle n'était pas tellement au-dessus d'un phénomène qui lui-même excède la mesure à laquelle l'imagination peut

atteindre, pour qu'il convienne de placer le compas sur la carte et de recourir à l'autorité des principes de physique; afin de déterminer le dégré de vérité de cette assertion; il ajouta seulement qu'en admettant l'ascension d'une masse si énorme, il était surpris que la cendre qui couvre la ville n'ait pas, dans sa plus grande épaisseur, plus de 18 pieds, ainsi qu'il l'avait vérifié, dans un de ses précédens voyages à Pompeï.

Vous serez sans doute moins étonné, répondit M. Henry, quand vous remarquerez d'abord, que la ville était assise sur une éminence très-élevée au-dessus du niveau de la mer, qu'en second lieu il existait un port vers la partie méridionale, ce qui vous met à même de juger la pente de la ville; qu'enfin les résultats de cette éruption ont reculé le rivage de la mer à plus d'une lieue de ses anciens bords, qu'ainsi il faut faire entrer dans le calcul, la quantité de cendres qui serait restée sur une plate-forme, et qui, au contraire, sur un plan incliné a dû nécessairement s'étendre ou s'écouler dans l'espace que nous voyons, entre la route actuelle de Salerne et le rivage de la mer, près du rocher de *Rovigliano.* Ce que

je n'ai jamais pu comprendre, c'est plutôt qu'une couche de cendres si peu considérable n'ait par conservé des formes suffisantes sur quelques points, pour décéler la présence de quelques édifices et lever les doutes qui ont existé, pendant tant de siècles, sur l'emplacement de cette ville; par exemple, l'amphithéâtre avait conservé quelque chose de sa forme elliptique; les façades des maisons et des galeries construites autour du port de Pompeï, étaient restées découvertes, et ont dû, pendant un long espace de tems, conserver une apparence de ruines; enfin les routes, qui du centre de la cité conduisaient à Stabia, (aujourd'hui Castellamare) à Herculanum, à Nola et à Nocera, auraient pu servir de traces pour déterminer la situation de Pompeï. Néanmoins on a ignoré pendant 1669 ans où elle était située: les uns la plaçaient à *Scafati*, sur le Sarno; ceux-ci près de Naples, et ceux-là au-delà du Sarno, et enfin dans le lieu dit *Civita*, ce qui s'est confirmé. Cet aveuglement est plus surprenant encor, equand on lit que sous Alphonse I.er vers l'an 1450, on construisit un aquéduc qui devait traverser, dans toute sa plus grande

largeur, la ville de Pompeï, pour transporter les eaux du Sarno jusqu'à la *Torre della Nunziata*, et que, pendant ce travail, on rencontra des temples, des chaussées, des maisons et des portiques, et que même, pour éviter de détruire des monumens tel que celui reconnu aujourd'hui pour être le temple d'Isis, l'on prit le parti de creuser des canaux souterrains: l'on ne conçoit pas, dis-je, comment de telles incertitudes ont pu exister jusqu'en 1748.

Tant mieux, interrompit le Général, car si on eût fait cette découverte depuis près de 400 ans, il est très-probable que l'on en serait encore aujourd'hui, pour la seconde fois, à s'égarer avec les érudits.

Quoi qu'il en soit, reprit M. Henry, le hasard, en cette occasion, nous a mieux servi que la science. Des paysans en firent la découverte, en creusant des fossés pour une plantation d'arbres: nous devons à cette circonstance, de voir sur pied une partie précieuse de ville ancienne, et de nous trouver, pour ainsi dire, au moment où les habitans viennent de fuir, puisque nous la voyons, à peu de chose près, dans l'état où l'auraient

trouvé les infortunés Pompéïens, si l'Empereur Titus, au lieu du Roi Charles III, en eût ordonné les excavations et le décombrement.

Les édifices de Pompeï conservent encore, assez généralement, le caractère de l'architecture grecque; on y reconnaît, quoi qu'en s'éloignant de leurs modèles, l'élégante simplicité, la noblesse et le goût qui sont les signes non équivoques de leur origine.

Les édifices publics ont peu d'étendue. Les maisons particulières sont généralement petites, mais leur distribution en est toujours commode et bien appropriée aux usages domestiques de ceux qui les habitaient ; elles ne diffèrent guère entre elles que par plus ou moins de solidité et de luxe. Du reste le plan en est assez uniforme, c'est-à-dire, qu'elles comprennent toutes, à peu-près, les mêmes parties.

Leur construction se composait de briques, de pierres de lave dure, de scories volcaniques, de tuf mêlé de vitrification et de lapillis ou espèce de pierre ponce; de pierres ponces blanches etc. J'ai remarqué que le mortier qui lie les matériaux n'a pas, à Pom-

peï, la même solidité que dans les autres monumens antiques. Le bois, le fer, le cuivre et le plomb étaient employés dans les mêmes circonstances auxquelles nous les appliquons aujourd'hui. Seulement, à l'égard du bois, il paraît que le sapin était plus commun qu'il ne l'est maintenant dans ces contrées, et qu'il était préféré soit au chêne, soit au châtaigner, dont l'usage, surtout de ce dernier, est de nos jours presqu'exclusif.

Le marbre n'était guère employé que dans les édifices publics, tels que les théâtres et les temples : partout ailleurs il est assez rare, si ce n'est dans les mosaïques, dans les pavés de quelques salles et sur les comptoirs des marchands de liquides. L'usage du stuc était très-commun pour décorer l'intérieur et l'extérieur des édifices, ainsi que pour revêtir les colonnes et enduir les murs. Il était fin, assez solide et assez blanc, puisqu'il entrait de la poudre de marbre dans sa préparation.

Il paraît qu'avant que la pâte du stuc eût perdu sa mollesse en séchant, on appliquait un moule comme on applique un cachet sur la cire, pour y laisser l'empreinte des ornemens que l'on remarque sur les corniches,

dans les encadremens etc. Ce procédé se reconnaît à des parties plus enfoncées ou moins bien alignées, et lorsque le moule n'a pas été placé avec assez de soin, au point qui termine l'empreinte précédente.

Ces ornemens gracieux, fins et légers, sont en profusion partout, et cependant à quelques exceptions près, ils sont placés si à propos, choisis avec tant de goût et distribués avec un discernement si juste, qu'on ne peut guère se plaindre d'un abus dans l'emploi que les artistes en ont fait.

A ces ornemens se trouvent souvent entremêlées des figures en bas-relief, qui paraissent avoir été modelées avec la même pâte de stuc. Je m'abstiendrai de porter mon jugement sur le mérite de cette partie des richesses d'art que nous allons voir à Pompeï, et plus encore sur les peintures qui se présentent à chaque pas dans la ville, puisque cet examen sera fait sur les lieux, par des juges compétens, dont les études, le talent....... ha! par ma foi, dit le Général, je ne me sens pas assez de raison pour avoir la même réserve, et ces messieurs voudront bien me permettre d'avoir mon franc parler sur ce point, comme sur tout autre. Je

sais que mon jugement n'est d'aucun poids; mais c'est précisément parce que je ne pèse sur personne, et que mes erreurs sont sans danger, que je n'hésite point à dire franchement ce que je pense. D'ailleurs, pour le dire net, je n'ai jamais pu me soumettre à ces bienséances qui font que tant de gens admirent sur parole, comme un banquier donne son or sur le crédit d'une signature. Au reste, dans ma jeunesse, messieurs, l'étude de votre art est entrée dans mon éducation; j'en étais fou, et je voulais, malgré tout le monde, être peintre de batailles. J'ai dû entrer au service, et j'ai choisi la cavalerie, toujours pour avoir les yeux tournés vers mon but; mais, ce qui est arrivé plus d'une fois, vous le savez, le peintre est devenu amoureux de son modèle: depuis j'ai toujours eu l'épée au poing sans jamais pouvoir ressaisir la bien-aimée palette, ni oublier ma première vocation. Ainsi, je vous le répète, messieurs, souffrez que je risque mon avis et n'y voyez qu'un moyen, puissant dans votre art, d'opposer l'ombre à la lumière, et de...... mais, dit le Général en s'interrompant, de quel côté l'abbé conduit-il nos dames? M. L'abbé a raison, répondit M. Henry, il

veut nous faire entrer dans Pompeï par le village antique d'*Augustas Felix* et par les portes de la ville. Ce côté adopté par l'usage, intervertit l'ordre naturel d'un examen qui, pour nous, doit être méthodique.

En ce moment nous rejoignîmes nos dames, et l'abbé nous conduisit aussitôt vers la maison de campagne. Les trois artistes nous quittèrent : M. Henry pour lever le plan de cette maison, et les deux autres pour en dessiner quelques parties.

Mesdames, dit l'abbé, si cette maison de l'affranchi M. Arrius Diomède, doit sa fondation à Arrius, ami de Cicéron, elle a appartenu à un homme dont le principal mérite ressortait dans les dispositions et l'ordonnance d'un grand repas, ainsi que dans le choix des meilleurs mets. Cet homme, d'origine obscure, à l'aide de ses flatteries, amassa de grandes richesses et acquit une sorte de réputation comme orateur, quoiqu'il fût cependant sans instruction et sans talent. Il était prodigue, aimait le faste et la magnificence. Vous allez le reconnaître dans cette maison, où tout annonce l'opulence et la mollesse du propriétaire, si toutefois on peut supposer

qu'elle était encore, sous Titus, ce qu'elle avait été sous César Auguste.

PREMIÈRE PROMENADE.

En cet instant nous montâmes le petit escalier qui donne sur la voie consulaire, et de chaque côté duquel il reste debout deux parties de colonnes en briques.

Immédiatement après une cour très-étroite, on arrive sous un vestibule: au milieu est un bassin carré, en marbre, entourré de quatorze colonnes de briques, revêtues de stuc. Ce lieu nommé *impluvium* ou *cavœdium* est pavé en mosaïque composée de petits dés de marbre et de terre cuite. Le vestibule était un centre adopté dans toutes les maisons, pour communiquer dans les appartemens qui régnaient autour et d'où ils recevaient la lumière. A droite, vers le midi, était la galerie appelée *basilicq*, destinée aux cliens ou aux solliciteurs, et aux divertissemens. A côté était une salle longue, dite *exèdre*, où les anciens

recevaient et dormaient dans l'été. De la terrasse ou loge ouverte, contigüe à ces deux pièces, la vue donnait sur le jardin du rez-de-chaussée et s'étendait sur la rue et sur *Stabia*.

En traversant le vestibule et retournant vers l'entrée, on trouve une petite salle de bain dite *Ninfeo*. Il régnait autour des petites colonnes en stuc jaune, et le pavé était en mosaïque. Au milieu était un bassin carré, nommé *Baptisterio*, construit en briques, et revêtu de marbre. L'on remarque encore, dans le mur, la place des tuyaux qui portaient l'eau dans la baignoire. Au fond du couloir, à gauche de la baignoire, on arrive au fourneau du *sudatoire* ou de l'étuve. Cette ingénieuse construction était conçue de telle sorte que la flamme donnait de la chaleur, non-seulement sous le plancher du bassin établi dans une petite pièce située derrière, mais encore sous le plancher du *sudatoire*, autour de ses murs, et particulièrement à des espèces de chaudières placées dans un canal perpendiculaire au foyer. A cet effet, le dessous du plancher de la salle de bain était creux. Les murs de cette salle étaient recouverts par des tuiles qui, laissant un intervalle entre les pa-

rois intérieurs de la salle et le mur de construction, permettaient à la chaleur de circuler : et enfin, les trois vases de cuivre placés l'un sur l'autre au-dessus du foyer, étaient disposés de manière que le premier contenait l'eau bouillante, laquelle seule, communiquant sa chaleur au vase supérieur, ne pouvait transmettre qu'une chaleur très-douce, tandis que le dernier contenait l'eau froide. Alors l'eau bouillante, versée dans le bassin, répandait une vapeur humide qui, jointe à la chaleur de l'étuve, devait élever la température de cette étuve au plus haut dégré de chaleur supportable.

Une telle disposition suffit pour faire présumer qu'il ne fallait que très-peu de tems pour être couvert de sueur, et qu'il ne fallait pas moins que ces moyens d'obtenir un effet prompt dans les étuves, puisque les anciens en faisaient un usage très-fréquent, sans vouloir, pour ainsi dire, interrompre ou retarder les jouissances ou les devoirs qui partageaient leurs journées.

Nous passâmes dans ce *sudatoire*. Son état de dégradation qui ne laisse que pour peu d'années encore l'espoir d'en reconnaître les

traces de luxe, nous mit à même de vérifier les combinaisons qui viennent d'être décrites.

Cette petite pièce voûtée, d'environ 12 pieds de haut, de 14 de long et de 7 de large, est enduite de stuc. D'un côté existe le bassin. Vis-à-vis est une niche au-dessus de laquelle, pour renouveler l'air, est une ouverture qui, pendant que l'étuve était occupée, restait constamment fermée. Au-dessous, dans la niche, l'on reconnaît l'endroit où se plaçait la lampe, lorsqu'on venait à l'étuve le soir ou avant le jour.

Cette étuve est élégamment décorée : la niche sur-tout, dessinée en coquille dans sa courbure, est riche d'ornemens légers.

En sortant de l'étuve, nommée *Calidaria*, on entre dans une seconde petite pièce où la température étant plus douce, se nommait *tepidaria*, et enfin, de là, dans une troisième, qui, étant au dégré de l'air extérieur, se nommait *frigidaria* ou *apoditerio* étant destinée à se déshabiller et à se rhabiller. En quittant l'étuve, le maître passait dans la seconde pièce où un esclave, avec une lame recourbée, d'or, d'argent ou d'ivoire, appelée *strigili*, lui faisait couler la sueur, en versant de tems

à autre, des gouttes d'huile parfumée sur son corps, après quoi il l'essuyait, le massait et l'épilait.

De ces petits thermes domestiques, en rentrant dans le vestibule, et toujours à gauche de la porte d'entrée, nous arrivâmes dans la partie de cette habitation dite *Cubiculum*, parce que la pièce principale était la chambre à coucher. Cette chambre, en grande partie circulaire, dont le diamètre est d'environ 19 pieds, était éclairée par trois grandes fenêtres. Le lit était placé sur une estrade, vis-à-vis de la fenêtre du milieu, au fond d'une espèce d'alcôve. Cette alcôve était fermée par des rideaux, dont les anneaux de cuivre ont été trouvés à terre. Le petit cabinet secret, attenant à cette chambre à coucher, renfermait encore, lors des excavations, des vases, des fioles et des flacons.

En rentrant dans le vestibule, à gauche, l'on retrouve les ruines d'un certain nombre de chambres qui, selon les apparences, devaint être habitées par les femmes, comme étant la partie la plus retirée et la plus secrète de la maison; elle était appelée, par les anciens, *Conclavi* parce que toutes les chambres

étaient fermées sous la même clé. Cette partie comprenait les salles à manger, désignées sous le nom générique de *Cenacolo ;* la salle à manger, proprement dite, *triclinio ;* les cuisines et plusieurs autres dépendances à l'usage privé d'une maison opulente. Le côté opposé, à droite de la porte d'entrée, devait être affecté à l'habitation des hommes, ce qui comprenait, indépendamment des chambres occupées par les esclaves, une petite salle de récréation, un lieu consacré aux Dieux Lares, la bibliothèque, les archives et un musée où étaient rassemblés les tableaux et les statues.

Après avoir examiné, avec attention, cet étage supérieur de la maison d'Arrius, ce qui nous dispensera d'entrer dans des détails aussi minutieux, en parcourant celles de la ville, nous descendîmes au rez-de-chaussée.

Au pied de l'escalier, à gauche, sont des appartemens dont les murs étaient peints dans toute leur hauteur. Ces peintures, à-peu-près perdues par l'humidité, présentent de trop faibles traces, pour qu'il soit possible d'y reconnaître ce qui a heureusement été conservé par les gravures qu'on a faites lors des premières fouilles.

Ces appartemens sont à l'ombre d'un portique qui entoure un jardin, au milieu duquel on voit encore un assez beau bassin long, en marbre blanc, d'où s'élevait un jet-d'eau. Ce bassin était entouré d'une allée d'arbres dont on a encore reconnu l'espacement, par les racines qui avaient été conservées dans la terre.

A l'entrée du jardin, au côté opposé des appartemens, il existe une plate-forme élevée de quelques marches vers le bassin. Ce devait être un petit péristyle, si l'on en juge par les six colonnes qui restent encore sur pied.

A chaque angle extérieur, parallèle à la porte qui donne vers la campagne, on reconnaît l'emplacement d'un pavillon d'environ 8 pieds carrés, dont chaque entrée donnait sous le portique.

C'est à cette sortie de la maison que l'on trouva, selon toute apparence, le squelette d'Arrius; il tenait d'une main des clés, de l'autre des monnaies, des colliers et d'autres ornemens d'or. A peu de distance on a retrouvé le squelette de l'esclave qui le suivait, emportant quelques vases d'argent et de bronze.

En retournant vers les appartemens, on descend, de droite et de gauche, dans une cave dont la voussure suit le plan des trois côtés du portique qui est au-dessus. De distance en distance sont les petits soupiraux par lesquels ce lieu recevait le jour et l'air du jardin.

Ici, au pied de l'escalier, vers la rue, nous trouvâmes M. Lainé, l'un des deux peintres qui nous accompagnaient (la comtesse de B** sœur du Général, ne les désignant que par M. Lainé et M. Lejeune, nous continuâmes, durant toutes nos courses; de les distinguer ainsi) qui nous dit, que quoique ce lieu parût assez insignifiant, il se proposait cependant d'en faire un tableau où, par un effet de lampe, on verrait l'affreuse scène des personnes qui y périrent.

En effet, dit l'abbé, c'est ici que l'on a trouvé ensevelis, sous la cendre, environ 17 squelettes dont l'un paraissait être celui de la maîtresse de la maison, par les colliers, les bracelets et les autres bijoux qui y tenaient : l'on doit croire aussi qu'elle était jeune et qu'elle était mère, parce que moulée dans la cendre, la forme du sein s'est trouvée parfaite, et qu'elle avait près d'elle un squelette d'enfant.

Dans le fond de cette cave, ajouta l'abbé, pour distraire nos dames qui se serraient étroitement, vous voyez encore les vases appelés *emphores* qui renfermaient le vin. Ceux-ci ont été laissés dans la cendre de l'éruption, pour les maintenir debout, le long du mur, afin de faire voir comment les anciens conservaient leurs vins dans des vases longs et pointus par en bas.

Nous remontâmes sous le portique du jardin, où rendus à un air pur et à une lumière vive, nous nous sentîmes soulagés d'une tristesse d'autant plus profonde, que l'abbé, par le soin même qu'il avait pris de faire un récit très-court et très-simple, avait laissé chacun de nous se former, selon sa manière de sentir, le tableau déchirant et varié de ces infortunés qui succombaient successivement dans les angoises d'une longue agonie, sous le poids de leur cruelle destinée.

II.e ENTRETIEN.

SUR LES VINS. SUR L'ORIGINE DES CLIENS.

Après une légère collation à laquelle tous les voyageurs avaient pris part, Mademoiselle Hortense, c'est le nom de la nièce du Général, se tournant en riant vers l'abbé, lui dit : mais M. l'abbé, croyez-vous qu'avec vos amphores, l'on pouvait conserver le vin aussi bien et aussi long-tems que dans nos bouteilles? Je suis persuadé, Mademoiselle, répondit l'abbé, que mes amphores valaient au moins nos bouteilles : et vous partagerez peut-être ma crédulité, quand vous saurez que les anciens avaient entr'autres un certain vin nommé *opimianum*, parce qu'il datait du Consulat de L. Opimius. Il était en vogue du tems de Pline le naturaliste, qui me fournit ce fait : conséquemment il avait près de deux siècles. Ce vin avait acquis la consistance du

miel et une telle amertume, qu'on ne pouvait en boire qu'une très-petite quantité dans beaucoup d'eau. Il ne servait le plus souvent que pour donner de la qualité aux autres vins dans lesquels il n'entrait qu'en très-petite dose. Ajoutez à cela que le prix en était si excessif, que du tems de Pline, il coûtait 96 francs l'once. J'espère qu'après un fait si saillant, une autorité si incontestable, vous ne serez pas anti-amphoriste. . . . . Quant à l'autorité, dit le Général, je crois Pline irrécusable toutes les fois qu'il m'annonce un fait vraisemblable et qu'il me déclare qu'il l'a vu : mais comme j'ai lu par-ci par-là, de certaines choses qui me paraissent impossibles, je me tiens en garde vis-à-vis de lui comme vis-à-vis de la plupart de ses anciens confrères les savans. Cependant, mon frère, dit la comtesse, il me semble que lorsqu'on a pour appui un homme du rang de Pline, on ne peut guère. . . . . . Pardonnez-moi, ma sœur, reprit le Général, pardonnez-moi, on peut très-bien et très-raisonnablement ne pas croire des absurdités monstrueuses ; et lorsqu'il me parlera d'une nation sans tête, dont les yeux étaient placés sur leurs épaules,

ses qualités d'orateur, d'écrivain, de naturaliste, de savant etc. ne m'empêcheront pas de tourner le feuillet.

Comment, M. l'abbé, dit la Comtesse, serait-il vrai que votre ami Pline eût jamais débité de telles extravagances? Je ne crois pas plus que le Général, répondit-il, ce qui excède à un certain point les limites de l'ordre naturel, mais je crois cependant que nous ne devons pas douter d'une puissance qui peut se manifester par des variétés de formes passagères qui ne nous étonnent que parce qu'elles sortent du cercle des phénomènes nombreux qui nous environnent. Au reste, le Général n'a pas contesté l'assertion, et je crois pouvoir ajouter, à ce qui intéresse Mademoiselle, que les anciens, à cela près, ne connaissaient ni l'usage des tonneaux ni celui de nos bouteilles pour conserver le vin : ils employaient cependant les même moyens quoi qu'ils se servissent d'autres vases. Ils laissaient fermenter leurs vins dans des espèces d'urnes que nous verrons aujourd'hui dans Pompeï : elles contenaient, à peu de chose près, ce que nous appelons une feuillette, et, pour la consommation courante,

ils avaient, au lieu de nos bouteilles, ces mêmes vases que nous venons de voir. Enfin pour les boucher hermétiquement, ils n'employaient ni moins de soin, ni d'autres moyens que nous, puisqu'ils couvraient les amphores avec un mastic ou une résine et y attachaient une petite étiquette qui, par l'année du consulat, faisaient connaître l'année de la récolte.

Mademoiselle Hortense, satisfaite de cette explication, pria l'abbé de lui faire comprendre comment un homme comme Arrius, passant sa vie dans des jouissances qui devaient l'éloigner de toute application sérieuse, avait cependant, même dans sa maison de délices, une salle pour recevoir des cliens, ce qui, selon elle, supposait l'obligation de défendre les intérêts d'autrui, et conséquemment la nécessité de se livrer à l'étude et au travail.

Dans l'acception que nous donnons au mot *client* vous avez une idée juste, répondit l'abbé, mais s'il a conservé pour nous un sens inséparable de devoirs, de la part de celui qui a une clientelle, il avait perdu chez les Romains sa première acception et ne signifiait

plus guère d'un côté, que supériorité et orgueil, et de l'autre adulation et servitude.

Dans l'origine, le fondateur de Rome avait reconnu que les hommes se divisent naturellement en deux classes, les oppresseurs et les opprimés. Les uns ont en partage le génie : ils sont forts et hardis, ambitieux et adroits, tandis que les autres sont faibles, indolens et timides. Romulus, dis-je, prévoyant que tout réglement d'ordre public et d'organisation sociale, pour être durable, doit être subordonné à la puissance des lois naturelles, avait institué deux ordres parmi les Romains : les uns se nommaient Patriciens, les autres Plébéiens. Les premiers, selon l'apologue de Ménénius Agrippa, étaient l'estomac, et les autres les membres du corps. Mais pour que ces deux parties d'une seule masse restassent toujours unies et intéressées à se défendre réciproquement, il imposa à chacune des devoirs. Un Plébéien se choisissait un Patron parmi les Patriciens, et devenait ainsi son client. Le Patron était son protecteur, son conseil et son soutien : dans toutes les circonstances il

devait le défendre contre l'injustice et l'oppression. Le client, de son côté, devait en tous têms, à son Patron, toute espèce de services et de secours, soit de ses biens, soit de sa personne. Cette institution, si belle, si sage sous les premiers Rois de Rome, dégénéra bientôt lorsqu'ils furent expulsés. Les Patriciens, sous les Consuls, furent seuls admis aux premières dignités et à toutes les magistratures, et si, pendant un tems encore, les Plébéiens purent ressaisir leurs droits et une partie de la puissance, les liens qui avaient existé entre les Patrons et les cliens ne subsistaient plus sur la fin de la République et moins encore sous les Empereurs. Le Patron n'était plus qu'un maître fastueux, arrogant et redoutable, et le client qu'une espèce d'esclave qui, par ses bassesses et ses flatteries, obtenait et recevait, comme une grace insigne, quelques misérables restes de la table de son Patron, et sa part dans les distributions d'argent qu'il faisait faire, en rentrant chez lui, à la clientelle qui l'avait accompagné en cortége dans la ville.

Vous concevez bien maintenant, Made-

moiselle, dit l'abbé en terminant, comment un glouton, opulent et prodigue comme notre Arrius, pouvait avoir une clientelle.

Je le comprends si bien, et j'en ai conçu pour le fondateur de cette maison un tel mépris, dit en se levant la nièce du Général, que je ne serais pas plus touchée, à présent, d'apprendre qu'il a été enseveli sous les cendres du Vésuve, que si vous m'eussiez dit qu'il est mort d'une indigestion.

II.e PROMENADE.

En sortant de la maison d'Arrius, nous nous trouvâmes sur la voie consulaire. Cette route est encore en assez bon état : elle est pavée en pierres du Vésuve. Les ornières indiquent que les chars avaient la même voie que nos voitures. Presque vis-à-vis de la maison de campagne existent les tombeaux de la famille d'Arrius. Le plus grand de ces tombeaux est aujourd'hui entièrement dégagé des terres, ou plutôt des cendres

taillées à pic qui existaient derrière il y a peu d'années et lui servaient de fond. Son isolément actuel est peut-être moins intéressant, sous le rapport des différentes couches de cendres dont on voyait la direction.

Ce tombeau principal de la famille d'Arrius, est un massif carré que l'on peut considérer comme un cénotaphe. Il est recouvert en stuc; sa façade est décorée d'un petit ordre d'architecture en relief et d'un frontispice qui, de même que l'inscription scellée dans le mur au-dessous, indique à qui il appartenait.

A côté l'on voit debout deux pierres tumulaires en marbre blanc, dont l'extrémité supérieure, de forme sphérique et de la grosseur d'une tête, indique, par l'inscription gravée derrière chacune d'elle, que l'une est érigée au fils aîné d'Arrius, et l'autre à sa neuvième fille.

A peu de distance on retrouve encore les ruines de quelques autres tombeaux en forme de petits temples, qui, selon toute apparence, appartenaient à la même famille.

En passant à droite de la voie consulaire, dans la ligne de la maison de campagne, l'on

entre par une porte très-basse, dans un petit *triclinium* découvert. Ce lieu où se faisaient les repas funèbres, se reconnaît à un massif carré, anciennement recouvert d'une table de marbre, et au siége qui l'entoure de trois côtés.

Attenant au *triclinium*, l'on voit le tombeau que l'affranchie *Nevaleja Tichée*, fit ériger de son vivant à elle et à C. *Munazio Fausto*, à qui les Décurions décernèrent le double siége (*Bisellio.*)

Ce tombeau en carré long, terminé par une belle corniche, est élevé sur une grande base de marbre et sur deux dégrés de pierres du Vésuve. Il est surmonté aux deux extrémités, de deux enroulemens de feuilles. Sur la face de l'urne sépulcrale, vers la route, on voit dans la frise, le buste de *Tichée* avec des pendans d'oreille. Au dessous de l'inscription qui porte le décret des Décurions, un bas-relief représentant un sacrifice. Sur le côté qui fait face à la ville, est représenté le double siége (*Bisellio*) dont Tichée avait reçu l'honneur pour assister aux fêtes et aux assemblées publiques; et sur la face opposée, vers le *triclinium*, l'emblême d'une barque à voile

sur les flots. Deux petits génies placés sur la vergue, paraissent au moment de serrer les voiles, ce qui annonce le terme du voyage.

L'intérieur du tombeau, dont l'entrée est extrêmement basse, a environ six pieds carrés. Dans le mur, vis-à-vis de la porte, il existe deux rangs de niches, ce qui en faisait un *colombarium* : six sont en bas et cinq au-dessus. La plus grande contenait une urne de terre cuite renfermant beaucoup de cendres et d'os, d'où l'on a présumé que cette urne renfermait les cendres des deux époux. Quatre autres urnes de terre cuite très-ordinaires, avec leurs couvercles, ainsi qu'une certaine quantité de lampes, de la même terre, se trouvèrent accumulées dans un coin. Parmi les os on a trouvé des monnaies de cuivre pour payer le nocher de l'achéron. Dans ce même tombeau l'on a découvert trois vases de verre qui se voient aujourd'hui sur l'appui régnant autour du tombeau, ainsi que les autres urnes décrites ci-dessus.

Ces vases de verre, bouchés par un couvercle de même matière, hermétiquement scellés et garnis de deux anses en forme d'M, renferment une liqueur dans laquelle na-

gent des os calcinés, et au fond un dépôt qui parait être de cendres.

En face du *triclinium*, du côté opposé de la route, à la suite de plusieurs ruines de tombeaux, s'élève le cénotaphe de *C. Cejo*, de la tribu de *Menenia*, et de *L. Labeon*, élu deux fois Duumvir quinquenal de justice. Il fut érigé par l'affranchi *Menomaco*. C'est près de ce tombeau qu'ont été déterrées les deux statues mutilées qui sont dressées le long du mur vis-à-vis.

A côté de ce cénotaphe, on remarque celui en *travertin* qui fut élevé par *Allea*, prêtresse de Cérès, à son mari et à son fils. Les inscriptions placées sur le tombeau indiquent qu'il doit exister, dans Pompeï, un temple à Cérès. Ce temple n'est pas encore connu.

En reprenant la ligne du tombeau de *Tichée* et du *triclinium*, on remarque le cénotaphe de *C. Calventius*. Il est de marbre blanc et présente la forme d'un autel, placé sur trois dégrés, au-dessus d'une grande base carrée. L'enroulement qui est au-dessus de ce cénotaphe, est de feuilles de lauriers

et la spirale, à chaque bout, est couverte par deux têtes de béliers. Le côté vers la route, présente le double siége et l'inscription du décret qui le décerne à Calvensius. Sur les côtés, au-dessus des enroulemens, on voit une couronne civique.

Vis-à-vis de ce tombeau, à gauche de la route, on en aperçoit un autre revêtu d'une construction réticulaire. Une petite porte pratiquée dans la base, donne entrée dans une chambre souterraine de 6 pieds carrés. Le jour y pénètre par un petit soupirail en face de la porte. Au-dessus est une niche entre deux pilastres qui soutiennent un fronton. Dans cette niche étaient placés deux vases: l'un d'albâtre oriental, garni de ses anses, rempli de cendre et d'os, et un autre de marbre d'un travail moins précieux. Dans ce même tombeau on a encore trouvé une bague d'un beau travail, dont l'anneau était d'or et la pierre d'agate, d'un bleu de saphir, sur laquelle était gravé un cerf se grattant le ventre avec le pied gauche.

Sur l'appui qui règne autour de cette chambre sépulcrale, l'on voit des débris de vases

de verre, (un seul s'est trouvé entier) beaucoup de petites fioles, et un petit autel de terre cuite. Enfin une partie remarquable de ce tombeau est la porte, en marbre, décorée de moulures en dehors. Sa hauteur est de trois pieds et demi; sa largeur trois pieds neuf pouces, et son épaisseur de quatre pouces et demi: elle tournait sur des pivots de marbre lors de la découverte de ce monument; elle s'est trouvé rompue. Aujourd'hui elle est restaurée.

En reprenant l'alignement du *triclinium*, près du cénotaphe de Calvensius, s'élève un autre tombeau, d'environ quinze pieds, en forme de tour. Le haut en est endommagé, et la partie intérieure, mieux conservée, est recouverte en stuc, où l'on a figuré des pierres de taille entre des compartimens qui partagent la tour de haut en bas. L'enceinte dont les angles sont terminés par des petites pyramides, est décorée de bas-reliefs dont les sujets sont analogues aux funérailles. L'on monte dans le *colombarium* par trois dégrés. Il est circulaire et présente trois niches pour recevoir les urnes: celle du milieu qui se termine en ceintre, tandis que

les deux autres sont carrées, devait être destinée au chef de la famille dont le nom est inconnu. Les murs sont décorés de peintures à fresques qui font allusion au bonheur dont jouissent les ames vertueuses, dans l'Ile fortunée où elles étaient transportées par des Dauphins et autres animaux marins.

En laissant ce côté gauche de la route, qui ne présente plus aux regards aucune ruine intéressante, l'on parvient à un tombeau carré., construit en pierres de tuf, qui, comme le deux premiers, est élevé sur trois dégrés et sur une grande base également carrée.

Ce tombeau fut érigé par *Scauro* à son fils, duumvir de justice, d'après le décret des décurions qui non-seulement avoient assigné le lieu et affecté deux milles sesterces (250 francs) pour les funérailles, mais encore avaient ordonné que sa statue équestre fût placée dans le *forum*.

A l'extérieur l'on voit, sur les dégrés des bas-reliefs extrêmement endommagés, relatifs à la chasse. Les murs, dans l'enceinte, sont décorés avec des ornemens et des petits bas-reliefs. L'intérieur du tombeau est

une petite chambre décorée dont trois côtés sont percés de niches pour recevoir les urnes. Au milieu de cette chambre, s'élève jusqu'à la voûte un pilastre percé en arcades sur les quatre faces, de manière à contenir dans le centre l'urne cinéraire principale. Les urnes qui devaient être renfermées dans ce tombeau avaient été enlevées. On a seulement trouvé quelques os calcinés et une lampe de terre cuite.

Une partie des murs extérieurs est occupée par des bas-reliefs en stuc qui représentent des chasses d'animaux et des combats de gladiateurs, ce qui fait présumer que les funérailles de *Scauro, duumvir*, furent célébrées par des chasses et des combats dans l'amphithéâtre.

Le dernier tombeau de ce côté, parait s'être trouvé en construction lors de l'éruption. Il n'existe que la base seule de pierres du Vésuve et les gradins de marbre sur lesquels devait poser le corps du tombeau.

L'intérieur est un carré long. Les murs, sans ornemens, contiennent cinq niches; savoir: trois en face de la porte, et une de chaque côté.

Près de ce tombeau, l'on trouve l'entrée d'une habitation assez spacieuse, où il ne reste de remarquable que plusieurs baignoires: et au-dessus de cette maison, celle que l'on suppose, avec beaucoup de vraisemblance, avoir appartenue à Cicéron. De l'étage supérieur, la vue s'étend sur la mer, sur les îles, ainsi que sur Misène et Bauli. Les loges sont pavées en mosaïque. Cette maison, aujourd'hui en grande partie ruinée, n'est pas encore entièrement déterrée. On y a trouvé beaucoup de marbre bien travaillé et de grande dimension.

A peu de distance de cette habitation, l'on voit beaucoup de ruines qui ne conservent plus de plan, et des apparences d'autres maisons qui ne sont pas encore découvertes. Dans les premières ruines on a trouvé des roues appuyées l'une sur l'autre, dont les jantes étaient encore garnies de fer: elles avaient quatre pieds trois pouces de diamètre, et douze râies. Dans le même lieu s'est trouvé le squelette d'un âne et une pièce de bronze en forme de D que l'on suppose un mors.

De l'autre côté de la route, l'on voit un

édifice isolé qui présente une grande niche : cet édifice est décoré, en dehors, d'un frontispice et d'ornemens en stuc assez bien conservés. Dans l'intérieur, peint en rouge, est un siége en pierre qui, en suivant le demi cercle de la niche voûtée, indique que c'était un lieu de repos où les habitans venaient s'entretenir et jouir de la promenade.

Près de ce monument on a trouvé le squelette d'une femme qui tenait un enfant dans ses bras, et deux autres enfans dont les squelettes étaient entrelacés avec celui de la femme, probablement leur mère. Elle avait trois anneaux d'or, et des boucles d'oreilles de belles perles. Un des anneaux avait la forme d'un serpent entortillé, dont la tête se dirigeait vers l'extrémité du doigt. Sur un autre était gravé un foudre, et les boucles d'oreilles consistaient en une traverse ayant à chaque bout deux perles suspendues à un fil d'or.

Plus loin, en suivant toujours le même côté de la route, l'on observe encore un tombeau extrêmement ruiné, et sur le bord de la route, deux petits autels sépulcraux de pierres de tuf. A peu de distance, vers la porte de la ville, il existe un amas de mar-

bres, de chapitaux, de troncs de colonnes, de corniches et d'architraves; et appuyées sur la base du tombeau ruiné de M. *Cerinio*, des espèces de meules dont on n'a pu reconnaître encore l'usage.

La ruelle, à droite de la route, conduit au tombeau de *Mammia*, grand prêtre. On y entre par une porte grillée en bois. L'extérieur de ce tombeau consiste en une grande base carrée, construite en pierres de tuf et enduite de stuc. Cette base se termine par un parapet percé à jour comme une espèce de balustrade; ce qui laisse un intervalle pour circuler autour du tombeau qu'elle supporte: il est carré; orné sur chaque face de quatre colonnes cannelées, d'ordre corinthien, dont le demi diamètre est engagé dans le mur.

Le sol de l'intérieur est élevé de trois marches, c'est un *colombarium* dont le plafond en voûte n'existe plus. Un grand pilastre carré est au centre et soutenait la voûte. Des ornemens en stuc et des peintures en décoraient autrefois les murs. Une niche, à droite de la porte, contenait l'urne cinéraire de *Mammia*; elle était d'argile et renfermée dans une autre urne de plomb.

Au-dessous de ce monument était un jardin ou enclos entouré de murs, où l'on trouva un grand nombre de masques de terre : ils étaient creux et plus grands que nature. Leur expression était celle de la douleur, de manière que selon l'opinion de l'abbé notre instructeur, ils pouvaient servir de lampes sépulcrales, en plaçant une lumière dans la cavité.

A la suite de cet enclos il en existe un autre, dont les murs étaient bordés de crânes de chevaux. Le terrain s'est trouvé contenir, ainsi que dans le premier, à une petite profondeur, des débris d'os à demi calcinés et beaucoup de cendres.

Notre abbé pensa que ces jardins étaient destinés à brûler les corps : que là, on mettait les cendres et les os dans les urnes, et qu'enfin c'était un lieu assigné à la sépulture des habitans sans fortune, sans charge ou sans dignité.

En revenant sur la route, nous examinâmes les deux exèdres publics qui sont en avant du tombeau de *Mammia*. Ces lieux de repos, dont le premier est en forme de fer à cheval, et le second en demi cercle par-

fait, différent de celui qui est plus bas, à gauche de la route, en ce qu'ils sont découverts. Toute l'étendue du dossier du premier porte une inscription latine qui signifie *à Mammia, grand prêtre. Lieu de sépulture publique destiné par décret des Décurions.* Les extrémités du siége sont terminées par deux griffes de lion.

Le second exèdre, moins profond que le premier, et sans inscription, est également terminé pas deux griffes. Sur le dossier, au milieu du cercle, est une espèce de petit siége qui pouvait être destiné à un lecteur public.

Le point de notre promenade nous plaçant à l'entrée de la ville, nous nous y reposâmes sur le même siége où venaient s'entretenir les anciens habitans de Pompeï.

III.e ENTRETIEN.

SUR LES TOMBEAUX ET LES CÉRÉMONIES COMMÉMORATIVES DES MORTS.

Je sais un gré infini à notre bon abbé, dit le Général en s'assayant, de nous avoir si bien instruit sans l'échafaudage d'une érudition qui serait au-dessus de notre portée; et j'avoue en même-tems, que malgré mon profond respect pour les lois d'Athènes relativement aux sépultures, je préfère le luxe des Romains, leur orgueil et leur vanité. Ils croyaient s'incruster dans des monumens indestructibles: c'était assurément une belle pensée et une grande folie; mais sans cette folie dont ces tombeaux ne sont ici qu'une imitation mesquine et provinciale des mausolées d'Auguste ou d'Adrien, je n'aurais pas joui, pour ainsi dire, en voyant aujourd'hui dix-huit siècles s'écarter devant moi,

pour me laisser contempler les aînées de tant de villes.

Il est vrai, dit l'abbé, que les Grecs étaient bien plus sévères dans leurs institutions, puisque, à Athènes, la loi portait que les tombeaux ne pouvaient occuper que dix hommes pendant trois jours.

Mais il me semble, observa M.lle Hortense, que ce que mon oncle considère comme une extravagante ostentation, peut être envisagé aussi sous le point de vue très-touchant de la reconnaissance publique, ou de regrets et de vénérations pour les morts, de la part des chefs de famille.... Sans doute, répondit le Général en souriant, mais sans aller plus loin, vous en excepterez *Nevoleja Tichée*, qui à Athènes se serait tout aussi bien réunie à son époux.

Il est cependant vrai, reprit l'abbé, que l'abus d'une chose n'en rend pas toujours le principe méprisable, dangereux ou impolitique. Et les Romains qui, par le faste de leur reconnaissance et par des monumens durables et majestueux, perpétuaient le souvenir des services rendus soit à l'État soit à la cité, employaient un puissant moyen de subju-

guer tous les peuples en récompensant, même au-delà de la vie, ceux qui s'étaient dévoués pour acquérir de la gloire et reculer les bornes de l'Empire : tandis que les Grecs au contraire, réunis en petites républiques, et les Athéniens en particulier, croyaient ne devoir leur liberté et leur indépendance qu'à leur austérité et à leur ostracisme.

Chez les Romains, ajouta l'abbé, l'hommage rendu aux morts était compris dans leur système religieux. Dans la théogonie païenne, la mort était une divinité fille de la nuit : aussi remarquez bien que leurs tombeaux étaient de grands autels. Dans leurs sacrifices, ils ne s'adressaient point, il est vrai, à cette divinité aveugle et inexorable; mais ils immolaient des victimes noires à Pluton et à Proserpine. Pour Pluton, il fallait des mâles, et pour la déesse, des femelles qui n'eussent pas porté.

Près des tombeaux ils avaient quelquefois un petit autel qu'ils appelaient *accera*, sur lequel les parens et les amis des défunts venaient faire brûler de l'encens et des parfums.

Outre ces tombeaux et ces mausolées, ils avaient des hypogées, ou lieux souterrains,

servant au même usage : c'est ce qu'ils appelaient aussi *cinerarium*, lieu destiné à recevoir les cendres, ou *colombarium* à cause des trous pratiqués à l'entour comme ceux d'un colombier, pour y placer les urnes cinéraires. C'est ce que nous venons de voir.

Souvent encore, pour honorer la mémoire d'un parent ou d'un ami, dont on n'avait pas découvert le cadavre, ou qui avait fait naufrage, ou qui était mort dans un pays éloigné, on lui dressait un tombeau représentatif: c'est ce que l'on appelait *cénotaphe*. Tel est celui de Calvensius.

On representait des mains levées, sur le tombeau d'une personne morte à la fleur de son âge.

Les tombeaux étaient placés le long des chemins et toujours hors des villes, ainsi qu'à Pompeï. Les Empereurs, les vestales, et ceux qui avaient triomphés pouvaient seuls être inhumés dans la villc.

Pendant les onze derniers jours de février, on entretenait sur les tombeaux des flambeaux ou des lampes allumées. Le peuple y déposait des liqueurs, des viandes et des offrandes. On immolait les victimes, aux di-

vinités infernales dans des fosses, ayant soin de leur tenir la tête baissée en les égorgeant.

On mettait dans un plat couronné de fleurs et d'herbes funèbres, du vin, de la farine de froment et un grain de sel : on y trempait du pain, on répendait le tout sur la sépulture et l'on jettait autour, des violettes ou des flocons de laine blanche.

Dans les effusions solennelles, on arrosait le tombeau avec un mélange d'eau, de miel, de sang et de lait, et, par-dessus, on jonchait des roses et autres fleurs selon la saison. En se retirant du tombeau, on saluait le défunt en lui disant : *adieu, adieu; puisse-tu n'être point incommodé du poids de la terre qui te couvre !* Toutes ces cérémonies se faisaient de nuit, et s'appelaient *feralia*.

Dans le deuil public, les premiers magistrats ne s'assayaient plus sur la chaise curule : ils quittaient leurs robes brodées de pourpre et prenaient le *latisclave* qui était affecté aux sénateurs. Ceux-ci abandonnaient le *latisclave* et prenaient l'*angusticlave* : les chevaliers substituaient des anneaux

de fer à leurs anneaux d'or : et au lieu de leurs robes ordinaires, ils prenaient des habits noirs ou bruns, et le reste du peuple quittait la toge blanche; on s'arrachait les cheveux, on laissait croître sa barbe, on cessait même de se laver, et on affectait une certaine malpropreté. Dans les festins, en signe de douleur, on mangeait assis. Caton s'abstint de manger couché, du jour qu'il apprit la défaite de Pompée.

Du tems de la république, les femmes ne se paraient plus de leurs bijoux; elles ne portaient sur elles ni pourpre, ni or, et prenaient une robe noire. Elles se coupaient les cheveux, se meurtrissaient, et comme les hommes, elles négligeaient la propreté: elles prirent quelquefois le deuil à la mort de certains grands capitaines. A celle de Coriolan, elles se revêtirent de noir pendant une année, ce qui était le plus grand deuil. Néanmoins il pouvait finir à l'occasion de quelque triomphe, ou de quelque bonheur extraordinaire arrivé à la famille.

La comtesse se rappela bien avoir lu tous ces détails, soit dans la vie privée des Romains, soit dans le siècle d'Auguste; mais

elle n'en fut pas moins très-satisfaite de l'occasion qui les ramenait à son souvenir.

Le Général fit remarquer à mademoiselle Hortense combien étaient ingénieuses, naïves et naturelles toutes ces pratiques religieuses, ainsi que les figures symboliques qui existaient sur les tombeaux, et particulièrement l'emblême de la barque dont la voile va être repliée sur la vergue.

M. Lainé crut le moment très-heureux pour lui de manifester sa joie en voyant le Général se reconcilier avec l'iconologie des anciens; quand, dans une discussion qui avait précédé notre voyage, le Général ne l'avait pas ménagé sur l'usage qu'on a fait, depuis, des images allégoriques.

Voyez, madame, s'écria le Général, en riant de tout son cœur, ce que c'est qu'un imprudent! il me jette sur les bras toute l'antiquité: les Grecs, les Romains et tous leurs dieux. hé bien? Je n'en rabats rien, pas même, soit dit en bon grec, un *iota*. Je persiste à penser que le langage emblématique des anciens, étant puisé dans la mythologie, était ingénieux: que leurs fictions étaient toujours heureuses, poétiques, déli-

cates et souvent profondes et sublimes : que ce langage était à la portée de chacun, tout le monde en comprenait les signes: en effet ils parlaient aux yeux et à l'imagination. C'était une espèce de synecdoque par laquelle on faisait comprendre facilement le plus en disant le moins, parce que le dernier des plébéiens savait tout aussi bien alors ce qu'était Saturne ou Vénus, Vulcain ou Diane, que nos villageois savent ce que c'est qu'une faux, une enclume, des colombes ou le croissant de la Lune.

J'ajoute que dans ces tems-là tout était divinisé et personnifié ; les vertus, les vices et les diverses passions: et en même-tems que l'on voyait un temple à Jupiter ou à Hercule, on en voyait aussi à la fortune, à la gloire et au ridicule. Tout cela était entendu, tout cela était intelligible : mais aujourd'hui pour une petite portion cultivée qui connaît à-peu-près les dieux des païens, leurs attributs et les figures symboliques; une partie considérable ne saura jamais ce que c'est que l'Olimpe et les dieux qui l'habitent, non plus qu'un caducée ou un trident. Alors pour conserver l'avantage de l'iconologie dont les poètes seuls

sont restés en possession, et pour parler clairement à la multitude, les peintres ont eu recours à des figures, à des attributs et à des symboles nouveaux qu'ils ont ajouté à la théogonie païenne, et ont composé ce qu'on appelle l'allégorie. Mais ce qui était déjà une dégénération de cette ancienne écriture figurée, que j'admire, et qui n'était tolérable qu'autant que des hommes de génie en faisaient usage, a dû perdre bientôt son caractère et devenir un langage mutilé, inintelligible, une monstruosité, un chaos. En effet cette manière de s'exprimer par des emblêmes composées d'êtres intellectuels et d'objets sensibles consacrés par la religion des peuples anciens, a été décomposée et dénaturée à un tel point, en passant par toutes les mains, que l'allégorie qui n'avait plus ni les mêmes limites, ni les mêmes soutiens que chez les Grecs et les Romains, est aujourd'hui, au grand regret des gens de goût, un langage qu'il faut abandonner comme un lieu commun, parce qu'il est voué au même ridicule qu'une mode surannée; et qu'enfin il touche de si près aux *rébus*, qu'à mon avis il est du *décorum* d'un artiste tel que

mon cher Lainé, de s'éloigner de l'allégorie comme d'une vieille radoteuse qui ne sait plus ce qu'elle dit.

Si vrai que soit, en grande partie, ce que vient de dire le Général, reprit M.r Lainé, je ne pense pas cependant qu'il soit jamais hors de saison de faire usage des fictions qui ont conservé leur force et leur clarté primitive, telles que les Muses, les Graces, le Tems, etc. etc.

Je ne rejette rien des anciens, dit le Général, en prenant le bras de son adversaire pour continuer notre promenade, mais j'appelle pauvretés nos prétendues richesses nouvelles; et vous avez dû remarquer la distinction que je fais de l'iconologie ancienne et de l'allégorie moderne. Mais à l'égard du Tems, ne faites jamais le même contre-sens que j'ai remarqué à l'avant-scène du Théâtre St. Charles, où le Tems indique les heures, tandis qu'au contraire ce sont les heures qui divisent et marquent l'intervalle du Tems, comme ce sont les bornes milliaires qui partagent et font mesurer la longueur d'une route.

Nous laissâmes ici nos dames avec M. Le jeune

et M. Henry qui s'occupèrent, l'un à dessiner les portes de la ville, et l'autre à en lever le plan, et nous entrâmes dans Pompeï.

III.e PROMENADE.

Les portes de Pompeï sont construites en briques recouvertes d'un enduit : elles ne paraissent pas avoir eu d'autres décorations, si ce n'est, peut-être, la corniche qui marquait le plancher d'un étage que la voussure semble avoir dû supporter.

Les enfoncemens pratiqués à droite et à gauche de la porte, sur l'alignement de la route, les mêmes enfoncemens qui existent de part et d'autre dans le passage du trottoir latéral, parurent à l'abbé avoir dû servir à recevoir les portes en bois : mais M. Henry ne fut point de cet avis, parce que la largeur de ces enfoncemens n'est nullement en rapport, soit avec l'ouverture principale, soit avec les ouvertures latérales.

Après avoir passé la porte, nous nous

trouvâmes dans la rue de Pompeï, qui n'est qu'une continuation de la voie consulaire.

Les premiers objets qui arrêtèrent nos regards, furent des inscriptions écrites en lettres rouge sur le mur, à l'entrée des maisons et des boutiques. Cet usage quoique moins simple que notre numérotage, avait cependant l'avantage d'indiquer précisément la demeure de l'habitant et sa qualité, dans une ville dont les maisons, très-petites ne contenaient qu'un petit nombre de locataires qui désignaient leur asile par celui du maître de la maison.

Les théâtres, les temples, les basiliques étaient désignés de la même manière: les annonces publiques de ventes, de locations, de représentations scéniques, de combats de gladiateurs etc., étaient faits par le même moyen. Une de ces affiches porte que *Valenta, flamine perpétuel de Néron Auguste, fils de Decius Lucrèce Valente, donnera une Chasse le 28 mars, et que les toiles couvriront le théâtre.* Ordinairement ils terminaient leurs affiches par ces mots *Vivez heureux.*

Une autre affiche trouvée en 1755 sur une

grande maison appartenant à *Giulia felice*, fille de *Spurio*, située près de l'amphitéâtre, annonçait du 6 au 28 août la location pour cinq ans consécutifs d'un lieu de débauche (*Venereo*) et de neuf cents tavernes ou boutiques et leurs arcades avec logement au-dessus pour les marchands.

Après ces explications préliminaires, nous entrâmes à droite dans la première maison qui, par la largeur de la porte, et l'absence des dégrés à l'entrée, ainsi que par les fers de roues et autres objets de charriage qui y ont été trouvés, est désignée comme une maison de poste. Cette opinion que la situation de la maison sur la route et à l'entrée de la ville, rend probable, acquiert encore plus de vraisemblance, quand on sait qu'Auguste avait ordonné des postes sur tous les points de l'Empire et des voies consulaires.

Vis-à-vis de cette maison de poste, après une maison presqu'entièrement ruinée, on entre dans une boutique où l'on vendait des liqueurs chaudes (*Termopolio*) appartenant à *Perennius Ninferoïde*; au fond est le fourneau, et, devant, le comptoir en marbre blanc, sur lequel on remarque l'empreinte des tasses dont

la liqueur, que l'on suppose faite avec du miel, a corrodé le marbre. Sur le même comptoir sont situés les petits gradins destinés à poser les tasses.

Retournant à droite se présente la maison *d'Albino*. Au-dessus de la porte est sculpté en bas-relief un *Phallus*. Les enseignes indiquaient, comme parmi nous, les objets de vente des marchands: aussi s'est-il trouvé un grand nombre de ces images en or, en argent, en corail et en bronze. Ces amulettes que les hommes et les femmes portaient au col comme une parure, et qui étaient en évidence dans les maisons, étaient considérés, par les anciens, comme un préservatif contre les maléficies et la maligne influence des yeux: ils attribuaient en outre, à cette figure, une vertu fécondante non-seulement pour les femmes, mais encore pour les récoltes, et en portaient en pompe dans les campagnes. Dans cette même boutique, et toujours comme variété de préservatifs, l'on a trouvé beaucoup d'autres amulettes sous la figure de scarabée, d'oiseaux, de tortues, de dauphins, etc. etc. etc.

En suivant cette rangée de maisons, se

trouve une autre boutique où l'on vendait des liqueurs chaudes : ensuite la maison de *Popidius Rufo*, qui, à ses frais, fit restaurer le temple d'Isis, soutenait une troupe de gladiateurs et fut défenseur de la colonie Pompéïenne.

Au-dessus de cette maison, à peu de chose près ruinée, il s' en trouve encore un certain nombre entièrement écroulées, jusqu'à celle qui appartenait à M. *Cerrinio* dont le tombeau est près de la ville.

A peu de distance vis-à-vis une fontaine, nous trouvâmes l'habitation de C. *Cejo*, dont on voit le tombeau hors de la ville en face du *triclinium*.

De ce point les maisons sont tellement bouleversées, sur le reste de la rue à droite, qu'elles n'offrent plus rien de remarquable, si ce n'est l'effet terrible du tremblement de terre qui, problablement en a occasionné la ruine.

De ce côté, vers le midi, les maisons sont construites sur des souterrains dont l'un présente un grand nombre de colonnes qui, sans doute, entouraient un jardin, des bains et des citernes. Toute cette partie de la ville est construite sur le penchant de la colline

et descendait vers la mer où était l'ancien port de Pompeï.

Parvenus à la maison dite du Lion, à cause d'une des mosaïques dont elle est pavée, nous reconnûmes que cette habitation devait être le séjour d'un homme opulent. Rien n'indique cependant le nom du propriétaire; mais l'abbé se plut à supposer qu'elle pouvait avoir appartenu à Claude qui, avant de parvenir à l'Empire, et pour se soustraire à la haine de Tibère, s'était réfugié dans la Campanie, où il vivait comme un homme obscur. L'on sait d'ailleurs que c'est à Pompeï qu'il perdit son fils Drusus, lequel s'étrangla avec une poire en la jettant en l'air pour la recevoir dans sa bouche.

Cette maison réunit trois habitations. En conséquence on y compte trois cours, entourées chacune de leur portique soutenu par des colonnes peintes en rouge.

La porte du vestibule, à la partie supérieure de laquelle il y avait une fenêtre qui éclairait l'entrée, est plus petite que ne l'est ordinairement celle des autres maisons. Les appartemens donnant sur le vestibule, recevaient le jour par des portes d'une extrême hauteur.

Il est facile de reconnaître dans cette maison toutes les parties consacrées par l'usage; tel que le salon de compagnie, ou l'*exèdre* ; la chambre à coucher ou *cubiculo*; le bain, et à côté les puits ou *puteale*, la cuisine, la dépense, etc. etc.

Les mosaïques, assez bien conservées, sont variées dans chaque partie. Les sujets peints sur les murs, sont analogues aux différentes pièces qu'ils décorent: telle est la chambre destinée à la toilette, où se trouve une peinture représentant une femme qui se fait coiffer par d'autres femmes.

Avant de continuer notre promenade par la petite rue séparée de la voie consulaire par une fontaine, nous nous arrêtâmes près de nos dames qui nous attendaient à l'ombre avec M. Henry et M. Lejeune que nous avions laissés aux portes de la ville.

IV.e ENTRETIEN.

SUR LES COSTUMES DES ROMAINS.

Si j'avais en propriété la ville de Pompeï, dit M. Lejeune, je voudrais que tous les gardiens et tous ceux qui sont préposés à la conservation de Pompeï, fussent habillés comme les anciens habitans; et, pour compléter l'illusion, je voudrais en outre faire restaurer et habiter une partie du bourg qui tient à la maison de campagne; y placer des familles, et imposer à ma petite colonie l'obligation d'adopter le costume.

Cette idée parut originale, et chacun de nous l'étendit; mais nos dames se récrièrent en pensant à la forme et à l'agencement des draperies qu'elles avaient remarquées sur les statues. Je vois bien, reprit notre étourdi, que ces dames ne se représentent que le costume

des jeunes filles de Lacédémone, dont la tunique légère, transparente et ouverte bien au-dessus du genou, voltigeait au gré du vent et laissait jouir de toutes les graces de leurs mouvemens. Mais, mesdames, si vos regards ne sont pas blessés dans les jardins publics et dans vos galeries, pourquoi le seraient-ils dans les rues de Pompeï. Néanmoins je sais me sacrifier, et je me contenterais du costume adopté dans la vie civile chez les Romains, tel qu'il est admis sur nos théâtres. Mais extravagant que vous êtes, dit la comtesse, vous ne cédez rien: car il me semble que si l'on s'en rapporte aux monumens, les Romains n'étaient pas plus décens que les Grecs, et je crois la source où je puise plus pure que la vôtre. M. Lejeune allait encore répliquer lorsque l'abbé proposa à la comtesse de décrire le costume des Romains afin d'examiner si l'on pouvait, sans danger, admettre ce projet. Mademoiselle Hortense pria sa maman de le permettre, en nous avouant franchement qu'elle était si peu instruite sur ce point, qu'elle n'avait jamais pu se figurer comment une dame Romaine aussi modeste que Cor-

nélie, pouvait paraître en public avec des vêtemens semblables à ceux que l'on retrouve dans les anciens monumens.

Chez les Grecs et chez les Romains, dit alors l'abbé, les vêtemens, pour la plupart, étaient communs aux deux sexes; les différences ne sont devenues sensibles qu'à mesure que le luxe a fait des progrès.

La tunique à Rome comme en Grèce était blanche: elle était la première partie de l'habillement pour les hommes et pour les femmes.

La tunique des femmes était en général plus longue; le cou, et presque toujours les bras, étaient couverts : la variété consistait particulièrement dans les manches. Il y avait des tuniques à manches courtes, à longues manches cousues, à manches ouvertes maintenues avec des agraffes ou des boutons.

La tunique ou espèce de robe des dames Romaines était distinguée de celle du commun. Elle se nommait *stola*, était ample et très-longue, et elle avait de longues manches étroites serrées sur le poignet.

La ceinture nommée *zona* se mettait sous le sein. Elle servait à serrer la tunique près

du corps, et à en maintenir les plis arrangés avec art. En marchant, les femmes relevaient d'un côté le bord de leur tunique et l'attachaient à la hauteur de la main avec les bouts de la ceinture, ce qui leur donnait de la grace et de la noblesse. Celles qui laissaient traîner leur *stola*, marquaient, par cette négligence, peu de retenue. La tunique des plébéiennes était bordée d'or, et celle des dames Romaines de pourpre avec des feuilles brodées en or dessus.

Les femmes, à l'exemple des hommes, portèrent jusqu'à trois tuniques. La première était ce que nous appelons aujourd'hui la chemise ; la seconde une espèce de surplis, et la troisième, très-ample et enrichie de broderies, remplaça la toge.

La toge, dans l'origine, était commune aux deux sexes: par la suite elle fut abandonnée aux courtisannes. Les Romaines ne paraissaient pas en public sans avoir la tête couverte d'un pan de la toge, ou d'une partie de la *palla* ou du *cyclas*.

La *palla* était une espèce de manteau en forme de carré long que les femmes mettaient sur la *stola*. Pour les vestales, habillées

d'ailleurs comme les dames Romaines, elle était blanche et elles s'en couvraient la tête.

Le *cyclas* était un voile léger emprunté des Grecs; il suppléait la *palla* parce qu'il pouvait envelopper les épaules en guise de manteau, et qu'on en usait comme d'un voile en le faisant passer en partie sur la tête.

La *penula*, habit commun aux deux sexes, ne s'introduisit, à Rome, que vers le tems des Empereurs. C'était une robe ronde, fermée à l'entour, ne descendant qu'au milieu des jambes: elle portait sur les épaules et n'avait point de manches, mais seulement deux ouvertures pour passer les bras. Quelquefois au lieu de passer les bras dans ces ouvertures, on ne la faisait porter que sur une épaule, et du bras opposé on la supportait comme les prêtres aujourd'hui soutiennent leur petit manteau.

La coiffure n'entrant pour rien dans le procès qu'a fait naître la proposition de M. Lejeune, je me contenterai de dire qu'elle était, comme aujourd'hui, soumise à l'inconstance de la mode et à ses caprices; qu'ainsi il y en avait une très-nombreuse variété.

Les Romaines qui faisaient usage de cos-

métiques et de dents postiches, connaissaient parfaitement aussi celui des faux cheveux, pour donner à leurs coiffures les formes quelquefois les plus bizarres, telle que la figure d'un bouclier ou celle d'un casque. Les cheveux bouclés, les tresses, les nœuds étaient cependant plus généralement adoptés; ils étaient entortillés de rubans, contenus par de grandes épingles et parfumés de toutes sortes d'huiles ou d'essences. La mode de la poudre d'or a existé pour les femmes ainsi que pour les hommes.

La chaussure était de deux espèces, soit pour les hommes, soit pour les femmes : l'une, à peu près comme nos brodequins, couvrait le pied et s'élevait jusqu'à mi-jambe; une ouverture qui prenait depuis le coude-pied jusqu'en haut était serrée avec des cordons ou des lacets, et la pointe du soulier était relevée : ce qui la faisait appeler chaussure *rostrale*. L'autre consistait en une simple semelle, attachée avec des cordons qui, étant liés sur le pied, contenaient les bandes de toile de lin ou de laine rouge qui enveloppaient la jambe.

Dans le principe la chaussure était blan-

che; ensuite elle fut rouge ainsi que celle des Empereurs. Les Sénateurs, les Patriciens et leurs fils, portaient sur le coude-pied un croissant d'or, d'argent ou d'ivoire qui leur servait de boucle. Cet ornement en forme de C désignait le nombre cent, parce que le Sénat, dans son origine, n'était que de cent membres.

J'aurais assurément beaucoup d'autres choses à ajouter à tous ces détails; mais ce que j'ai dit suffit, je pense, pour vous faire agréer le projet de M. Lejeune, puisque la tunique seule répond à tout.

La comtesse se rendit sans difficulté, et nous proposa même, avec beaucoup de gaîté, une fête Pompeïenne; mais mademoiselle Hortense pria de nouveau l'abbé de compléter sa description par l'habillement des enfans et celui des Romains.

Le Général approuva la curiosité de sa nièce, et l'abbé poursuivit ainsi:

La toge *prétexte* appartenait à l'habillement des hommes, et cependant elle était portée par les filles jusqu'au moment de leur mariage. Les garçons, d'abord vêtus de la toge et de la tunique, prenaient la pré-

texte à douze ans et la portaient jusqu'à quinze ou dix-sept. La chlamyde, qu'ils portaient dans le premier âge, n'avait rien de particulier que ses dimensions proportionnées à leur taille.

L'ornement distinctif des enfans était une espèce de petite boule (*bulla*) que les gens riches leur faisaient porter en or, tandis qu'elle était de cuir pour les enfans du peuple. Elle descendait sur la poitrine, où elle était suspendue par un cordon qui passait au tour du cou. Cette boule était creuse et s'ouvrait: on y renfermait certains préservatifs contre l'envie.

La toge virile substituée à la prétexte, était l'occasion d'une fête de famille. A la fin du repas auquel étaient admis les parens et les amis, le père faisait prendre la toge à son fils et lui retirait la bulle qui, ainsi que la robe prétexte, était consacrée aux Dieux Lares. Après cette cérémonie, le chef de famille, suivi de son fils, de tous les conviés et de ses esclaves, se rendait au Capitole où il offrait des sacrifices aux Dieux et leur adressait des prières.

La couleur de la toge était blanche, et

dans les jours de réjouissances publiques, d'un blanc plus éclatant. On l' appelait toge *candide* pour ceux qui prétendaient aux emplois publics. Les citoyens Romains accusés, ainsi que leurs parens et leurs cliens, ne se présentaient dans le *Forum* qu'avec une tunique vieille, sale et déchirée, pour exciter la compassion. En cette circonstance elle se nommait toge *sordide*.

Cette partie du vêtement des hommes était coupée en cercle d'un côté, de manière que ce que l'on peut appeler la corde du cercle, avait cinq fois la hauteur de l'homme, et sa largeur, au milieu du cercle, le tiers de la longueur.

On plaçait la toge en prenant une des pointes que l'on faisait tomber sur le pied gauche, le bord arrondi tourné en dehors: la seconde pointe était jetée sur l'épaule gauche, d'où, traversant sur le dos, elle était ramenée sur le bras droit, et traversant la poitrine, rejetée en arrière sur l'épaule gauche, d'où elle descendait jusqu'au talon du même côté. Avec le bras gauche on relevait le bord tombant de ce côté et l'on formait ainsi les plis appelés *sinus*. On nom-

mait *baltei* les plis qui étaient sur la poitrine, et *umbo* ceux du pan de dessous que l'on tirait en haut pour que la première pointe du pied gauche ne traînât pas à terre. Ce raccourcissement produisait à gauche, sur le *balteus*, une chute semblable à l'écharpe que l'on met pour soutenir le bras lorsqu'on y a été blessé. Cet excédant fournissait l'étendue nécessaire pour se couvrir la tête.

Dans les premiers tems de la République, la toge, moins ample, n'était faite que d'une étoffe grossière, mais dans la suite elle acquit beaucoup d'ampleur et de finesse pour les gens riches, de manière que, fournissant un grand nombre de plis, les formes en étaient plus variées et les mouvemens plus gracieux. L'art de jeter la toge annonçait l'éducation et la dignité.

Les gens riches, sous les Empereurs, avaient adoptés une autre espèce de toge d'une étoffe très-légère, nommée *Synthèse*; elle était destinée pour la table.

La toge prétexte, c'est-à-dire couleur de pourpre, était particulière aux augures, aux magistrats, aux prêtres et aux enfans.

Une tunique appelée *latisclave* était affectée

aux Sénateurs ; une autre nommée *angusticlave*, aux chevaliers. Le tissu était composé en partie de fils de couleur pourpre : une nuance plus ou moins foncée distinguait déjà le latisclave de l'angusticlave ; mais en outre il y avait sur l'estomac une pièce cousue dont la couleur était de pourpre et la figure celle d'un clou. Les Sénateurs la portaient plus large que les chevaliers. C'était de la forme de cet ornement que cette tunique avait pris le nom de latisclave pour le plus grand, et d'angusticlave pour le plus petit.

La *trabea* fut un manteau du plus ancien usage et un habillement des plus honorables ; c'était celui des Rois. Il devint propre aux chevaliers, et les Consuls le portaient dans les fonctions militaires. La *trabea*, toute de pourpre, était consacrée aux Divinités ; celle d'un pourpre légèrement mêlé de blanc, était attribuée aux Rois ; une troisième plus rouge, servait aux augures.

Le manteau militaire des Empereurs et des Généraux s'appelait *chlamyde*. La chlamyde différait de la *trabea* seulement par la teinture. Pour cette dernière on employait la teinture d'un coquillage appelé *murex*, et pour

la chlamyde le *kermes* qui provient du chêne vert piqué par un insecte.

La *lacerna* était encore un manteau; elle était brune. On en faisait usage dans l'hiver pour se garantir de la pluie et du froid: elle servait également dans le deuil; ensuite on y ajouta un capuchon: et, d'étoffe grossière qu'elle était dans l'origine, elle fut convertie en une étoffe fine et légère, et devint une parure de luxe adoptée par les femmes.

La capote des mariniers napolitains donne une idée de la lacerna.

Un autre manteau ou casaque nommé *sagum*, était commun aux officiers et aux soldats. Le *sagum* s'attachait sur l'épaule avec une agraffe. Les Romains l'avaient adopté des Gaulois.

L'usage des caleçons ne s'établit à Rome que sous les Empereurs: cependant plus anciennement on se couvrait déjà les cuisses avec des bandes dont les personnes délicates ou infirmes avaient commencé à se servir. Cicéron fait remarquer cet usage adopté par Pompée, comme un trait de mollesse.

Les caleçons des Romains, moins longs et moins larges que ceux des nations barbares,

étaient adoptés, sur les théâtres, par les personnages comiques avant qu'ils fussent généralement en usage. Ils s'appelaient *subligar* : la partie qui couvrait les cuisses se nommait *femoralia*, et *tibiala* ce qui couvrait ensuite les jambes : d'où nous est resté le le nom de *fémur* pour l'os de la cuisse, et de *tibia* pour celui de la jambe.

Cette nomenclature aride, dit l'abbé en terminant, ces détails fastidieux, que j'ai cependant réduits autant qu'il m'a été possible, doivent, je pense, vous suffire, mademoiselle, pour vous réconcilier avec la proposition de M. Lejeune.

Ne dites donc pas cela ; reprit en riant la comtesse, ce jeune homme va se croire raisonnable, et pour un avantage dû au hasard, il s'imaginera ne devoir plus être aimable.

Rassurez-vous, ma sœur, dit le Général, je vous le garanti fou jusqu'à sa dernière dent, et si vous le voyez si sérieux dans ce moment, c'est qu'il a des principes d'honneur et se sent sur la conscience plus d'un péché. N'est-il par vrai, mon cher Lejeune, que vous vous reprochez en cet instant plus d'un anachronisme, et que tout aussi peu at-

tentif que beaucoup d'aut es qui vous ont précédé vous avez plus consulté votre goût et les hasards heureux en drapant votre mannequin, que vous ne vous êtes attachés à étudier les tems, les lieux, les formes, le jet etc.? Mais consolez-vous : le talent rachète tout cela et l'on vous pardonnera tout aussi bien, si vous parvenez aux hautes régions de votre art, d'avoir mis un *Peplon* à *Plotine*, qu'à Raphaël; d'avoir représenté Socrate, philosophe, avec la tunique à longue manches, dans l'école d'Athènes, quoi qu'elle fût réservée aux rois et aux magistrats.

M. Lejeune nous avoua qu'il ne faisait aucun examen de conscience, mais qu'il pensait qu'une galerie publique où l'on retrouverait les costumes Romains, Grecs et Hébreux, ceux des Scytes des Mèdes etc. serait pour les arts non moins utile que celle des amures ou une bibliothèque, et qu'alors cet accessoire à la galerie des antiques, expliquerait beaucoup de détails qui sont en controverse, éviterait beaucoup de bévues et influerait peut-être très-avantageusement sur nos modes.

Le Général, en s'emparant de cette idée, nous dit: il faut convenir, Messieurs, en y

pensant sérieusement, que notre habillement, comparé à celui des anciens, est le plus ridicule que l'on puisse imaginer. Pour moi, quand j'isole mes idées de toute habitude de voir, je ne puis pas comprendre comment nous sommes dégénérés à ce point: y a-t-il rien de plus incommode, de plus mesquin, de plus bizarre que notre habillement? Comment a-t-on pu adopter une cravate qui, pour être décemment mise, doit nous étouffer dans l'été et nous étrangler toute la vie? Un gilet dont l'usage autorise la parcimonie des devants différens du dos? Un habit étriqué qui, quoi qu'il descende jusqu'à la jarretière, ne sert cependant qu'à couvrir le buste, et dont la coupe, qui fait la célébrité et la fortune d'un tailleur, fait le désespoir des artistes?

Notre habillement, aussi contraire au bon sens qu'au bon goût, contribue peut-être plus qu'on ne pense, à isoler les générations futures des grands événemens qui ont illustré notre siècle. L'histoire seule peut les retracer, mais nos artistes rebutent lorsqu'ils doivent représenter un Héros avec un chapeau à cornes et une forme d'habit qui, en peu d'années, fait mettre leurs tableaux aux

garde-meubles, pour les soustraire à la risée.

Je suis toujours disposé à provoquer un sot par quelqu'insulte, quand j'apprends que son occupation quotidienne consiste dans l'exhaussement de son collet, ou le raccourcissement de son habit, et que d'autres sots, à l'affût de ces pitoyables innovations, les adoptent aussitôt.

Quelques artistes, à l'époque où je sortis de leurs rangs, s'étaient imaginés de réformer notre costume et d'en faire adopter un nouveau : mais l'empire de l'habitude est pour nous, qu'on accuse de légèreté, si puissant et si difficile à vaincre, qu'il ne nous en est resté que les cheveux coupés et l'avantage d'avoir un soulier taillé pour chaque pied.

Néanmoins je suis convaincu que si l'on recommençait à adopter l'usage du manteau, la métamorphose pourrait s'opérer insensiblement en dessous, et qu'ainsi, sans heurter l'habitude, nous aurions peut-être, d'ici à 20 ans, un habillement nouveau moins fantasque, plus noble et surtout plus commode.

Allons, mon oncle, dit Mademoiselle Hortense en l'entraînant pour continuer notre

promenade, vous voulez que la chenille se renferme dans une coque et qu'il en sorte un joli papillon ?

IV.e PROMENADE.

Nous suivîmes l'abbé qui nous conduisit dans une petite rue séparée de la voie consulaire ; elle est peu éloignée de la fontaine, près de laquelle on voit une pierre pour sauter d'un trottoir sur l'autre.

A gauche de cette ruelle, on rencontre plusieurs maisons dont trois sont fermées par une grille en bois : dans la première on remarque entre autres peintures, de l'architecture bizarre. Le vestibule est au fond de l'habitation, en face de la porte ; et le bassin qui est au centre, est de marbre. Les chambres latérales sont pavées en mosaïques. Les deux figures d'Isis et d'Osiris, peintes dans l'intérieur de cette habitation, les firent désigner par l'abbé, sous le nom de ces deux divinités.

La seconde maison est également décorée de peintures. Les chambres donnent sur une

cour entourée de colonnes. L'eau pluviale était recueillie dans une citerne au-dessus de laquelle sont placés les puits avec leur margelle en *travertin*.

D'un côté de cette cour l'on voit un *laraire* qui consiste en un petit monument composé de deux colonnes en stuc qui supportent un fronton.

Ici l'on a trouvé une petite statue d'Apollon, en bronze, dont les cordes de la lyre étaient d'argent. Les peintures dont les murs sont ornés représentent des armes de guerre, telles que boucliers et cuirasses.

Les chambres sont, comme la plupart des maisons de Pompeï, pavées en mosaïques.

Dans cette maison, s'est trouvé un tableau au pied du mur où il avait été suspendu, comme les nôtres. Ce tableau représentait une nymphe ailée, tenant une branche d'olivier d'une main, et de l'autre une corne d'abondance.

La grande quantité de tuiles qui étaient amoncelées dans un coin, a fait présumer que cette maison devait être réparée après le tremblement de terre.

On y a trouvé encore des serrures, du fer et du cuivre, un beau candélabre de plus

de 4 pieds de haut, beaucoup de vases de cuisine en cuivre, et une balance romaine dont le péson était une tête, couverte d'un casque.

La troisième habitation qui suit, est également ornée de peintures; elle renfermait aussi de très-beaux vases de cuivre à l'usage de la cuisine, et des vases de verre: dans le nombre des verres à boire, on en remarquait un qui, à un pouce au-dessous du bord, était cannelé jusqu'en bas.

L'on trouva enfin une caisse renfermant encore des petites fèves réduites en charbon.

Revenus sur la voie consulaire, ou la grande rue, la maison qui est au-dessous de celle qui a été désignée sous le nom de Claude, paraît avoir été une école de chirurgie et d'anatomie.

Plus de 40 instrumens de chirurgie, tels que ventouses, scalpels, spatules, lancettes etc. ont été trouvés dans ce lieu: il est spacieux, pavé en mosaïque et décoré de peintures. Il a aussi son vestibule et de plus un petit jardin.

Après plusieurs maisons ruinées, on arrive au bureau des poids publics ou à la douane. La porte a environ 30 pieds de large; le pavé est en mosaïque. Les poids qui y ont été trou-

vés en grand nombre et de différentes dimensions, étaient la plupart en marbre, en basalte et les plus petits en plomb: ils portaient la marque du poids de chacun d'eux.

Immédiatement après la douane on entre dans un lieu qui, par le dépôt de chaux qui y existait et par la forme, la grandeur et la solidité des fosses qui s'y sont trouvé construites, font présumer que c'était une fabrique de savon.

En sortant de cette savonnerie, on entre successivement dans deux boutiques où l'on vendait des boissons chaudes, ce qui revient à nos cafés.

Arrivé à ce point on se trouve près de la fontaine: elle est composée d'une petite auge carrée, de pierres du Vésuve, dans laquelle l'eau tombait par un petit canal qui traverse une pierre carrée placée au-dessus.

En suivant toujours le même rang de maisons à gauche, on voit une boulangerie; le four, solidement construit, était fermé par une porte de fer. Deux grands vases de terre cuite servaient à contenir l'eau, et vers la porte d'entrée, l'on voit trois moulins en pierre pour moudre le grain. La pierre qui pose

sur le sol est en pyramide, et la pierre qui recouvre est creusée en entonnoir ; elle a deux trous pour y placer les barres du moulinet et une cavité supérieure pour y verser le grain qui devait être broyé entre les deux pierres.

Attenant à ce four public est une boutique de marchand d'huile ou un cabaret. Le comptoir en maçonnerie contient plusieurs vases de terre cuite. On n'en connaît pas l'usage et l'on ne peut pas supposer qu'ils servissent à rincer les tasses, puisque l'on n'y trouve aucun canal pour l'écoulement de l'eau qu'il aurait fallu renouveler.

Les différentes boutiques précèdent la maison de *Cajus Saluste*. Le vestibule de cette habitation a environ 8 pieds de large sur 10 de long. La cour, enceinte d'un portique, donnait jour aux six chambres du rez-de-chaussée. Au milieu est un bassin qui, dans le centre, s'est trouvé orné d'une biche de bronze sur laquelle était assis un jeune Hercule. Cette biche jettait l'eau dans une conque de marbre grec. Les peintures de deux chambres à gauche, consistent en petits tableaux représentans des masques comiques, des oiseaux ou

des quadrupèdes sur des fonds de diverses couleurs.

Au fond de la cour, derrière l'exèdre, était le parterre. En avant du parterre un petit canal, et le long de ce canal des colonnes en stuc. A gauche l'on trouve le petit bain (*ninfeo*) et une fontaine près d'une petite salle à manger. L'eau de la fontaine s'écoulait du côté opposé dans une citerne au-dessus de laquelle était un puits. Sur le mur qui bornait le fond du jardin sont peints des arbres, des bosquets, des oiseaux, des lièvres etc.

En revenant dans la cour, on entre par une porte grillée en bois, dans la partie de l'habitation appelée *cubicolo*, ce qui renferme la chambre à coucher. Plusieurs chambres environnent une autre petite cour cernée d'un portique soutenu par des colonnes octogones qui, ainsi que les chambres, sont peintes en rouge. En face de l'entrée l'on voit plusieurs grandes peintures ou fresques antiques, dont la plus remarquable représente la métamorphose d'Actéon au moment où il vient de surprendre Diane aux bains.

A droite et à gauche de ce lieu de repos, sont deux chambres à coucher et plusieurs

autres pièces. Les dessins du pavé, à droite, sont formés avec des morceaux de marbre affricain de plusieurs couleurs; un autre tableau représente Vénus, Mars et l'Amour. La niche à droite était un laraire où s'est trouvé une petite idole, un vase d'or pesant 3 onces de Naples, une monnaie d'or et 12 de bronze, du règne de Vespasien.

Du côté de la chambre à coucher, à gauche, on a trouvé huit petites colonnes de bronze qui parurent avoir dû entrer dans l'ornement du lit. Dans la niche il existait des fragmens de tablettes peintes.

Dans le surplus de cette partie de l'habitation de Saluste sont comprises la cuisine, les latrines et la chambre du pain.

On a déterré dans cette maison un grand nombre de vases de bronze et des patères : il s'est trouvé aussi une bague d'or avec une agate très-transparante, sur laquelle était gravé un cheval.

Dans des ruines, près de cette habitation, vers la petite rue, on a trouvé quatre squelettes, avec cinq bracelets, deux anneaux et leurs pierres, deux pendans d'oreilles, une petite chaîne, le tout en or, et en outre 32

pièces de monnaies, un petit plat d'argent, un candélabre et des vases de bronze.

Nous laissâmes M. Henry dans la maison de Saluste, pour prendre des notes relatives à son art, et nous continuâmes notre promenade. Nous passâmes devant la maison ruinée de J. C. *Capella*, duumvir, et devant une boutique, soit de marchand de vin, soit de marchand d'huile, où l'on voit le comptoir et les amphores, pour suivre la petite rue à gauche qui conduit, vers le nord, aux murs de la ville.

A l'entrée de cette ruelle, bordée de trottoirs existe la pierre au milieu, pour faciliter le moyen de la traverser pendant la pluie.

Le mur derrière paraît avoir été refait à neuf par le propriétaire, après le tremblement de terre.

Au point où est située une maison de *Modeste*, la petite rue s'embranche avec une autre rue également étroite, qui se partage d'un côté vers l'orient, et de l'autre vers le midi où l'on travaille aux excavations.

Vis-à-vis de la maison de Modeste, les découvertes nouvelles présentent une maison qui avait un étage. Dans le bassin qui recevait

l'eau pluviale, on remarque des compartimens en maçonnerie où devaient s'élever des plantes.

Sur l'escalier qui conduisait au-dessus, on a trouvé une grande quantité de fioles de verre. Sur le mur du vestibule, ainsi que sur ceux des chambres latérales, les peintures représentent des corps d'architectures et des nymphes isolées sur un fond rouge, portant des fleurs et des fruits dans leurs robes.

En reprenant la voie consulaire et continuant notre promenade à gauche, nous trouvâmes la boutique d'un maréchal. La première pièce renfermait des cercles de fer, des essieux, des tenailles et des marteaux: à droite l'on retrouve les ruines d'un bain, et à côté le cellier où existent des amphores. Dans le fond de l'habitation l'on voit encore un four public; il est pourvu, comme le premier, de grands vases pour contenir l'eau et de meules pour moudre le grain: son entrée principale est sur la petite rue.

Quittant ce côté de la grande rue, nous passâmes à droite et, reprenant la maison que l'abbé avait désignée comme ayant appartenu à l'Empereur Claude, nous vîmes

plusieurs maisons ruinées, entre autres celle de *Jules Polibe*, remarquable par son étendue et par son exposition vers l'ancien port.

Ensuite se présente celle de *Jules Equanus* qui semble avoir fait partie de l'habitation précédente. Dans la grande cour, les colonnes en stuc, sont peintes en mosaïque.

Beaucoup de boutiques ruinées conduisent ensuite jusqu'à une petite rue qui se dirige vers le midi et dont les excavations ne sont pas encore commencées.

Reprenant le côté opposé de la grande rue, après trois maisons entièrement ruinées, on entre dans un local qui, par les peintures représentant des instrumens de musique dont les appartemens sont décorés, paraît avoir été une académie de musique.

Cette maison, très-spacieuse parmi celles de Pompeï, contient aussi son portique. Sur le mur, au fond de la cour, sont peints deux serpens enveloppant un autel; un laraire est au-dessus, et à droite de l'exèdre est le bain.

Après deux maisons ruinées, l'une de *Suettius* dont il ne reste que l'entrée du vestibule, et l'autre de C. J. *Prisco*, l'on

arrive à une boutique d'où la grande rue se partage d'un côté vers le sud, ainsi que nous venions de le remarquer, et de l'autre vers le levant où l'on voit des excavations nouvelles.

Le serpent peint sur le mur était en général, pour les anciens, une image de bon augure, mais ici il indique une pharmacie: on y a trouvé beaucoup de vases, des médicamens desséchés, une grande quantité de trochisques ou tablettes rondes, des pilules et un beau candélabre de bronze.

Après plusieurs maisons, parvenus à l'angle de celle de *Fortunata*, une petite rue conduit aux murs de la ville; une fontaine semblable à la précédente, quant à la forme et aux dimensions, est cependant décorée d'un bas-relief représentant un aigle qui s'élance sur un singe.

Immédiatement à côté de la maison de *Fortunata*, l'on trouve, à gauche, un autre four public. Sur la porte de ce four est représenté le même singe qui sert d'enseigne à la maison d'Albino, vers l'entrée de la ville. Celui-ci est peint en rouge et il porte pour légende *ici réside le bonheur*.

En entrant dans une petite rue peu éloignée, qui conduit vers le levant, on arrive à la maison de *Pansa*. Cette habitation est une des plus considérables de Pompeï. Le premier vestibule est pavé en marbre blanc. Les chambres le sont en mosaïque. Le second vestibule élevé de deux marches en marbre, est entouré d'un peristyle, qui était soutenu dans sa largeur par quatre colonnes, et dans sa longueur par six; elles sont de pierres du Vésuve recouvertes en stuc avec chapitaux corinthiens. Le pavé est en marbre blanc; au milieu de la cour, cernée par les colonnes du péristyle il existe un grand bassin dont les conduits étaient en bronze. A peu de distance du bassin est le puits.

Les chambres sont ornées de peintures. La cuisine renfermait beaucoup d'ustensiles de terre et de cuivre, les fourneaux contenaient encore l'ancienne cendre. Les peintures qui sont sur le mur, sont analogues au lieu: on y voit un jambon, une broche, une anguille, etc.

Le surplus de l'habitation se compose des mêmes parties que l'on rencontre dans les autres.

Les nouvelles excavations qui suivent ne présentent que des ruines ou des habitations de peu d'importance. Nous retournâmes à la maison de Saluste pour y rejoindre M. Henry, et pour nous y reposer.

V.e ENTRETIEN.

SUR LES PEINTURES DE POMPEÏ.

PENDANT notre promenade, l'abbé n'avait pu résister à aucune occasion de faire éclater son enthousiasme pour les peintures de Pompeï. Nos dames, entraînées par l'admiration de notre guide, par le poids de ses connaissances et la volubilité avec laquelle il parlait la langue des artistes, ou plutôt celle des amateurs, s'exaltaient en enchérissant sur la pompe de ses expressions, et cherchaient toujours à surprendre l'approbation du Général et à le détourner des distractions qu'il feignait d'éprouver.

Nos deux artistes, trop réservés et trop respectueux envers nos dames, pour combattre et refroidir leurs transports, s'esquivaient par des monosyllabes insignifians. De mon côté, je conservais le maintien et la retenue d'un

auditeur qui s'instruit, et m'abstenais de toute réflexion.

C'est dans cette situation d'esprit que nous arrivâmes à la maison de Saluste. L'abbé nous quitta pour aller prendre des notes et relever des inscriptions, et nous entrâmes dans la chambre où est le tableau d'Actéon.

La Comtesse faisant usage des remarques et des détails intéressans que nous avions recuillis pendant notre promenade, laissait flotter son imagination et exprimait son ravissement avec toute la grace et la légèreté d'une femme aimable qui joignait, au don naturel de l'esprit, les ornemens délicats d'une éducation soignée.

Cet enchantement, cette espèce de délire qu'elle ne voulait pas modérer, disait-elle, l'entraîna jusqu'à regretter que les artistes de notre âge fussent aussi éloignés, pour ainsi dire, du dégré où s'étaient élevés les anciens, que nous le sommes de l'époque de leur histoire.

Le Général avoua que si le souvenir des chefs-d'œuvre des Grecs pouvait faire naître ses regrets, elle avait raison à beaucoup d'égards; mais que s'ils n'étaient dus qu'aux

peintures de Pompeï, elle avait tort sur tous les points.

Comment, mon frère, reprit-elle vivement, niez-vous que ces peintures sont recherchées et admirées dans toute l'Europe ? Qu'elles servent de modèle à nos plus habiles maîtres? Qu'elles ont fait la plus heureuse révolution dans les arts en perfectionnant le goût? Niez-vous, mon frère, que la pureté et l'élégance des formes, que la grace et la noblesse des attitudes, que la légèreté des draperies, la justesse des expressions, la fraîcheur et la finesse du coloris, ne sont par l'objet constant des études de nos artistes, et que nous ne pouvons pas encore admirer celui qui a pu s'approprier toutes ces beautés, mais seulement celui qui, dans quelques parties, a été assez heureux pour en approcher?

Hé bien, ma sœur! Je nie à-peu-près tout cela, dit le Général, avec sa gaieté ordinaire; et si ce n'eût été par respect pour notre traité qui nous interdit d'interrompre nos promenades par aucune discussion, j'aurais déja dit à l'abbé ce que vous allez entendre : à moins que ces messieurs, en s'adressant à M. Lainé et à M.Lejeune, ne revendiquent le droit de venger l'honneur du corps.

Ces messieurs s'en excusèrent en disant qu'on lisait des harangues de généraux, mais jamais des discours de peintres.

Alors je poursuis: d'ailleurs c'est une querelle de famille, et en traitant sans médiateurs nous serons peut-être aussi promptement réconciliés.

D'abord je déclare hautement, ma sœur, que j'ai, comme tout autre, le désir d'avoir une partie quelconque des peintures de Pompeï: et serait-ce même une bizarrerie comme la dame de pique, je la placerais dans le lieu le plus apparent de mon cabinet. Vous pensez bien sans doute, que ce ne serait pas pour offrir aux regards une merveille de l'art? Mais ce serait pour posséder une relique vénérable. En effet, ce que j'aurais sous les yeux me rappellerait sans cesse que je le dois au phénomène le plus extraordinaire et le plus majestueux; à une catastrophe épouvantable qui, en ensevelissant des villes, nous les a conservées, pous ainsi dire, sous la forme de cités fossiles.

A l'espect des modestes monumens de la ville de Pompeï, on est tout autrement frappé, qu'en contemplant ceux de l'ancienne Rome:

ceux-ci ont été construits pour étonner, pour être admirés et pour traverser des siècles; tandis que ce que je vois ici, devait, en général, appartenir à une ou deux générations: et néanmoins, après 18 cents ans j'en jouis; je me trouve dans l'asile des infortunés Pompeïens comme au moment de leur fuite, mon imagination, sans de grands efforts, voit encore chaque chose à sa place. Le pain qu'on venait de pétrir; des fruits secs qu'on allait servir; les meubles destinés aux différens usages domestiques ou religieux me semblent encore dans l'appartement qui leur était affecté: les appartemens eux-mêmes sont encore décorés des reliefs ou peintures qui me représentent les hommes de ce tems, et j'y retrouve l'explication de leur vie privée, de leurs coutumes et de leur culte.

Il n'en faut pas tant, sans doute, pour justifier le vif désir que chacun éprouve, d'emporter un souvenir de Pompeï; mais rien de cela ne suffit pour me fasciner les yeux, troubler mon jugement, et pour me faire confondre l'or avec le cuivre; c'est-à-dire, le beau avec le médiocre; et les produits des arts à Pompeï isolés de tout prestige; du charme séduisant du

lieu où ils existent; de l'époque à laquelle ils remontent, et du malheur auquel nous les devons, sont ce qu'ils doivent être, des imitations très-imparfaites et très-incorrectes.

En effet puis-je admettre, par exemple, qu'une figure, pour avoir plus d'élégance, puisse avoir jusqu'à dix têtes? Cependant vous en remarquerez dans le temple d'Isis. Puis-je trouver de l'effet dans des figures appliquées sur un fond rouge, quand l'effet et la vérité en sont exclus par la nature même de l'objet? Puis-je trouver la pureté des formes dans des contours dessinés à la hâte et de pratique comme on trace une lettre? Puis-je reconnaître du coloris dans un genre de peinture privé des ressources qui peuvent seules en procurer? Puis-je me faire la moindre illusion en voyant des corps d'architectures ou des païsages où il n'existe aucune règle, même la plus commune, de la perspective? Puis-je....... mais mon frère, vous courez comme si vous alliez enfoncer un bataillon: néanmoins je vous ferai remarquer, relativement au coloris, que vous ne faites pas attention à ce qui a été dévoré par le tems, et, depuis les excavations, par l'humidité et le soleil. Ah! pour cela, reprit le Gé-

néral, il ne s'agit pas de supposer ce qui a pu être, mais de juger ce qui est. Si l'on veut sortir de ce cercle, si les conjectures chassent le positif, il n'y a plus de règle pour juger, ni de moyens de s'entendre: et nous entrerons dans les ténèbres où s'égarent tous ceux qui, ainsi que l'abbé, parlent de ce qui est aussi loin de la vérité, que cela est étranger à leurs connaissances, et l'on ira jusqu'à voir, si l'on veut, la sueur sur le corps du prétendu gladiateur mourant. Je dis que dans les peintures de Pompeï il n'y a rien qui puisse servir d'exemple à un coloriste; je dis que cela n'a jamais pu exister, parce que les moyens employés alors par ces peintres, et qui sont encore aujourd'hui les mêmes, ne le comportaient pas; je dis que leurs études et leurs talens n'allaient pas jusqu'à atteindre à ce point, et que d'ailleurs ce n'était pas dans des décorations où tout doit être sacrifié au goût, à la légèreté et au clinquant de l'art, qu'ils devaient se piquer d'atteindre à ce dégré de vérité imitative.... Il s'en suit donc, mon frère, que tout le monde a tort et que vous seul avez raison, et que Raphaël, lui-même, n'y entendait rien lorsqu'il a placé dans le Vatican ce

qu'il avait trouvé dans les bains de Titus..... Raphaël, mieux que personne, a pu distinguer, dans ces productions, le véritable mérite qui y existe et que personne ne conteste : mérite qui pouvait être plus éminent dans les bains de Titus, et qui cependant se retrouve encore dans les décorations de Pompeï. Quel est celui qui n'y reconnaît pas de charmantes dispositions, des imitations agréables et ingénieuses, des motifs gracieux et délicats dans ses décorations? La preuve en résulte des gravures qui ont été faites à Naples : elles nous représentent fidèlement ce que nous voyons ici, à cela près que l'exécution en étant plus correcte et plus soignée, elles restituent à ceux qui fournissaient ces dessins, le mérite intrinsèque qu'ils renferment et qui est indépendant de la manière dont ils ont été rendus..... Mais mon frère, si les artistes pensaient comme vous, l'opinion ne serait pas si unanime; car enfin ce sont eux.... Non, ma sœur, ce ne sont pas les artistes qui éclairent les gens de lettres, les antiquaires, les savans. Ceux-ci, rarement aussi discrets que l'abbé, fiers de l'etendue de leurs connaissances, prennent l'initiative sur

la peinture comme sur la politique ou sur la tactique, parce que, dès l'instant qu'ils ont placé leur savoir au plus haut dégré de l'échelle, ils croient que l'habitude d'approfondir, de raisonner, leur suffit pour juger des choses qui, selon eux, ne sont que des rameaux de l'arbre de la science dont ils possèdent le tronc. Les artistes, au contraire, raisonnent très-peu dans le monde et n'écrivent jamais : ils supportent assez patiemment les discoureurs superficiels, et affectent à cet égard, beaucoup de modestie et de réserve ; mais entre eux, je m'en souviens, toutes les belles choses qu'ils ont recueillies, sont passées à leur coupelle et il n'en reste ordinairement que la cendre.

Au reste, ma sœur, il y a parmi les artistes des enthousiastes de leur art, des fanatiques d'antiquités, des têtes exaltées qui admirent tout, qui dévorent tout, qui trouvent les mêmes beautés par tout et qui s'oublient quelquefois jusqu'à renoncer entièrement à l'étude de la nature pour devenir de froids et serviles imitateurs des Grecs.

Je ne conçois pas, Général, dit M. Lainé, comment l'étude des antiquités grecques peut

refroidir l'imagination, et comment d'un brasier tel que celui que vous venez de dépeindre, il en peut sortir des glaçons.

Ah! vous ne le concevez pas, reprit le Général, hé bien! je vais m'expliquer.

D'abord il est inutile de reconnaître que les Grecs sont à l'apogée de l'art: quelles que soient les extravagances enfantées par l'esprit humain, quel que soit le nombre infini de paradoxes que les hommes ont imaginés, il ne s'est pas encore trouvé un fou qui ait avancé une proposition contraire à la supériorité des Grecs.

Il est également superflu de s'étendre sur les circonstances naturelles qui ont porté les statuaires Grecs au premier rang. Tout le monde sait que le culte rendu à la beauté, la volupté des femmes, le luxe qui relevait leur éclat, la légèreté de leurs vêtemens, l'avantage inappréciable pour les artistes Grecs d'étudier habituellement, soit les développemens de la force, soit les graces fugitives des mouvemens du corps, concouraient sous le ciel le plus riant et le plus pur, à enflammer leur imagination, à diriger leur ciseau et à les élever jusqu'au sublime. Ils

ont donc réunis toutes les perfections du corps humain; ils ont fait ce qu'on appelle le beau idéal: en un mot ils ont fait des Dieux.

Leurs titres à l'admiration des siècles sont donc incontestables: il faudrait être aveugle pour la leur refuser, et insensé pour blâmer les artistes modernes qui les prennent pour modèles.

Mais tout a ses limites. La nature elle-même a ses inégalités d'effets, de couleurs et de formes: et celui qui fait son étude de l'imiter, n'est pas coupable parce qu'il choisit ce qu'elle a de plus heureux, ou lorsqu'il rejette ce qu'il rencontre en elle d'ingrat ou de défectueux.

Ce qu'un observateur éclairé peut et doit faire devant la nature, un artiste impartial peut et doit le faire aussi devant les chefs-d'œuvre Grecs. Le nombre en est trop considérable, trop varié, et généralement trop bien réparti, pour ne pas tenter de les classer avec discernement, et pour ne pas chercher dans chacun d'eux, les beautés qui lui sont propres.

Mais lorsqu'au contraire on s'entête à trouver dans tous ces restes d'antiquités,

l'assemblage des mêmes perfections, on s'égare assur ment et on s'éloigne du but.

D'ailleurs le statuaire est renfermé dans des limites dont le peintre, beaucoup moins resserré, doit mesurer l'étendue.

Le statuaire doit concentrer l'action dans un petit nombre de figures ; le peintre remplit à son gré tout l'espace auquel la vue peut atteindre: le statuaire compose une scène et chaque figure, pour être vues sous tous les aspects possibles; le peintre n'aura que des spectateurs fixes : il lui suffit que les groupes et chaque personnage soient heureusement composés pour être jugés sous un seul point de vue : le statuaire cherche toujours des supports, chaque partie doit avoir un appui; le peintre peut isoler, éloigner, suspendre un homme à un cheveux et faire voltiger un oiseau : le statuaire enfin doit animer du marbre; il est renfermé dans un cercle d'abstraction; pour lui, point de magie de couleur ou de lumière, point de perspective, point d'effetl; e peintre, au contraire, dispose d'une palette libérale qui lui donne le soleil ou les ténèbres; il y trouve, pour ainsi-dire, les plaisirs, la joie ou la santé; la colère, la tristesse ou la mort.

L'enthousiaste qui n'aura par constaté toutes ces entraves, qui n'aura par calculé la puissance et l'étendue des moyens que la peinture lui prodigue, ne sera pas plus peintre qu'un pédant n'est poète, et s'il est savant et servile imitateur de l'antiquité, il pourra critiquer Rubens, comme un grammairien peut critiquer Boileau : mais il n'aura mis que des statues dans ses tableaux ; la chaleur, la vérité et l'expression en seront exclues.

Par exemple, plaçons un de ces admirateurs sans frein, devant le chef-d'œuvre Rhodien qui existe dans le jardin public de Naples, c'est-à-dire devant le groupe connu sous le nom de *Taureau Farnèse*. Je ne doute pas qu'il en détaillera mieux que beaucoup d'autres toutes les beautés. Mais demandons lui ensuite qu'elle est l'action représentée par le groupe ; croyez-vous qu'il l'a devinera ? Je ne balance pas à prononcer non, parce que j'en ai fait assez souvent l'épreuve, pour ne pas craindre de me tromper.

Cet événement est celui-ci. Lycus, Roi de Thèbes, était épris des charmes d'une courtisanne nommée Dircée. Antiope, femme de Lycus, ne put supporter cet outrage ; et ses

deux fils, Zétus et Amphion, partageaient son ressentiment. Dircée se trouvant en leur pouvoir, ils voulurent la faire périr en l'attachant par les cheveux aux cornes d'un taureau qu'ils devaient rendre furieux; mais Antiope, touchée du sort de sa rivale, obtint de ses fils la grace de Dircée.

L'intention des sculpteurs grecs *Apollonius* et *Tauriscus*, auteurs de ce beau groupe, a dû être d'exprimer le moment où Antiope fait délivrer Dircée, et si la condition était également rigoureuse pour les sculpteurs, comme elle l'est pour les peintres, de représenter la scène comme si les acteurs venaient d'être pétrifiés dans le moment le plus intéressant de l'événement, on devrait pouvoir dire : Voilà des furieux qui veulent faire périr une femme, et une autre femme qui l'arrache aux horreurs du supplice : mais si l'on ne parvient pas à démêler ce sujet dans les mouvemens et l'expression des figures, il faudra en chercher la cause, et elle se trouvera dans les chaînes qui enveloppent les statuaires.

En effet, Antiope plus âgée, défigurée par la passion de la vengeance et par l'effroi d'un

meurtre, serait agitée dans son mouvement: Dircée, prête à périr, exprimerait l'épouvante; les fils seraient dans les contractions de la fureur. Ces changemens auraient encore offerts des beautés d'exécution sous le ciseau de deux grands maîtres; mais ces beautés étaient d'un autre ordre; elles excluaient, la noblesse, la pureté et l'élégance des formes; elles ne pouvaient être soutenues par aucun des prestiges dont les peintres disposent: et au lieu de jouir de ces beautés qu'on admire, on aurait attribué à l'impuissance du génie et du talent, ce qui ne résulte que de l'impuissance des moyens du statuaire.

Combien de fois, étant exempt de préjugés, et sur-tout des excès de l'enthousiasme, ne trouve-t-on pas, dans les chefs-d'œuvre antiques, les traces de cet éloignement, pour l'expression, pour la chaleur et le mouvement, pour la liaison et l'enchaînement des personnages? Mais cet éloignement, fruit de la réflexion et de la nécessité, n'est pas apperçu par les fanatiques. Ils préfèrent soutenir qu'ils y voient ce qui n'y est pas et ne peut pas s'y trouver, plutôt que de convenir que leur admiration doit être limitée,

et qu'ils ne sont pas dispensés, après avoir étudié les statues grecques, d'étudier la nature et les passions.

Mais ils vont plus loin encore; ils découvrent toutes les mêmes beautés, toute la réunion des mêmes perfections, dans des médailles, dans des camées, sur le derrière des vases Grecs sorti des mains d'un ouvrier peintre: ces gloutons d'antiquités entassent, sans distinction et pêle-mêle, tout ce qui a deux ou trois mille ans; ils passent le tems le plus précieux de leur vie à accumuler, sous le nom d'études et de richesses de porte-feuille, ce qui n'est propre qu'à expliquer des difficultés historiques ou mithologiques, à suggérer une pensée, un ajustement, ou à fournir quelques accessoires: ils s'agitent, ils s'épuisent dans leurs veilles, ils se déplacent sans cesse, pour s'approprier ce qui est sous leurs yeux, à Paris comme à Rome, dans un nombre prodigieux de galeries, de musées, de bibliothèques ou de cabinets publics, et qui est gravé, sous toutes les formes et se trouve dans les mains de tout le monde.

Enfin, après des années d'un travail opiniâtre, après avoir rempli des cahiers et des

porte-feuilles de calques et de dessins recueillis sans choix, sans goût et sans but, et dont les neuf dixièmes ne doivent jamais leur servir ; ils se renferment dans leur atelier; ils puisent dans leur trésor et font de Coriolan ou de Marius sur les ruines de Carthage, une figure de style, pure et sévère comme l'antique; ils l'exposent, chacun la regarde, et chacun passe, tandis que l'on se presse pour aller voir les tableaux de ceux qui, revenus d'Italie avec un bagage moins volumineux, ont fait marcher de front et sans distraction, l'étude des belles formes Grecques, de leurs belles proportions, de leur noblesse et de leurs graces, avec l'étude des grands peintres modernes et celle de la nature qu'ils ont appris à choisir, à observer et à rendre.

Telle est, mon cher Lainé, ma manière de voir et de sentir sur l'étude des beaux-arts; je m'en suis expliqué franchement vis-à-vis de vous, parce que vous ne pouvez vous faire aucune application particulière des reproches que j'adresse à quelques artistes égarés.

Cette indépendance dont je jouis, en avouant ma passion pour les arts, doit se manifester

plus fortement encore quand je serai provoqué sur les peintures de Pompeï, que je trouve toutes également curieuses, intéressantes et utiles à consulter, sans pouvoir y reconnaître rien, absolument rien, qui puisse faire avancer d'un pas, dans la carrière des beaux-arts, c'est-à-dire dans la théorie, ou pour développer le sentiment du vrai et du beau.

J'ajouterai même que les grandes exclamations sur le mérite de ces peintures, sont autant d'outrages faits aux inimitables monumens des Grecs; que c'est flétrir la mémoire de nos grands maîtres modernes, que de les placer au-dessous de ces produits informes ou même de les mett e en parallèle : que c'est décourager, par un jugement aveugle et passionné, les artistes de nos jours qui ont la noble ambition d'acquérir des droits à l'admiration de leurs contemporains, et qui aspirent à l'honneur d'être célèbres après leur mort.

Mais mon oncle, dit M.lle Hortense, il me semble que sur beaucoup de points vous êtes d'accord avec maman, et que vous ne différez essentiellement que parce que vous avez trop généralisé: car enfin tout ici n'est pas

de la même main, et le tableau qui est sous nos yeux, me paraît avoir été séparé avec soin du grand nombre des autres peintures que l'on abandonne aux injures de l'air, parce qu'on y a reconnu un mérite supérieur, digne de l'attention des connaisseurs.

Les précautions prises pour conserver ce tableau, reprit le Général, et l'accès qui en est défendu à la foule des curieux, peuvent en effet autoriser votre confiance; mais, sans vouloir pénétrer les véritables motifs des conservateurs de Pompeï, je crois pouvoir vous assurer que si ce tableau était destiné pour un musée quelconque de l'Europe, il y serait reçu avec transport et placé avec distinction; mais que si malheureusement, notre cher Lejeune en était l'auteur, et qu'il eût la fâcheuse pensée de le faire recevoir dans une exposition publique quelconque, il serait refusé sans le moindre ménagement.

Après cette dernière boutade du Général, nous nous levâmes pour continuer nos promenades dans Pompeï et pour rejoindre l'Abbé qui nous attendait à peu de distance.

*

V.e PROMENADE.

Nous étant rapprochés de la maison de *Pansa* et ayant observé les nouvelles excavations où s'était borné notre quatrième promenade, nous parvînmes dans une rue dont la direction est du levant au couchant, et dont les maisons qui la bordent sont en grande partie ruinées.

En face d'une maison où est écrit en lettres rouge. *Caspium Pansam*, l'on voit celle de C. *Marcellus*, et de ce même côté, un autel recouvert en stuc, sur lequel était représenté un sacrifice.

A gauche de la rue est une boutique de marchand de vin ou d'huile, avec les grands vases scellés dans le comptoir.

A droite, une maison dont la restauration paraît avoir été arrêtée par la ruine générale de Pompeï.

De l'autre côté de la rue, une boutique pourvue de ses fourneaux, de son comptoir et de petits dégrés pour y ranger les tasses.

Ici on a rencontré l'ancienne rue qui conduisait à la première partie de la ville où est située la maison de *Fortunato*, et dans cette même rue l'on trouve une boutique dont les pilastres sont décorés, d'un côté, d'un âne en bas-relief, et sur l'autre d'un gladiateur. Dans cette maison on a déterré treize monnaies d'argent, 188 de bronze, une lampe, une casserole, une petite coupe, des pincettes, cinq instrumens de chirurgie et plusieurs autres objets également intéressans.

Vis-à-vis de cette boutique est une fontaine où l'on voit, en sculpture, une tête de bélier.

Les excavations n'étant pas prolongées vers l'orient, nous descendîmes à droite et parvînmes en passant successivement sous deux arcades, à la place publique ou *Forum* civil Pompeïen qui, selon les apparences, se fermait de chaque côté.

Immédiatement après la seconde arcade, se trouve un temple dont le vestibule avait six colonnes de front et quatre sur les côtés: on y montait par des marches qui se trouvent entièrement ruinées. A droite et à gauche l'on voit deux grands piédestaux sur lesquels

avaient été des statues en marbre dont on n'a déterré que les deux pieds, avec la chaussure impériale ; ils avaient un pied cinq pouces de long : on a trouvé, en outre, le bras droit d'une de ces statues colossales.

Du vestibule on entre dans une nef quadrilatère (carré long) d'environ 46 pieds de long sur 37 $^1/_2$ de large, qui contient huit colonnes de chaque côté. Cet édifice est entouré de murs peints en rouge.

Trois petites portes, pratiquées dans le fond, donnent entrée dans trois pièces qui semblent avoir dû former le sanctuaire ou le lieu secrèt où se rendaient les oracles. Un petit escalier qui existe dans cette partie, fait présumer qu'il conduisait sur le vestibule pour y jouir de la vue qui donnait sur le *Forum*.

Ce temple, presqu'entièrement ruiné, ne présente plus que des décombres de colonnes dont quelques bases et des chapitaux sont conservés. Elles sont en pierres de tuf ainsi que les chapitaux, et recouvertes en stuc.

On distingue cet édifice sous le nom de temple de Jupiter, à cause de la tête de ce Dieu qui y a été trouvée. On y a déterré aussi

une tête que l'on croit être celle d'un Esculape, et une de jeune fille ainsi qu'une grande inscription qui fait connaître le fondateur et ses titres nombreux.

Après avoir examiné les ruines du temple de Jupiter, et rentrant dans le *Forum*, on remarque que son étendue est de 300 pas; son plan, carré long, est entouré de trois côtés par une colonnade qui devait servir d'abri en tems de pluie. Les colonnes, sans bases, étaient d'ordre dorique: quelques-unes étaient de pierres de tuf et d'autres étaient de travertin. Plusieurs indices autorisent à croire que ce lieu était en restauration lors de l'éruption.

Dans l'intérieur de la place il reste des piédestaux de diverses grandeurs et de diverses formes, qui supportaient sans doute des statues dont il ne s'est trouvé aucun vestige, ce qui fait présumer, qu'après la ruine de Pompeï, les habitans firent des fouilles et enlevèrent ce qu'ils trouvèrent de plus précieux.

Sur l'un des piédestaux on lit l'inscription qui indique que la statue de *Scauro*, dont le tombeau est hors de la ville, y était élevée.

On a trouvé dans ce lieu une pierre parallélogramme où étaient creusées les jauges publiques pour la mesure des liquides et des légumes secs. Il y en avait cinq de diverses grandeurs, et une petite dans chaque angle: celles-ci étaient pour les liquides, à en juger par le petit canal qui était en bas; et les autres, pour les graines, étaient percées en-dessous.

Les excavations qui se continnent vers l'orient, découvrent des niches où doivent avoir existé des statues.

En tournant vers le midi, l'on entre dans l'enceinte de la Basilique. Avant de pénétrer dans le *Forum* judiciaire, l'on voit un temple que l'on a reconnu pour être celui de Vénus.

Les restes de ce temple, qui est considérablement ruiné, annoncent cependant qu'il était un des plus nobles de Pompeï. Il règne autour un portique qui, d'un côté, est appuyé sur les murs, et en-dedans sur des colonnes. La longueur en comprenait 17 sur une étendue de 165 pieds, et la largeur 9, compris celles des angles, sur une étendue de 84 pieds environ. L'intérieur

était découvert; les canaux qui bordent ce portique servaient à l'écoulement des eaux pluviales qu'ils recevaient des toits.

Dans le centre du portique s'élevait le sanctuaire isolé. On y montait par 15 dégrés dont plusieurs sont encore intacts: ils sont désunis et inclinés par l'effet du tremblement de terre. L'aire était pavée de morceaux de marbres de couleurs et bordée de mosaïque. Au fond est encore le piédestal sur lequel la Divinité était placée. Les murs de ce sanctuaire soutenaient un toit dont les goutières en terre cuite étaient terminées en mascarons.

Trois autels étaient au bas de l'escalier: celui du milieu était très-grand; des peintures ornaient les murs. Les colonnes, comme celles du temple précédent, étaient de tuf avec un enduit de stuc très-dur. Au pied de chacune d'elles, étaient des statues, des Dieux ou des héros; il restait seulement un *hermès* lors des excavations. Cette statue était enveloppée d'un manteau ou d'une toge.

Une Vénus extrêmement mutilée; une hermaphrodite avec des oreilles de faune; un buste de Diane en bronze, avec des yeux d'émail; les fragmens d'une autre statue

de Vénus, et enfin une statue drapée de la toge, sont les principaux objets qui ont été déterrés dans ce temple.

En sortant du temple de Vénus, on rentre dans la Basilique dont la longueur a plus de 200 pieds, et la largeur plus de 70.

Dans tout son pourtour il existe un portique soutenu en dedans, sur la longueur, par douze colonnes d'ordre corinthien, de trois pieds deux pouces huit lignes de diamètre, et sur le côté du mur de clôture, sur autant de colonnes à moitié engagées dans le mur. Dans la longueur il en existait quatre, compris les angles.

Aujourd'hui on ne voit que des fragmens placés à leur ancien lieu; le reste est amoncelé dans les angles et sur le côté de l'édifice. Les murs sont en grande partie ruinés.

Au fond de la Basilique, vers le couchant, s'élève une espèce de tribune que l'on suppose avoir été destinée pour les siéges des magistrats. Cette tribune était décorée de six petites colonnes cannellées en stuc. Deux escaliers parallèles que l'on trouve sur les côtés conduisent dessous la tribune, dans une salle basse et voutée qui paraît avoir été une prison.

Les soupiraux étaient grillés en fer et les murs en étaient très-épais.

Le piédestal qui est en bas, entre les colonnes qui font face au tribunal, paraît avoir supporté une statue équestre.

L'intérieur de la Basilique était découvert: des rigoles qui longent les colonnes recevaient l'eau pluviale et la portaient dans des petits canaux qui la versaient dans des puisards au-dessus desquels étaient des margelles.

C'était dans la Basilique que se tenaient les grandes assemblées des citoyens: on y élisait les magistrats, et on y délibérait sur la paix ou sur la guerre.

On sort de la Basilique par un vestibule soutenu par deux colonnes et deux pilastres, et l'on descend quatre marches en pierres du Vésuve pour rentrer dans le *Forum* civil. De chaque côté du vestibule il existait deux petits escaliers qui conduisaient sans doute au-dessus, pour y jouir du grand mouvement de la population qui circulait dans la place publique.

Les cinq entrées du vestibule se fermaient par des portes en bois qui descendaient entre

les colonnes et les pilastres, et entre ceux-ci et le mur.

A droite, en sortant de la Basilique, vis-à-vis le temple de Jupiter, l'on reconnaît que les trois édifices solidement construits en briques et qui sont mitoyens, ont été des petits temples; on ignore à quels Dieux ils étaient consacrés. Ils ne présentent chacun qu'une seule nef; au fond et sur les murs latéraux sont les niches où étaient les statues des Divinités.

En suivant ces restes de temples, on arrive à une rue vers le midi : elle longe cette partie du *Forum* et la Basilique, et conduit à une maison assez spacieuse que l'on désigne sous le nom de maison *Championet*, parce qu'elle a été déterrée par ordre de ce Général et en sa présence.

Cette habitation, construite sur des souterrains, était située sur une élévation d'où le propriétaire jouissait d'une des plus belles expositions de la ville. En bas était le port de Pompeï, en face de la ville de *Stabia*, située aux pieds de belles montagnes, et dans le fond, à droite, l'Ile de Capri (*Caprée*).

L'intérieur présente un vestibule, carré au milieu duquel est un bassin en marbre blanc. Quatre colonnes étaient placées aux angles pour soutenir le toit de la galerie couverte. Les chambres, de plein-pieds avec le vestibule, étaient décorées de peintures et le pavé de mosaïque. Dans le fond de cette maison il existe un second vestibule où sont des puits.

On y a déterré plusieurs squelettes de femmes avec des anneaux, des bracelets, des coliers d'or, et un grand nombre de monnaies.

En revenant dans le *Forum* civil, et se dirigeant vers le levant, on arrive dans une rue dont le pavé antique est de pierres du Vésuve. A l'entreé est une fontaine. Cette rue, selon des indications qui en restent, notamment vers le *Forum*, était fermée par des portes, pour conserver les choses précieuses qui existaient, soit dans les temples, soit dans la place publique.

Toute la longueur de cette rue, à droite et à gauche, n'offre que des ruines, quelques mosaïques, des fragmens de peintures, une autre fontaine et, vers le milieu, à droite, un petit autel en marbre blanc.

En face de l'autel on voit une maison avec

son péristyle et des peintures dans les chambres. Attenant à cette habitation, il en existe une autre dont le pavement est en marbre grec et en albâtre fleuri.

Dans le surplus de cette rue il y a encore deux fontaines, et l'on parvient au point où elle se divise en croix, dont la branche à droite conduit du côté des théâtres.

Dans cette partie on a trouvé le squelette d'un prêtre d'Isis. On en a jugé par la nature des objets qui ont été trouvés près de lui, et par le peu d'éloignement où il était du temple de cette divinité.

Il était couvert de plus de cinq pieds de petites pierres ponce (*Lapillo*) et d'environ deux pieds et demi d'autres petites pierres brûlées; il portait, enveloppé dans un morceau de grosse toile qui avait encore conservé de la résistance, 360 pièces d'argent, 42 de cuivre et 8 d'or; l'on déterra en même tems beaucoup de figures Isiaques; des petites cuillers d'argent, des coupes, des patères tant en or qu'en argent; un camée représentant un satyre sonnant une trombe; des anneaux garnis de leurs pierres, et d'autres vases soit de cuivre soit de bronze.

Sans quitter cette rue qui n'est découverte qu'en partie, et dont les maisons, de chaque côté, sont totalement renversées, on arrive à un portique très-spacieux dont la vue, vers le midi, s'étend sur les montagnes de Castellamare et sur le golfe de Naples. Ce portique était orné d'une colonnade composée de 56 colonnes sur une ligne de 200 pas dans sa longueur : il était borné à gauche, par les murs du grand théâtre, et de l'autre il était à jour.

Le bassin qui est dans le centre est carré, et construit en marbre blanc. L'eau tombait par un petit canal pratiqué dans le fût d'une colonne.

En face de ce bassin s'élève un piédestal dont la statue n'a pas été retrouvée : elle devait être, selon l'inscription, celle de *M. C. Marcellus, fils de Cajus, protecteur de la Colonie Pompéienne.*

Les théâtres des anciens ayant toujours, entre autres dépendances, un portique pour la réunion des citoyens et pour servir d'abri dans les momens de pluie, offrait encore une enceinte pour les exercices gymnastiques de la jeunesse.

En sortant par l'angle droit du portique, vers le midi, on voit les restes d'un temple Grec, en carré long, qui avait 91 pieds de long sur 53. Il est aujourd'hui tellement détruit qu'on en reconnaît à peine la forme.

Huit colonnes d'ordre dorique étaient à l'entrée d'un péristyle pavé en mosaïque, onze colonnes de 4 pieds de diamètre s'élevaient sur les côtés.

La grande entrée qui est vers le midi, était exhaussée de 9 marches très-larges, en tuf, et cinq marches également larges entouraient le temple.

Le sanctuaire, isolé dans le centre, était fermé; à peu de distance l'on voit un autel carré, pour les sacrifices.

L'abbé, en adoptant l'opinion d'un érudit qui a examiné attentivement ces ruines et toutes les circonstances qui semblent faire reconnaître à qui il était érigé, pense que ce doit être un temple dédié à Hercule.

A gauche de ce temple, vers la mer, il existe un exèdre semblable à ceux qui sont dehors des portes de la ville. Près de là on trouva un cadran solaire. C'était une pierre carrée un peu concave: le style était en fer;

aucun nombre n'était à l'extrémité des lignes gravées dans la pierre.

Au-dessous des marches du temple on voit un cimetière public tel que ceux qui sont à côté du Tombeau de *Mammia* à l'entrée de Pompeï. On y a trouvé des os humains qui en indiquent l'usage.

Au-delà de ce cimetière il y a trois autels en pierres du Vésuve, et un puits rond de la même pierre. Le diamètre de ce puits est d'environ 3 pieds 3 pouces: il était entouré de huit petites colonnes d'ordre dorique dont les morceaux sont épars sur le terrain. L'abbé nous dit que, selon toute apparence, ce lieu avait été frappé par la foudre, et qu'étant devenu sacré, les Pompéiens y avaient élevé ce monument.

A droite de ce puits et du cimetière, sont les restes des murs de la ville, sur lesquelles était une terrasse attenant à une maison à trois étages. L'étage supérieur se trouvait au niveau des autres maisons de la ville: les deux autres, adossés à la colline, ne sont pas encore déblayés.

On a trouvé dans une étuve qui est voisine d'une salle de bain, le squelette d'une femme.

Il s'exhale de cet endroit du gaz acide carbonique qui en rend l'accès dangereux.

Au pied du petit escalier qui conduisait à chaque étage, l'on voit une ruelle qui isolait la maison de la colline. Au fond de la ruelle l'on trouve une carrière de pierres ponce et de lave du Vésuve. L'antiquité de ces productions volcaniques, sur lesquelles la ville de Pompeï est construite, atteste celle des éruptions dont la tradition n'avait conservé aucun souvenir du tems des Pompéiens.

Beaucoup de vases de cuivre, d'un usage journalier, ont été trouvés dans la maison, ainsi que des peintures détachées du mur.

Après une promenade aussi longue, nos dames voulurent se reposer : nous nous rendîmes sur l'emplacement du temple d'Hercule. Nos artistes et l'abbé retournèrent dans les ruines que nous venions de parcourir. Les premiers pour y dessiner, et l'abbé pour vérifier différens points d'érudition et d'antiquités.

VI.e ENTRETIEN.

SUR LE CULTE DES ANCIENS, SUR LES CÉRÉMONIES MATRIMONIALES.

Il était impossible qu'à la suite d'un examen si intéressant et après avoir rencontré une si grande diversité d'objets, chacun de nous n'eût pas à se communiquer une foule de réflexions et de remarques.

M.lle Hortense surtout, quoique vive et enjouée, ne perdait cependant aucune occasion de proposer des doutes, d'éclaircir des faits et de demander des explications. Le Général, de son côté, jouissant du bonheur de sa sœur et de sa nièce, s'abandonnait franchement à la pétulence de ses jugemens, de ses souvenirs et de ses regrets, parce que, disait-il, la profession des armes l'avait tenu si loin des objets qui requèrent de l'instruction, qu'à chaque pas les lacunes qu'il rencontrait morcelaient ses jouissances. Cependant,

ajouta-t-il, j'ai eu recours à un moyen qui m'aide un peu. Par exemple me trouvant à Rome, après avoir parcouru toutes les antiquités de cette ancienne capitale du monde, je sentis que les objets qui me frappaient le plus n'étant liés par aucun fil historique, s'échapperaient de ma mémoire, ou s'y représenteraient confusément et dans un tel désordre que, pour ainsi dire, il ne resterait dans mon trésor que des monnaies sans empreintes. Alors je repris Rollin, l'ami de ma jeunesse, et je revis tout avec de nouveaux yeux et de nouvelles sensations: de cette manière, dans tous les tems et dans tous lieux, il sera en quelque sorte le dépositaire de mes souvenirs. Je ne pourrai plus rencontrer les noms de Manlius, de Camille etc. sans revoir le Capitole. J'y suivrai P. Scipion avec le peuple Romain, j'en monterai les larges dégrés; je retrouverai Marc-Aurelle et les monumens précieux renfermés dans le Capitole moderne. C'est ainsi que je verrai le Sénat dans le *Forum*, que je m'y replacerai du côté de l'arc de Septime-Sévère, ou vers les différens temples. C'est ainsi qu'en lisant le règne de *Numa Pompilius* je me retrouverai dans les

bois d'Aritie, sous la grotte de la nymphe Egérie, et je me rappellerai jusqu'à la fraîcheur du lieu.

M.lle Hortense enchantée de cette méthode d'instruction se proposa de l'adopter et demanda à son oncle s'il avait employé le même expédient pour ce qui tenait aux mœurs et aux usages des anciens. Oui, sans doute, reprit le Général ; beaucoup de choses qui offrent un grand intérêt ne sont souvent que des parties accessoires de l'histoire. C'est ainsi qu'à Rome, trouvant à chaque pas une église chrétienne sur les fondations d'un temple païen, et même des usages qui se sont conservés et dont l'origine remonte à des pratiques superstitieuses des Romains, j'ai voulu revoir tout ce qui avait rapport au système religieux des anciens, à leur polythéisme et à leur culte.

Je vous avoue, mon oncle, que jusqu'à ce jour, je m'en étais tenue à l'étude de la mythologie, si l'on peut appeler cela une étude, sans penser que la pluralité des Dieux du paganisme pût former ce que vous appelez un système religieux. Le Général engagea sa nièce à ne pas négliger de s'instruire sur un

objet qui est un des caractères principaux des nations et de leur histoire, et qui, relativement aux Romains, est étroitement uni aux grands événemens de leur Empire, au dévouement de leurs héros et à la forme de leur Gouvernement.

Vous verrez, en commençant par Numa, que son imposture a été celle d'un homme de bien : qu'étant parvenu à faire croire ce qui est incroyable, il avait trouvé le secret de soumettre une multitude indocile et barbare à des lois divines, et de la gouverner en la trompant : que par cette imposture il avait investi l'autorité royale d'une puissance sacrée, et mettait ainsi, entre ses institutions et celles d'un législateur ordinaire, toute la distance que des hommes brutes voient entre la terre et le ciel. En un mot, comme le remarque Montesquieu, il fit la religion pour l'état.

Vous verrez que les anciens, en reconnaissant la variété infinie des inclinations qui distinguent les hommes, les vertus qui les honorent, les vices qui les dégradent, les coups du sort qui les frappent, la fortune qui les protége ou les infirmités qui les accablent, n'étaient pas si absurdes dans leurs

fictions, en attribuant à autant d'intelligences différentes, le pouvoir surnaturel qui agissait sur eux dans l'instabilité des choses humaines.

Vous verrez que les Romains, en croyant religieusement, l'Empire, la ville ou les familles sous la protection de Dieux particuliers, avaient adopté une superstition qui donnait un caractère de sainteté à l'amour de la patrie, soutenait leur confiance, enflammait leur courage dans les périls, et a fait éclater des vertus héroïques qui les ont rendus les maîtres du monde.

Vous verrez, si vous parvenez une fois à réunir les principaux anneaux de cette chaîne, et à en suivre les plis, que le polythéisme des anciens n'est pas uniquement, ainsi qu'il paraît au premier aspect, un amas confus de parties sans liaisons, mais qu'on y démêle bien réellement un système religieux dont les principes et le but, fixés par le génie, convenaient à des barbares, trop près de l'homme sauvage, pour être capables d'atteindre à un autre cercle d'idées.

Après ces premiers pas, ajouta le Général, vous retrouverez dans leur culte et sous une multitude de formes, les mêmes empreintes

du génie, appropriées à des peuples grossiers, féroces et impitoyables qui, dans toutes les circonstances, étaient redevables à des puissances invisibles, et qui, à chaque instant du jour, avaient des devoirs religieux à acquitter.

Par exemple, pour le culte public, les temples que nous venons de visiter, étaient ouvert avant le jour; des torches y brûlaient, un prêtre prononçait des prières et les assistans, debout, la tête couverte d'un voile ou de leur robe, tournés vers l'orient où était la statue du Dieu ou de la Déesse, répétaient les paroles du prêtre: ils devaient prononcer le nom de la Divinité et toucher les autels; ils mettaient leurs mains devant leur bouche et la présentaient en suite à la statue et lui baisaient les genoux. Les prières duraient quelquefois plus d'une heure.

Ils offraient leur sacrifice, brûlaient de l'encens, ou des parfums; et les enfans, choisis dans les plus nobles familles, chantaient des hymnes au son des instrumens.

Dans l'intérieur des maisons, les actes religieux y étaient remplis avec exactitude. Indépendamment des Pénates qui étaient les Dieux tutélaires d'un pays, d'une ville ou d'une

famille, ils avaient leurs Dieux *Lares* qui étaient les simulacres des âmes des parens morts. Ils les honoraient dans leurs maisons, par des oblations d'encens, de fleur de farine mêlée avec du sel, et pa les prémices des viandes du festin qu'on jetait dans les brasiers. Ces Dieux domestiques étaient ornés de bandelettes et de fleurs. Les petites niches que nous trouvons dans toutes les habitations de Pompeï étaient destinées à les recevoir, ce qui les faisait appeler *Laraire*.

Les repas ne commençaient jamais sans des libations qui consistaient à verser un peu de vin sur la table en l'honneur des Dieux; elles étaient accompagnées de prières. Les Dieux domestiques étaient placés sur la table.

La vénération pour les Dieux *Lares*, la piété avec laquelle ils les honoraient d'un culte particulier, les rendaient capables de braver tous les dangers. Tite-Live rapporte que pendant le siége du Capitole par les Gaulois, un jeune Romain, de la famille des *Fabius*, revêtu des ornemens consacrés par l'usage, portant les statues de ses Dieux, traversa fièrement les postes ennemis et se rendit sur le Mont Quirinal où devait se

faire chaque année, à pareil jour, un sacrifice en l'honneur de ses Dieux *Lares*; après avoir consommé le sacrifice, plein de confiance dans la protection de ses Dieux, il remonta dans le Capitole d'un pied ferme, sans montrer la moindre émotion, au milieu des cris et des menaces des Gaulois qui furent cependant contenus, soit par l'audace de l'action, soit par le respect que leur inspira cet acte de piété.

Vous voyez, ma chère Hortense, que les Romains, avec des mœurs dures, une législation barbare et un culte atroce dans beaucoup de points, étaient si puissamment soutenus par le fanatisme, si constamment placés devant une divinité tutélaire attribuée à chaque action de la vie publique ou privée, que nous ne pouvons pas nous refuser à reconnaître une œuvre du génie, et la forme d'un système, dans l'assemblage monstrueux qui constitue le polythéisme des anciens.

Quelle belle langue que celle où le dernier Plébéien apprenait les mots, paix, concorde, fortune, chasteté, par le nom d'une divinité ou d'un temple, et expliquait une pensée sublime, par la marche des triom-

phateurs qui devaient passer par le temple de la vertu, pour arriver à celui de l'honneur !

Quelle belle manière d'écrire l'histoire pour le peuple, ce qui découle du même principe, que celle adoptée par l'usage des anciens, en donnant à une montagne, à un fleuve, à une route, à un pont, le nom d'un homme illustre, d'une action éclatante ou généreuse, d'une alliance, d'une guerre ou d'une calamité publique !

Ce langage est bien loin d'avoir des racines aussi profondes parmi nous. Combien de Parisiens, en parlant de la barrière d'Enfer, ignorent que cette grande étendue de terrain était occupée par des démons, que ces démons dévalisaient les voyageurs, et que des moines en obtinrent la propriété et y bâtirent une belle chartreuse, après avoir purgé ce lieu par des exorcismes !

Combien de gens ne font par attention, que la Porte de St-Denis est un Arc de triomphe érigé à Louis XIV !

Mais quel était le Romain qui ne savait pas que la voie sacrée était le lieu où *Romu-*

lus et *Tatius* avaient juré la paix au nom des Romains et des Sabins ?

Qui ignorait à Rome que le champ scélérat était le lieu où l'épouvantable Tullie fit passer son char sur le corps de son père ?

Qui ne savait pas dans Rome, même sous les Empereurs, que la Roche Tarpéienne, prenait son nom de la fille de Tarpeïa, qu'elle y avait été tuée par les Sabins après leur avoir livré le Capitole ?

Ah ! mon cher Lainé, dit la Comtesse en le voyant revenir vers nous ; il était tems que vous vinssiez pour interrompre le fâcheux parallèle que mon frère établissait entre nous et les Romains. Son savoir et sa volubilité l'emportaient déjà au delà des bornes de notre littérature et de notre attention : encore quelques minutes et il allait perdre le droit qu'il s'attribue, de faire la guerre à tous ceux qu'il désigne sous le nom d'officiers généraux de la légion savante.

Vous êtes indigne de profiter des premiers fruits de ma science, reprit gaiement le Général, et vous faites perdre à ma nièce un article fort intéressant que je lui réservais

sur le mariage chez les Romains; mais pour n'être pas touché par vos regrets et par vos prières, je vais rejoindre nos autres Messieurs et les ramener. Aussitôt il s'éloigna.

M. Lainé, pour complaire à M.lle Hortense qui grondait la comtesse, se proposa de suppléer le Général, en nous prévenant cependant que son objet dans l'examen de cette institution chez les anciens, n'ayant été que d'éclaircir ses idées sur une suite de tableaux très-heureux qu'il avait projetés, il l'avait probablement envisagé plutôt en peintre qu'en historien ou en légiste. Quoi qu'il en soit, j'ai remarqué, ajouta-t-il, que le célibat étant préféré chez les grands, on avait tenté plusieurs fois d'en arrêter les progrès et les dangers par des lois très-sévères; mais les douceurs d'une union étaient senties par ceux qui, par la médiocrité de leur fortune, étaient privés des jouissances réservées aux riches. Le premier dégré de parenté auquel le mariage n'était pas prohibé, était celui de cousin-germain. Une alliance contractée avec une courtisanne, une personne de basse extraction, ou née de parens exerçant une profession vile, était déshonorante. Le mariage était dé-

fendu entre un Romain et une étrangère quelle que fût sa fortune ou même sa condition : les enfans issus de ces alliances étaient considérés comme illégitimes, et rangés, à peu-près, dans la classe des esclaves.

L'âge requis était au moins 14 ans pour les garçons, et 12 pour les filles. Le consentement du père était rigoureusement nécessaire ; l'émancipation seule en dispensait les garçons, mais jamais les filles.

Les jours marqués en noir, tels que le premier de chaque mois appelés *Calendes* : le 15 de Mars, Mai, Juillet et Octobre, et le 13 des autres mois appelés *Ides* et le hutième jour avant les *Ides* nommé *Nones* étaient considérés comme des jours malheureux, contraires au bonheur futur promis par le mariage.

La cérémonie du mariage n'avait jamais lieu qu'après avoir consulté les auspices et offert des sacrifices aux Dieux, et particulièrement à Junon, qui présidait aux obligations du mariage et aux noces. On retirait le fiel des victimes qui s'immolaient, par allusion à la bonne intelligence qui devait régner entre les époux.

Le mariage se contractait de trois manières différentes. La première, la plus ancienne, avait été établie par Romulus. Un prêtre, en présence de dix témoins, prononçant certaines paroles, offrait, en sacrifice aux Dieux, un gâteau fait avec de la farine de froment, de l'eau et du sel. Les deux époux en mangeaient pour dénoter l'union et les liens mutuels dans lesquels ils devaient vivre. Cette célébration donnait à l'épouse le droit d'avoir part dans les sacrifices attachés à la famille du mari, ainsi que dans ses biens, lors même qu'il venait à mourir sans testament et sans enfans, et s'il y en avait, elle entrait en partage. Les enfans provenant de ce mariage étaient préférés pour la dignité de prêtres de Jupiter.

Un marché imaginaire constituait la seconde manière de contracter le mariage: les deux époux, par formalité, se donnaient réciproquement quelques pièces de monnaie, et les mêmes cérémonies avaient lieu; il en résultait aussi les mêmes droits.

Enfin la troisième manière était fondée sur le même principe admis pour être reconnu, par la durée de la possession, propriétaire

d'un champ. En conséquence, il suffisait que la femme, du consentement de ses parens ou de ses tuteurs, eût habité une année entière avec celui qu'elle voulait épouser, pour être reconnue femme légitime et jouir des mêmes droits des autres.

Après le consentement des parens on procédait aux épousailles: elles étaient accompagnées de cérémonies auxquelles les prêtres et les augures assistaient. On convenait de la dot et des autres conditions du contrat. On rédigeait un acte sur lequel les témoins apposaient leur cachet et on rompait la paille, comme pour tous les autres contrats, ce qui les faisait appeler *stipulations*, de *stipula*, paille. Le mari faisait les cadeaux à l'épousée, en bijoux etc. et lui donnait un anneau qui, pendant long tems fut de fer, sans pierre, et ensuite d'or. L'épouse le mettait au quatrième doigt de la main gauche (l'annulaire) dans la confiance qu'il y avait une veine qui allait au cœur.

Le jour des noces la mariée avait une robe blanche. Ses cheveux étaient flottans et mêlés de laine, comme les vestales. L'extrémité des cheveux était nouée, divisée et accommodée

de manière à passer dans un fer de lance. Elle portait un grand voile couleur de feu avec une couronne de verveine cueillie par elle-même : la chaussure était jaune et semblable aux cothurnes: c'est à dire très-élevée.

L'époux, accompagné de ses parens et de ses amis, venait l'enlever des bras de sa mère, ou d'une de ses plus proches parentes, soit en mémoire du rapt des Sabines, soit pour dénoter qu'elle cédait à la violence en abandonnant sa demeure pour aller dans celle de son mari.

Vers le soir, à la lumière des torches de bois résineux, elle quittait la maison paternelle: elle était suivie de ses esclaves et de ses parens, qui portaient les présens qu'ils lui destinaient; ils consistaient en vases et autres ustensiles. Trois jeunes gens qui avaient encore père et mère la conduisaient; deux la soutenaient sous les bras, et le troisième la précédait avec une torche que les parens des époux lui arrachaient des mains à la porte de la maison du mari : ils la mettaient en pièces et se la partageaient, autant pour les grandes vertus qu'ils lui attribuaient, que pour éviter qu'elle

10

ne servît, par quelque maléfice, à abréger la vie de l'un ou de l'autre.

Un jeune esclave, derrière l'épouse, portait sa toilette dans un vase couvert; un autre portait une quenouille garnie de laine avec un fuseau; c'était l'emblême du travail et de ses devoirs envers sa famille.

La porte de la maison de l'époux était ornée de festons, de guirlandes de fleurs et de feuilles, de fils de laine imbibés d'huile et de graisse de porc ou de loup pour détourner les maléfices.

Quand l'épousée était arrivée, son mari lui demandait qui elle était; alors elle répondait: *si tu es Cajus je serai Caja.* Ces paroles étaient en mémoire de la reine Tanaquille dont la quenouille et le fuseau étaient honorés à Rome, ainsi qu'une robe travaillée par elle pour servir à Tullius, laquelle était dans le temple de la Fortune.

Elle entrait supportée dans les bras pour ne pas fouler aux pieds le seuil de la porte qui était consacré à Vesta, ou pour les mêmes raisons qui donnaient lieu à la scène de l'enlèvement qui s'était passée dans la maison de son père.

On lui fesait des aspersions d'eau pour signe de pureté et de chasteté : elle recevait les clés et devait s'asseoir sur une peau de mouton, ce qui, d'une part, signifiait que l'intérieur de la maison était confié à sa vigilance, et d'un autre côté lui rappelait que si le mari soignait les troupeaux, c'était à la femme à mettre en œuvre les toisons.

Les deux époux devaient toucher l'eau et le feu, soit parce que selon les anciens tout procédait de ces deux élémens, soit pour expliquer par une fiction, qu'ils devaient être aussi actifs et aussi nécessaires dans leurs maisons, que ces deux élémens le sont dans la nature.

Après ces cérémonies l'époux donnait un festin à ses parens et à ses amis, ainsi qu'à ceux de sa femme et à son cortége. Ce repas, excepté des lois somptuaires, était distingué des autres, par l'abondance, la variété et la délicatesse des mets.

Pendant le banquet on exécutait des symphonies et des danses au son de la flûte, et les convives chantaient en l'honneur des époux.

Les statues des divinités qui présidaient au mariage ornaient l'appartement où était le

lit nuptial qui, tourné vers la porte, était convert de fleurs. L'épouse était conduite dans cet appartement par des matrones que l'on nommait *Pronubæ*.

L'époux, avant d'entrer, jetait des noix aux enfans ; ce qui signifiait qu'il renonçait à leurs jeux, et l'épouse consacrait ses poupées à Vénus. Les conviés, en se retirant, recevaient d'autres cadeaux de modique valeur.

Le lendemain des noces, l'époux donnait un nouveau repas. Les parens et les amis fesaient encore des présens à l'époux, et la femme offrait un sacrifice dans la maison de son mari, pour rendre grace aux Dieux.

A partir de cette époque, commençait une suite de devoirs et surtout de droits barbares dont je n'ai pu lire sans frémir les détails odieux : mais comme ils n'entraient pour rien dans l'objet de mes recherches, je n'y ai pas porté assez d'attention pour en rendre compte avec ordre.

M.lle Hortense, séduite par la simplicité des cérémonies du mariage et la justesse des emblêmes qui entraient dans leur célébration, ne pouvait concilier tout ce qu'elle avait trouvé d'ingénieux et de respectable avec des mœurs cruelles.

Il n'est cependant que trop vrai, reprit M. Lejeune, que si l'on voulait faire deux livres des institutions des Romains, de leurs pratiques religieuses, de leurs mœurs privées etc., dans l'un on reconnaîtrait tout ce qui caractérise un peuple austère mais doux, simple et pacifique; tandis que dans l'autre on n'y verrait que des hommes bruts, inhumains et dénaturés.

Le droit qu'avait un père d'exposer ses enfans, de vendre ceux qu'il élevait ou de les emprisonner, de les charger de chaînes, de les faire battre avec des verges, de les faire travailler avec les esclaves et même de les faire mourir, était une loi de Romulus. . . .

Leurs sacrifices humains auxquels succédèrent les combats de gladiateurs, leur régime affreux envers les esclaves, leur cruauté envers les prisonniers de guerre après le triomphe; le saccage des villes conquises; la vente à l'encan des habitans, etc. etc. formeraient assurément un livre où l'on ne reconnaîtrait plus des hommes, mais des monstres exécrables qu'un volcan aurait pu engloutir sans qu'ils méritassent la moindre pitié. « Que Rome a été funeste à l'univers!

» dit un érivain éloquent. Où trouver une
» ambition plus ardente, plus profonde, plus
» inhumaine? Elle a étendu les chaînes de
» l'oppression sur l'univers connu : ni la for-
» ce, ni la valeur, ni les vertus les plus
» héroïques, n'ont préservé les nations de
» l'esclavage. Quel démon présidait à ses
» conquêtes, et précipitait le vol de ses aigles?
» O funeste République! ô Rome, que je
» te hais! quel peuple que celui qui allait
» par le monde, détruisant la liberté de
» l'homme, et qui a fini par abattre la sienne!
» quel peuple que celui qui, environné
» de tous les arts, goûtait le spectacle des
» gladiateurs, fixait un œil curieux sur
» un infortuné dont le sang s'échappait en
» bouillonnant; qui exigeait encore que cette
» victime, en repoussant la terreur de la
» mort, mentît à la nature à son dernier
» moment, en paraissant flattée des applau-
» dissemens que formaient un million de
» mains barbares! quel peuple que celui qui,
» après avoir été injuste dominateur de l'uni-
» vers, souffrit sans murmurer, que tant
» d'Empereurs tournassent le couteau dans
» ses propres flancs, et qui manifesta une ser-

» vitude aussi lâche que sa tyrannie avait » été orgueilleuse ! »

Le Général, qui revint avec nos trois messieurs, mit fin à une citation dont les derniers mots paraissaient si éloignés du sujet qui l'avait amenée, que nos dames, pour le contrarier, s'amusèrent, en reprenant le cours de notre promenade, à l'entretenir des mariages chez les Romains, et à lui persuader que sa petite vengeance leur avait paru d'autant plus plaisante, qu'elles ne pouvaient rien apprendre de plus intéressant que ce qu'elles en savaient depuis long tems.

VI.me PROMENADE.

Après avoir examiné le mur de nouvelle construction qui, figurant exactement l'ancien, entièrement ruiné, fait connaître l'extérieur du grand théâtre, et après avoir lu les inscriptions qui annoncent que *Rufus et Celère firent reconstruire à leurs frais, et pour l'honneur de la colonie, le réservoir, le*

tribunal et le théâtre, nous remarquâmes le bassin ou réservoir d'où l'eau se distribuait dans les quartiers bas de la ville: enfin nous entrâmes dans une enceinte d'environ 50 pieds de long, sur environ 36 de large. Huit colonnes cannelées sur la longueur et 3 sur la largeur, soutenaient une galerie couverte, et dans la partie découverte il existe une espèce de tribune en pierres de *Piperno*. Le lieu est désigné sous le nom de tribunal, et servait probablement à la réunion de la curie Pompéienne.

En sortant du tribunal et suivant la rue, la première porte à droite est celle du temple d'Isis.

Ce temple, entouré d'un portique, était découvert: sa longueur est d'environ 66 pieds sur 57 de large; il est construit en briques revêtues d'un enduit assez dur. M. Henry nous fit remarquer que les détails en sont jolis; mais que les proportions, dont les Grecs ont laissé de si beaux exemples en architecture, ne s'y rencontrent pas.

On monte au sanctuaire par six dégrés qui ont dû être recouverts en marbre. Il est isolé dans l'enceinte et consistait dans

un petit temple couvert en tuiles. Il est décoré en ornemens modelés dans la pâte du stuc.

Sur le devant du sanctuaire était un vestibule soutenu par six colonnes, dont quatre étaient sur la façade: elles sont encore en place. De chaque côté du vestibule, en dehors des colonnes du fond, on voit un petit monument, ajouté après coup, sur les aîles du sanctuaire: il est décoré de deux pilastres, d'un petit fronton, et contient une niche. En bas, dans les angles du massif sur lequel est élevé le sanctuaire, il y a deux autels; sur celui qui est à gauche on brûlait les victimes. Celui de droite était destiné à recevoir les cendres: on en a trouvé une grande quantité.

Le simulacre de la Déesse était placé sur un appui construit en briques à l'entrée du sanctuaire.

Le dessous de cet appui est vide, une porte basse y donne entrée, et sur le côté du sanctuaire on voit un petit escalier secret par lequel le prêtre s'introduisait dessous la statue sans être aperçu par les assistans:

E, il prononçait les oracles au nom de la Déesse.

En descendant du sanctuaire, à gauche, vers la porte d'entrée, on voit une construction moderne qui, cependant, a précédé la découverte de Pompeï, et qui, faite par le Comte de Sarsio, pour conduire les eaux à la *Torre della Nunziata*, a été dirigée de manière à ne pas endommager les constructions antiques que l'on avait rencontré, sans pour cela étendre les fouilles, ni conjecturer la situation de Pompeï sur ce point.

Près d'un autel placé en face du regard de l'acqueduc moderne, l'on entre dans une salle de 8 pieds sur 7, où est pratiqué un petit escalier au pied duquel passe un ruisseau. Cet endroit paraît avoir été destiné à purifier les adeptes.

L'extérieur de cet édifice, couvert en tuiles, était enduit en stuc sur lequel sont des ornemens et des bas-reliefs. Quatre pilastres, dont deux placés aux angles de cette maisonnette et deux à la porte, soutenaient un fronton également décoré en stuc.

Dans le haut du mur, qui fait face au

sanctuaire, est une niche où était peint un Harpocrate tenant le doigt sur sa bouche, pour indiquer le silence.

Des tableaux Isiaques, un grand nombre de vases, de lampes, de candélabres, de petites idoles et d'ustensiles destinés au culte d'Isis et à la célébration des mystères, ont été trouvés dans ce temple.

Vers l'angle du mur, qui fait face à l'entrée du temple, l'on voit plusieurs chambres et une petite cuisine qui paraissent avoir été la demeure des prêtres d'Isis. Le fourneau de la cuisine ne diffère point des fourneaux actuels. On y a trouvé des vases de terre cuite, l'os d'un jambon et des écailles de poissons. Dans une arrière petite cuisine l'on voit le lavoir et son évier. Dans une des premières chambres on a trouvé le squelette d'un prêtre: il était incliné sur le mur, et tenait à la main une hache avec laquelle il s'était déjà ouvert un passage à travers deux murs.

Plusieurs autres squelettes ont été déterrés dans l'intérieur du temple. Les peintures ont fait connaître que les prêtres avaient la tête

rasée ; qu'ils portaient une robe blanche et une chaussure à travers laquelle on voyait la forme des doigts.

Derrière le sanctuaire, il existe une petite cour de 56 pieds de long sur 22 de large. L'entrée, par l'intérieur du temple, est ouverte par cinq arcades ; le reste est entouré de murs.

A côté de cette cour, en entrant par une porte à gauche, sans sortir du temple, l'on se trouve dans une chambre qui, par les choses précieuses qu'elle renfermait, devait être le lieu où l'on déposait les ornemens, les vases, les idoles et les instrumens employés dans les cérémonies du culte d'Isis.

Dans la petite cour mitoyenne à cette chambre, on a déterré des prêtres surpris par l'éruption, sans doute dans le moment de leur repas. Les coquilles d'œufs, les os de poulets et des vases de terre qu'on y a trouvés, le font présumer.

L'inscription qui était au-dessus de l'entrée du temple, portait que, *Numerius Popidius Celsino, fils de Numerius, releva sur ses fondemens et à ses frais le temple d'Isis, renversé par le tremblement de*

terre. Pour cette générosité, et étant âgé de soixante ans, les Décurions l'ont agrégé gratuitement dans leur ordre.

Immédiatement après le temple d'Isis, à droite, l'on voit d'abord une ruelle qui conduit au grand théâtre: en suite, un peu au-dessus, une grande pièce où l'on voit des anneaux de fer scellés dans le mur, ce qui fait présumer que c'était l'étable où étaient renfermé les bestiaux destinés pour être sacrifiés dans le temple d'Isis; et enfin, du même côté, un petit temple au milieu duquel est, assez bien conservé, un grand autel carré, composé de pierres de tuf. Neuf marches conduisent au sanctuaire qui devait être couvert, à en juger par l'emplacement apparent des colonnes. Les murs sont sans crépissage et le sol sans pavé. On y a trouvé trois statues en terre cuite: Esculape, Igiène et Priape.

En tenant toujours la droite, après plusieurs maisons et boutiques ruinées, dans l'une desquelles on a trouvé des monnaies et un squelette de femme auquel tenaient des pendans d'oreilles et des bracelets, on arrive à la maison d'un sculpteur.

Cette habitation, qui avait un étage, est grande; la cour était entourée de colonnes. Il y a au milieu un bassin et ses puisards comme dans les autres maisons.

On y a trouvé des statues de marbre, dont quelques-unes n'étaient pas achevées; des marteaux, des masses, des ciseaux de diverses formes et grandeurs, des leviers, des scies dont une était engagée dans un bloc, et enfin des fers employés à élever les marbres sur les édifices.

De l'autre côté de la rue, on retrouve encore, dans le nombre des boutiques et autres habitations, celle d'un marchand d'huile ou de vin. Le comptoir est recouvert en marbre et renferme des vases de terre cuite: dans le fond est le fourneau. Toutes les chambres sont décorées de peintures.

Au bas de cette rue, à droite, on arrive au petit théâtre destiné aux répétitions des pièces tragiques qui devaient être jouées sur le grand théâtre qui est à côté, et aux représentations des pièces comiques ou satyriques.

Pour éviter des répétitions fastidieuses, M. Henry nous lut une note qui comprenait ce qui a rapport aux théâtres chez les

Romains, et qui se retrouve, quoique dans des proportions plus petites, dans la construction des théâtres de Pompeï. Cette note portait ce qui suit.

« Les anciens appelaient, comme nous, théâtre, l'ensemble de l'édifice destiné aux jeux scéniques; mais ils désignaient aussi par ce nom la partie de cet édifice, où se plaçaient les spectateurs. »

« La scène, *scenium*, était une façade d'architecture élevée verticalement, comme la toile du fond de nos théâtres modernes. »

« L'espace en avant de cette décoration, sur lequel les acteurs venaient déclamer leurs rôles, s'appelait indifféremment *proscenium* parce qu'il précédait la scène, ou *pulpitum* parce que cette partie était inclinée en pupitre. »

« Il y avait derrière le *scenium* un autre espace pour préparer les représentations; ce dernier s'appelait *postscenium.* »

« Le théâtre que nous appellerions mal-à-propos amphithéâtre, occupait exactement un demi-cercle : il était composé d'un amas de gradins de pierre ou de marbre, qui descendaient de tous les points de la circon-

férence du demi-cercle jusqu'à la moitié de son rayon; l'espace depuis là jusqu'au centre, où il n'y avait plus de gradins, s'appelait l'orchestre : c'était, selon Vitruve, la cinquième partie essentielle à la composition d'un théâtre. Le rayon de cet espace semi-circulaire, servait de modèle pour régler et mesurer toutes les autres parties de l'édifice. »

« Au-dessus de l'amas de gradins, sur l'étendue de l'hémicycle, régnait un portique orné de colonnes, et bien souvent surmonté d'un grand nombre de statues. »

« Les gradins, plus ou moins nombreux, selon l'étendue du théâtre, devaient avoir 14 ou 15 de nos pouces de haut, et 22 à 27 de large. Ils composaient dans leur ensemble ce qu'on appelait la *cavea*. De distance en distance, après chaque série de sept, huit ou neuf gradins, il y avait un palier appelé *præcinction*. Ce palier engendré par la suppression d'un gradin, avait deux fois la largeur du gradin ordinaire: et le gradin au-dessus présentait une élévation verticale double de celle des autres. »

« Chaque série de gradins était traversée par un certain nombre d'escaliers, composés

tout aussi simplement que les *præcinctions*, en coupant chaque gradin de manière à en faire deux marches. Toute la portion de gradins comprise entre deux escaliers, s'appelait *cunei*, parce qu'elle avait la forme d'un coin. »

« Des escaliers pratiqués sous le théâtre, conduisaient le peuple au portique supérieur; de là il se répandait sur les gradins, chaque gradin servait à la fois de siége et de marche-pied. Les gradins au-dessus des *præcinctions*, étaient les seuls où il n'y eût point de spectateurs assis, à cause de leur hauteur double de celle des autres, et pour laisser libre la circulation sur les paliers. »

« D'autres portes donnaient entrée à l'orchestre par les galeries du rez-de-chaussée. Enfin, on arrivait encore aux gradins par des ouvertures pratiquées dans la moyenne région du théâtre, que l'on appelait vomitoires. »

« L'orchestre était la place des Consuls, des Proconsuls, des Sénateurs, et des Vestales qui s'y tenaient assis sur des siéges portatifs. Les premiers rangs de gradins appartenaient aux chevaliers, le peuple occupait les rangs

les plus élevés, dont la circonférence avait le plus d'étendue. Un réglement d'Auguste assignait des siéges sous le portique aux femmes qui, jusques-là, avaient été mêlées avec les hommes. Enfin il y avait au plus haut des gradins des places disposées pour les officiers chargés de veiller au bon ordre. Selon quelques auteurs, on ménageait sous le théâtre même une prison. »

« Le portique seul était couvert: le théâtre ne l'était pas; et comme les représentations se faisaient en plein jour, on étendait des toiles au-dessus du portique pour garantir les spectateurs de l'ardeur du soleil. »

« Le *proscenium*, élevé de cinq pieds au-dessus du pavé de l'orchestre, s'étendait sur toute la largeur du théâtre: il formait la corde du grand hémicycle: sa profondeur était égale au rayon de l'orchestre. »

« La scène (*scenium*), subordonnée par sa hauteur au portique du théâtre, auquel elle se rattachait par deux aîles en retour sur les extrémités du *proscenium* ou *pulpitum*, présentait la façade d'un palais: cette façade, comme le reste de l'édifice de pierre ou de marbre, avait ordinairement trois por-

tes ; celle du centre, plus grande que les autres, destinée aux héros et aux Rois qui étaient censés habiter l'appartement le plus noble, et les deux autres latérales, pour les personnages que l'auteur du poëme supposait logés dans la partie du palais destinée à recevoir les hôtes: quelquefois encore il y en avait deux sur les aîles en retour, l'une pour les personnages qui étaient censés venir de la ville, l'autre pour ceux que l'auteur faisait venir de la campagne. »

« Le *postscenium* devait avoir en largeur les deux tiers du rayon de l'orchestre. C'est là que les acteurs se tenaient en attendant de paraître, et où l'on dressait les machines pour le vol des chars et des personnages destinés à descendre du ciel. Le *postscenium* et le *proscenium* étant, comme le théâtre, découverts, on n'y pouvait rien suspendre qu'au moyen de machines en forme de grue mobile sur un pivot, dont l'extrémité s'avançait au-dessus du *scenium* en décrivant un demi-cercle. »

« La prolongation du portique, sur les côtés du *scenium*, fournissait quelques pièces couvertes à l'usage des acteurs et des machi-

nistes. Une porte au fond du *postscenium* donnait issue hors de l'édifice, quelquefois sous un vaste portique destiné à la promenade, etc. »

Le petit théâtre ou *Odeon* dont il est ici question, est, en tout, conforme à ces dispositions relevées de Vitruve ; il était couvert.

A l'entrée on lit une inscription qui fait connaître par leurs noms les deux magistrats (*Duumvirs*) qui, sur le décret des Décurions, ont approuvé la construction du théâtre couvert à Pompeï, et ont assigné la somme nécessaire à cette construction.

La partie appelée orchestre par les anciens, est pavée en marbre grec de diverses couleurs. Une autre inscription, en bronze, qui traverse l'orchestre parallèlement à la scène, porte que *M. Oculasius Verus*, *Duumvir*, *était chargé de maintenir l'ordre dans l'intérieur du théâtre.*

De chaque côté de l'hémicycle qui borne l'orchestre, près des portes d'entrée, les quatre gradins se terminent par quatre autres gradins en demi-cercle, appuyés sur la corde de l'arc. Au-dessus du quatrième gradin il

régnait un appui dont plusieurs pierres sont encore en place. Aux deux extrémités de cet appui circulaire il y a deux jambes de lion. Derrière, tenant à l'ornement des deux portes latérales, on voit deux cariatides soutenant une corniche. Le surplus de la *cavea* était composé de 18 gradins.

Ce théâtre, soit ce que nous appelons en totalité la scène, soit la *cavea* ou les gradins, s'explique par la description des théâtres romains. Celui-ci est construit en pierres du Vésuve. Sur le mur supérieur auquel les gradins sont adossés, on voit l'emplacement des colonnes qui supportaient le toit. Leur intervalle servait à entretenir la circulation de l'air, et donnait du jour aux spectateurs.

Après avoir remarqué d'abord les places de distinctions qui sont au-dessus des portes auxquelles on arrive par un petit escalier pratiqué de chaque côté du *pulpitum*, et enfin celles qui entourent l'orchestre, composée de quatre dégrés, nous passâmes dans le théâtre tragique.

Dans celui-ci, les cinq premiers gradins qui ceignent l'orchestre, étaient en marbre de Paros; ils étaient destinés aux Décurions,

aux Ediles, etc. Du palier qui existe entre le dernier gradin de cette *cavea* et le premier de la grande *cavea*, l'on compte vingt gradins affectés aux personnes les plus distinguées après les magistrats. Au pied de cette seconde *cavea* étaient trois statues. D'après l'inscription en plomb, incrustée dans le piédestal du milieu dont on voit encore la situation, la statue plus honorée était celle de *M. O. Rufus*, protecteur de la colonie.

Une troisième *cavea*, composée de quatre gradins, existe encore au-dessus du corridor supérieur qui forme l'hémicycle du théâtre; ces gradins étaient destinés pour les femmes et pour les Plébéiens.

Sous la corniche du mur auquel est adossée cette dernière *cavea* l'on voit plusieurs pierres en tablette percée: elles servaient à placer les pièces de bois auxquelles on attachait des toiles pour se procurer de l'ombre ou un abri, dans les fêtes solennelles.

La seconde *cavea* est divisée en six parties, ou *cunei*, dont les petits escaliers répondaient à six vomitoires pratiqués dans le pourtour de la galerie supérieure.

Tous les gradins étaient en marbre blanc:

aujourd'hui il ne reste en place qu'un petit nombre de dalles.

Au-dessus des portes qui donnent entrée dans l'orchestre, on remarque deux espèces de tribunes qui indiquent encore une partie destinée à des personnes élevées en dignités. Sur celle qui est à droite on a trouvé une chaise curule. Ce côté appartenait au *Préteur* ou au *Duumvir* qui assistait aux représentations. Cette place était à Rome celle des Empereurs. Le côté gauche était occupé par les vestales.

La scène est construite exactement sur le plan indiqué par Vitruve ; on en reconnaît toutes les parties. L'édifice qui composait la scène fixe était en marbre blanc et orné de colonnes d'ordre corinthien. Le bord de la scène, ce que nous appelons la rampe, est creux et partagé par des divisions en maçonnerie. On prétend que dans cette profondeur l'on plaçait des vases d'airain dont l'effet était d'étendre la voix des acteurs ou le son des instrumens dans toutes les parties du théâtre.

De chaque côté de la scène, on a trouvé, par des pierres percées dans lesquelles il restait du bois pétrifié, les indications de

la scène mobile des anciens. Leur moyen consistait dans trois décorations placées sur une pièce de bois de bout, tournant à volonté, ce qui facilitait les changemens nécessaires selon les divers événemens de la tragédie. Ces changemens s'opéraient derrière une toile qui, tendue par un moyen différent de celui que nous employons, dérobait de même aux yeux des spectateurs, les préparatifs d'une nouvelle scène.

Ce théâtre, ainsi que le premier, communique sous un portique assez spacieux, que le vulgaire désigne sous le nom de caserne ou quartier de soldats. Cette désignation est fondée sur ce que, des armures et des soldats enchaînés y ont été trouvés : mais la note qui nous avait dirigé dans l'examen des théâtre, et les réflexions de l'abbé et de M. Henry, qui avaient comparé cette partie de Pompeï avec ce que recommande Vitruve à l'égard de la proximité et du rapport que doivent avoir entre'ux les établissemens publics, ne nous laissèrent aucun doute que cet emplacement devait être un lieu de marché public appelé par les anciens *Foro nundiniario*, parce que tous les deux jours, les habitans des villes et

des villages voisins s'y rendaient pour acheter ou vendre des denrées ou des marchandises, et que cette place publique, entourée d'un portique, devait exister près des théâtres, des basiliques, des prisons, etc.

Le portique carré a environ cent pas de long sur soixante de large; une colonnade d'ordre dorique soutient la galerie couverte. On compte 22 colonnes sur chacun des grands côtés, et 17 compris les angles, dans la largeur. Elles sont unies en bas jusqu'au milieu, le surplus est cannelé: le noyau est de pierres volcanique recouvert en stuc peint en rouge ou en jaune.

Quarante-deux petites chambres ou boutiques avaient leur entrée sous le portique. Quelques-unes, plus larges, pouvaient servir pour les bestiaux; dans les boutiques ou magasins du rez-de-chaussée on a reconnu une fabrique de savon, une pierre pour moudre le grain, une autre pour l'huile: elles renfermaient les différens moulins propres à ces diverses opérations.

Dans une pièce située dans l'angle à droite, en venant du théâtre, vers les appentis modernes, on a trouvé des squelettes attachés

à un billot avec des chaînes, et sur un autre point, des soldats couverts de leur armure : la prise de Troye était représentée sur un cimier : on a trouvé en outre une espèce de trompette de cuivre terminée par six flûtes d'ivoire.

Au-dessus des chambres du rez-de-chaussée, il existait un premier étage, et conséquemment, en avant, une seconde galerie couverte, dont une partie a été nouvellement rétablie à l'aide des scellemens et des restes de solives qui indiquaient son ancien état.

Sur l'enduit de la neuvième colonne, vers l'orient, nous remarquâmes une inscription gravée avec une pointe de fer, et ensuite le dessin, avec le même instrument, d'un gladiateur combattant.

Le lieu où nous nous trouvions étant convenable au repos, nos dames voulurent s'y arrêter avant d'aller jusqu'à l'amphithéâtre.

VII.e ENTRETIEN.

SUR LE CULTE D'ISIS, SUR LES THÉATRES.

La convention faite entre nous de ne jamais interrompre le cours de nos promenades, pour répondre à des questions étrangères aux antiquités, était pour M.lle Hortense une loi qu'elle ne pouvait observer qu'avec beacoup de peine : mais aussitôt que nous étions arrivés au point d'une station, elle était pressée, disait-elle, de déchirer son *agenda*, et nous, bien persuadés qu'elle n'y inscrivait que des choses utiles, nous nous reposions assez volontiers sur elle, du soin de les présenter.

En parcourant le temple d'Isis, elle s'était réservé de demander à l'abbé comment cette déesse, adorée en Egypte, avait aussi des temples chez les Romains, et notamment à Pompeï.

Dabord, dit l'abbé, il faut remarquer la

position géographique de Pompeï. Cette ville trafiquait avec l'Inde; c'était une place de commerce pour la basse Égypte et particulièrement pour Alexandrie, ce qui, en établissant des rapports d'intérêts, en faisait naître naturellement dans les mœurs et dans les objets du culte; ajoutez à cette circonstance que les Romains divisant l'âme de l'univers en autant de divinités qu'il y a, pour ainsi dire, de mots dont le sens est abstrait, pouvaient sans danger user d'une tolérance religieuse très-étendue, puisque la superstition peut voir un Dieu dans un ognon comme dans un fleuve, et qu'eux-mêmes déifiaient le Tibre, comme les Égyptiens déifiaient le Nil. Remarquez enfin, que si le culte d'Isis a rencontré des obstacles à s'établir dans l'empire, ce n'a guère été que par l'aversion que l'on portait à l'intolérance des Égyptiens. Isis, emblême de la nature, ne pouvait pas rompre l'harmonie de leur système religieux. Cet emblême était même un des plus ingénieux qu'ils pussent accueillir, puisque cette déesse s'annonçait comme étant *ce qui a été*, *ce qui est*, *ce qui sera*, *sans que nul mortel ait levé son voile*, et qu'on lui donnait l'attri-

but de *l'immensité*, au moins d'après une inscription trouvée à Capoue. Enfin son temple à Pompeï, ville maritime, était d'autant mieux placé, qu'elle envoyait les vents et protégeait les navigateurs.

Au surplus, cette liberté que l'on accorda aux Alexandrins, d'élever un temple à Isis, et enfin aux Romains même d'en adopter le culte, lorsqu'elle eut un temple à Rome ainsi que dans les Gaules et dans la Germanie, ne put inspirer aucune crainte ou faire naître aucun trouble, l'orsqu'un scandale public en prescrivit la destruction pendant quelques tems.

En effet les Romains, très-superstitieux, ne pouvaient redouter les fureurs du fanatisme, puisque, d'accord avec tous les autres peuples sur le dogme des récompenses et des peines dans l'autre vie, le culte d'un nouveau Dieu n'était suivi que par un petit nombre de dévots, confondus dans une masse d'individus qui voyaient une divinité étrangère avec aussi peu d'inquiétude que nous voyons un ambassadeur de Perse à Paris conservant, au milieu de nous, son costume, ses usages et sa religion.

Un exemple historique en fournit la preuve.

Mundus, jeune Romain, n'ayant pu faire approuver par pauline, noble Romaine, la passion que sa beauté lui avait inspirée, corrompit les prêtres d'Isis. Ceux-ci persuadèrent à Pauline, qu'Osiris, époux de la déesse, désirait la recevoir dans son sanctuaire. Elle s'y rendit avec transport et crut communiquer avec le Dieu dont Mundus prit la figure.

Tibère instruit de ce fait, fit exiler Mundus et fit mettre en croix les prêtres d'Isis, leur temple fut détruit, et la statue de la déesse jetée dans le Tibre.

Cet acte de sévérité ne pouvait produire aucune secousse générale, non parce que Tibère faisait trembler Rome et l'empire, mais parce que ce ne pouvait être qu'un fait particulier qui ne touchait en aucune manière l'universalité des citoyens.

M.lle Hortense, pleinement satisfaite sur l'objet de sa question, pria l'abbé de lui expliquer pourquoi Harpocrate, qu'elle connaissait seulement comme fils d'Isis, était nécessaire dans le temple de cette déesse ?

Par la raison, reprit l'abbé, que le mystère était un point essentiel de son culte, et qu'à une époque de l'année, les dames Romaines, séparées de leurs maris pendant dix jours, se retiraient masquées dans le temple où aucun homme ne pouvait pénétrer pour assister aux cérémonies nocturnes. Alors vous comprenez qu'Harpocrate, Dieu du silence, ne pouvait être mieux placé qu'à l'entrée du temple pour exprimer la loi du secret inviolable qu'elles devaient garder.

Le Général s'égaya beaucoup sur le double supplice du silence et du secret, et la Comtesse, feignant de ne rien opposer aux plaisanteries de son frère, déclara qu'elle ne prenait aucun intérêt à une divinité emblématique dont la loi était tellement contre nature, que *Mundus* n'avait pas eu la force de la respecter.

Quoi qu'il en soit, dit M.lle Hortense, il faut convenir que les cérémonies religieuses des anciens, dans leur ensemble, offraient une grande variété de spectacles: l'éclat en était relevé par la richesse des ornemens, par la pompe des marches, par des chants et sans doute par une musique bruyante. L'appareil,

le mouvement et le bruit devaient les éblouir, les étourdir et les empêcher de penser à ce qui aurait dû révolter la raison...... et l'odorat, dit vivement le Général, car, ma chère Hortense, quels qu'aient été le charme de leur musique, l'ordre de leurs marches, la richesse de leurs temples et la suavité de leurs parfums, je ne peux pas me représenter comment, après avoir vu et entendu ce qui chez nous se passe dans une boucherie, ils pouvaient, sans dégoût, voir brûler des victimes et résister, soit à l'odeur du sang qui coulait à leurs pieds, soit à la fumée piquante, grasse et épaisse qui s'élevait de leurs autels et venait envelopper les assistans.

A ce tableau que je me suis toujours fait de leurs sacrifices, j'en ajoutais un autre tout aussi rebutant, quand je considérais, il y a peu d'instans, les théâtres de Pompeï. Me trouvant au milieu des gradins, je me les représentais occupés par une cohue tumultueuse : je voyais des acteurs ridicules qu'on n'entendait pas ; des danseurs que l'Empereur et les Consuls ne voyaient que par le dos, et dont les spectateurs voyaient à peine les jambes. Enfin je voyais un emplacement

vaste traversé par le vent, où on était très-mal abrité de la pluie et du soleil.

Puis-je avoir, en effet, une idée séduisante de ces divertissemens, en pensant à une populace devant laquelle une comédie de Térence n'a pu être entendue qu'à la troisième représentation, parce que, à la première, le peuple donna la préférence à des danseurs de corde, et qu'à la seconde, quoique le premier acte eût déjà plu, il se répandit le bruit qu'on allait voir combattre des gladiateurs. Alors, tout-à-coup on vit entrer une foule horrible qui, occasionnant le plus grand désordre, poussait des cris et se battait contre ceux qui voulaient conserver leur place.

L'imagination peut-elle se prêter à voir des acteurs avec des masques dont la bouche était en cornet? Peut-on voir de sang-froid Niobé avec un masque triste; Médée exprimant l'atrocité; Hercule la force et la fierté et toujours avec un visage immobile?

Peut-on se peindre, dans la comédie, des masques qui d'un côté exprimaient la joie et de l'autre le chagrin? Celui-ci avec le sourcil sur l'œil et l'autre très-élevé? Et

des acteurs qui montraient alternativement l'un de ces côtés, selon la situation?

Ajoutez à ce pitoyable assemblage, ennemi de toute illusion, non-seulement l'inconvénient d'être en plein-air, mais encore celui, le plus grave de tous, de ne pas entendre les acteurs..... Pardonnez-moi, dit l'abbé, on devait les entendre par le moyen acoustique que je vous ai fait remarquer. Les vases d'airain placés dans la cavité qui existe sur l'avant-scène, étaient des corps sonores qui étendaient la voix. D'ailleurs s'il est constant que sous un ciel tempéré, l'organe auditif est moins sensible que dans le nord, il est également certain que l'organe vocal y rend des sons plus entiers et plus pleins. Dans les pays froids et arides, où soufflent des vents impétueux et irréguliers, les langues ont des sons rudes et aigus. Dans les climats chauds, au contraire, on parle des langues qui jouissent de l'avantage d'être entendues à une grande distance par un grand nombre d'auditeurs; elles sont sonores et harmonieuses; elles ne sont pas hérissées de nasales et de syllabes rauques et barbares, originaires du

nord; et si les Orateurs, les Généraux d'armées, Grecs et Romains, placés sous un beau ciel, se faisaient entendre au loin, à plus forte raison les acteurs pouvaient-ils se faire entendre sans efforts ayant près d'eux un vide et des corps vibrans.

Voilà, reprit le Général, ce que je n'ai jamais pu comprendre; et les Romains étaient probablement aussi mauvais physiciens que moi, puisqu'ils ne l'adoptèrent pas.

En examinant la structure de l'oreille, je conçois que l'air, véhicule du son, puisse communiquer son ébranlement à l'organe auditif; je conçois encore comment un instrument peut résonner, transmettre ses vibrations à l'air, et l'air ému, arriver à mon oreille avant le dernier terme de ses vibrations.

Je conçois aussi, assez facilement, ce que c'est qu'une chambre acoustique, un instrument acoustique; tout cela, quoiqu'en désordre dans ma tête, n'excède pas cependant les limites de mon intelligence: mais lorsque je suis obligé de me rendre raison, d'abord de la voix qui retentit dans des réservoirs sonores placés, non au-dessus de l'acteur, ce qui me paraîtrait déjà plus vraisemblable, mais à

*

ses pieds; ensuite de l'ébranlement suffisant qu'a reçu ce corps sonore et qui s'exerce sur les parois, pour vibrer en suite dans un espace, quelquefois immense, sans être renvoyé ni par des murs ni par un plafond. J'avoue que je m'y perds et qu'il ne faudrait rien moins qu'une démonstration de fait pour me convaincre. Au reste, mon cher abbé, ce phénomène est peut-être du nombre de ceux qui ne peuvent être compris sans une somme d'instruction dont je n'ai pas la moindre partie; et ma circonspection sur ce point doit être d'autant plus rigoureuse, que je n'ignore pas que les anciens étaient très-avancés dans une science dont les principes servent de base à l'harmonie, puisqu'ils opéraient des prodiges que les modernes ne peuvent plus produire.

M.lle Hortense fut très-surprise d'entendre son oncle accorder aux anciens une supériorité qu'elle n'aurait jamais soupçonnée: elle demanda à l'abbé, amateur de musique, s'il pensait qu'en effet nous fussions au-dessous d'eux.

Je le dis avec quelque peine, pour l'honneur des modernes, répondit l'abbé; mais il y a tout lieu de croire, que leur musique

avait sur le moral une influence que la nôtre n'exerce pas avec autant d'empire. Un exemple remarquable de la puissance de leur harmonie pour animer les passions, est celui d'Alexandre que Timothée rendit furieux, et qu'il calma ensuite en changeant de mode.

Ils avaient approfondi les causes qui produisent les sons, calculés les consonnances musicales; classé les corps sonores et réglés les différens rhythmes avec une telle précision que, selon toute apparence, leur musique était plus expressive et plus mélodieuse que la nôtre. Elle comprenait quatre modes principaux; le *Dorien* destiné aux chants graves et religieux: le *Phrygien*, pour exciter les transports de la colère et de la fureur; le *Lydien*, qui exprimait la douleur et les regrets, et enfin l'*Eolien* qui ravissait les sens et disposait au plaisir.

Dès la plus haute antiquité, les médecins se servaient de la musique comme d'un moyen propre à calmer les douleurs. Saül, affecté d'une maladie nerveuse, fut guéri par la harpe de David. *Asclépiade* regardait la musique comme le remède le plus efficace

dans les délires furieux : *Aretée* la recommandait dans la mélancolie religieuse.

Le Général, impatient d'arriver à l'amphithéâtre, se leva en disant que la musique n'a pas encore perdu toute sa puissance, puisqu'elle soutient les forces des soldats pendant une longue route, et qu'en appelant au combat, elle excite toujours l'ardeur guerrière et conduit souvent à la victoire.

A ces derniers mots nous prîmes le chemin de l'amphithéâtre. Pendant le trajet, nos dames interrogèrent encore l'abbé sur tout ce qui a rapport aux théâtres; elles voulurent savoir, par exemple, si l'on connaissait l'origine des théâtres, s'il existait encore à Naples quelques indices du théâtre sur lequel Néron se montrait en spectacle? Si le public payait une rétribution, et si l'on était assis sur le marbre?

L'origine des théâtres, répondit l'abbé, remonte à une époque très-reculée. Les vendangeurs, dans leur ivresse, chantaient des hymnes en l'honneur de *Bacchus*; ils se barbouillaient le visage avec de la lie de vin, ce qui a donné la première idée des mas-

ques; et, ce qui fournit un tableau à MM. les peintres, ils parcouraient les villes en représentant des scènes sur des chars attelés de bœufs, ce qui a donné l'idée des théâtres.

Avant Pompée ils étaient en bois; on les construisait le plus souvent pour gagner la faveur du peuple et pour peu de jours. Celui de *M. Scaurus*, gendre de Sylla pouvait contenir 80 mille spectateurs: la magnificence de ce théâtre surpassa tous ceux qui l'avaient précédé, et ne fut jamais égalée: il contenait 360 colonnes de marbre et 3000 statues de bronze; la base de la scène fixe était de marbre, et le reste de l'édifice de verre et de bois doré. Le rideau était tissu d'or.

L'horrible événement arrivé à Fidènes à 40 stades de Rome, ou environ deux lieues, où il périt 50 mille personnes, par l'écroulement de l'amphithéâtre, fit adopter les théâtres stables. Celui de Pompée, qui fut le premier à Rome, pouvait contenir 40 mille personnes; ensuite Auguste en érigea un à *Marcellus* son neveu. Il contenait 30 mille spectateurs, et le jour de sa dédicace il y périt 600 bêtes féroces.

L'amphithéâtre, dit le Colysée, ce qui n'est

qu'un double théâtre, pouvait renfermer 107 mille spectateurs. Il fut commencé par Vespasien et achevé par Titus. Il coûta, dit-on, la vie à 12 mille Juifs, qui furent tous massacrés comme esclaves : après l'avoir construit, sa dédicace fut célébrée par une chasse de cinq mille bêtes féroces de toute espèce, qui furent toutes tuées.

L'usage de construire des théâtres stables fut généralement adopté. La Campanie en offre partout des restes imposans ; ceux de Capoue, de *Pozzuoli*, d'*Herculanum* étaient spacieux ; celui de Naples devait être encore plus vaste, puisque Néron, en outre du grand nombre de jeunes gens de l'ordre équestre divisés en chœur, y joignait encore 5 mille Plébéiens choisis pour accompagner ses roulades.

On ne retrouve de ce monument, dans un quartier de Naples, dit l'antiquaille, que très-peu de murs construits en briques ; l'emplacement est couvert de maisons et rien n'indique son étendue. Un reste d'arcade sur lequel sont appuyées deux maisons formant une ruelle, est fendu au-dessus du ceintre : il est probable que cette large lézarde a été

occasionnée par le tremblement de terre de l'an 64, pendant que Néron chantait sur le théâtre. Il s'écroula aussi-tôt que l'Empereur fut sorti.

Il est difficile de se persuader que la magnificence des théâtres, et les sommes que devaient coûter les représentations, pussent être toujours une charge publique. D'ailleurs des tablettes trouvées dans les excavations de Pompeï font connaître qu'ils distribuaient les places avec ordre, et les usages adoptés des Grecs autorisent à croire que ces tablettes étaient payées, comme aujourd'hui nos billets d'entrée: elles étaient en os ou en cuivre, ou de toute autre matière. J'en ai vu où d'un côté était représenté l'intérieur d'un théâtre, et de l'autre elles indiquaient, par des chiffres, le *cuneï*, le gradin et la place sur le gradin.

Les spectateurs les plus distingués se faisaient apporter des coussins, pour les placer sur le gradin qu'ils devaient occuper.

Nous étions trop près de l'amphithéâtre pour que nos dames pussent demander de nouveaux éclaircissemens: étant tous réunis nous examinâmes l'extérieur de cet édifice.

VII.e PROMENADE.

L'AMPHITÉATRE, d'une forme elliptique, est près des murs de la ville au-delà l'ancien cours de *Sarno*, à l'orient de Pompeï.

Plusieurs escaliers extérieurs conduisent sur un terre-plein qui servait de promenade autour de l'amphithéâtre. De ce terre-plein, les femmes et les plébéiens montaient aux places supérieures pratiquées sur une galerie qui entourait l'amphithéâtre.

Deux entrées principales conduisent dans l'arène. Elles sont situées aux extrémités de l'ellipse; elles étaient fermées par des grilles. Celle qui est vers le nord, coupe droit l'amphithéâtre; celle vers le midi fait un coude que la colline, sur laquelle un côté de l'édifice est appuyé, a rendu nécessaire. L'arène a environ 206 pieds de long, et 108 de large; la base des gradins à 67 pieds.

Les inscriptions placées de chaque côté de la porte du nord, annonçaient que la construc-

tion de l'amphithéâtre est due aux mêmes *duumvirs* qui ont fait construire le théâtre couvert. Les murs, les portes et le pavé sont en pierres du Vésuve.

A droite et à gauche de la porte du nord il y avait les deux statues de *Pansa* père et fils.

Une large voûte entoure l'arène et soutient la masse des gradins. Des ouvertures qui existent de distance en distance, éclairent ce corridor et donnent accès à des escaliers qui conduisent à la première et à la seconde série de gradins de l'amphithéâtre. Il faut monter par ces escaliers pour se trouver au milieu des gradins dont le premier rang est borné par un mur d'appui qui cernait l'arène. Dans ce mur il y avait des grilles ou des pointes de fer dont on voit encore les trous, pour se parer de la fureur des animaux qui auraient pu s'élancer dans les gradins.

Des peintures à fresque ornaient ce mur d'appui. Elles sont aujourd'hui à peu-près détruites par les pluies. La plupart de ces tableaux représentaient des combats. Une des peintures les plus remarquables pour les artistes, représentait deux gladiateurs au mo-

ment de combattre; l'un d'eux sonnait une trompe en fer traversée par un axe appuyé sur son épaule, l'autre couvert d'un large bouclier et portant probablement un filet sur son épaule droite, attendait le signal du combat qu'allait donner le *laniste* ou entrepreneur de ces spectacles. Les gladiateurs avaient le bas du corps et le haut des cuisses enveloppées d'un caleçon, et par dessus, une ceinture de cuir; l'une noire, l'autre rouge; celui-ci, les jambes couvertes, avait des cuissards de cuivre qui, n'étant attachés qu'aux genoux, faisaient à peu-près l'effet des bottes dites à chaudron, dont se servent les postillons. Il avait un pied nu; l'autre gladiateur n'avait qu'une jambe couverte, et les deux pieds chaussés avec une espèce de brodequin: à la jambe droite il était noir, à la jambe gauche il était blanc.

Le laniste, debout, au milieu des deux gladiateurs, était habillé d'une simple tunique blanche liée à la ceinture; il tenait une baguette à côté du gladiateur couvert de son bouclier; un second laniste tenait une épée: derrière celui qui sonnait la trompe on voyait encore deux autres lanistes assis; l'un

tenait un casque, l'autre un bouclier rond: enfin, de chaque côté du tableau, dans le fond, il y avait deux renommées portant un casque sur leur poing.

Les autres tableaux représentaient des combats d'animaux, tels qu'un cheval et un lion; un tigre avec un sanglier; un cerf avec une lione, et un taureau avec un ours: ils étaient attachés ensemble avec une chaîne.

Beaucoup d'inscriptions existent sur le mur à gauche; elles contiennent différens décrets des Décurions qui présidèrent aux combats de gladiateurs, et concoururent à la restauration de l'amphithéâtre.

Les gradins, au nombre de 30, sont séparés en séries marquées par des paliers plus larges que les siéges. La première série en bas, est elle-même divisée par des murs qui, selon toute apparence, servaient à marquer les dégrés de distinction des spectateurs, à qui conséquemment étaient affectés une de ces divisions, selon leur rang.

Au-dessous de la corniche de la galerie supérieure, il existait des pierres trouées pour y placer les pièces de bois auxquelles

étaient attachées les toiles qui couvraient les spectateurs.

Outre les deux grandes portes principales, il existe, du côté de l'orient, une autre sortie secrète et une chambre ronde à droite qui paraissent avoir été un passage et un lieu de dépôt pour les corps des gladiateurs tués en combattant. On les tiraient avec des crocs et on les jetaient dans la chambre ronde appelée *Spoliario.*

Les animaux étaient renfermés dans des chambres grillées en fer, dont les portes donnent sous le massif des gradins, de chaque côté des deux grandes entrées.

En sortant de l'amphithéâtre par la porte du nord, on voit en face un *Triclinium* placé sans doute près du lieu où étaient inhumés les esclaves, les gladiateurs et les criminels.

On monte sur les murs de la ville par un escalier qui est à côté de la même porte de l'amphithéâtre.

Les fortifications de Pompeï étaient entourées de fossés de 20 à 30 pieds de profondeur. Des tours élevées de distance en

distance, complettaient les moyens de défenses. Plusieurs portes étaient situées sur les principales routes dont la ville était le centre: on en reconnaît encore quatre aujourd'hui, savoir; trois vers le nord et une vers le midi près de l'amphithéâtre; celle-ci était sur la *Stabia*; les autres au nord sont désignées sous le nom de porte du *Sarno*, autrefois route de *Nuciera*; porte de *Nola* et porte du Vésuve sur l'ancienne route *herculanienne*.

Au-dessus de la porte de *Nola*, consacrée à Isis, on voit une tête de femme de grandeur colossale, dont les cheveux, très-épais, tombent sur ses épaules.

Des excavations commencées près de cette porte, pour reconnaître l'entrée de la rue, ont découvert quelques maisons entièrement ruinées, et une fontaine semblable à celles que l'on voit dans les parties basses de la ville.

Après la porte de *Nola* on arrive à celle du Vésuve. Les murs de cette porte sont bien conservés. En général le terre-plein qui a plus de 20 pieds de large, est établi entre deux murs, très-solidement construits,

qui sont formés de grandes pierres de tuf. Sur le terre-plein s'élevaient des constructions voûtées et divisées en petites chambres que l'on croit être des casernes. D'après les indices que présentent ces logemens de gens de guerre, et surtout par les escaliers que l'on retrouve, l'on présume qu'il y avait encore un étage au-dessus ; ce qui, à cette époque, élevait les ramparts à une hauteur assez considérable, pour soutenir un siége et résister aux moyens d'attaques employés ordinairement pour s'emparer d'une ville.

De distance en distance, et particulièrement près des tours, il y avait des escaliers très-étroits qui traversaient toute l'épaisseur du rampart et conduisaient à autant de poternes secrètes par où sortaient les soldats pour repousser l'ennemi.

Les remparts extérieurs sont généralement construits de grandes pierres carrées, placées sans chaux et sans ciment : elles ont quelquefois cinq pieds de long. Sur quelques points, il sont formés de pierres plus petites, irrégulières et liées avec du mortier. On présume que ces parties ont été réparées, soit après le siége entrepris par Sylla, soit

après le tremblement de terre de l'an 63.

En reprenant le chemin de l'amphithéâtre pour suivre celui qui conduit aux théâtres, nous examinâmes, sur un plan de Pompeï, les excavations faites et les excavations à faire en dedans des murs. Il est facile de se convaincre qu'il reste encore les quatre cinquièmes à découvrir, pour connaître entièrement la ville.

Néanmoins, il est probable que la partie du midi est la plus riche en monumens publics et en habitations de luxe.

La proximité des villes de *Stabia*, de *Resina* et d'*Herculanum*, qui avaient chacune un port; la beauté et la diversité des points de vue sur le golfe où était situé Pompeï; l'immense étendue d'un horizon borné d'un côté par le promontoire de Minerve, (*campanella*) de l'autre par le cap Misène, et dans le lointain par les îles de *Caprée*, de *Prochita* et de *Pithecuse*, (*Ischia*) devaient faire préférer cette partie, dont l'accès d'ailleurs était plus facile que vers la montagne du Vésuve.

Après avoir fait une station devant le volcan dont la hauteur, la rusticité des for-

mes et les larges crevasses d'où sort une fumée blanche, effrayent l'imagination et semblent menacer d'un subit embrasement, nous arrivâmes sous le portique, attenant aux théâtres, d'où nous étions partis.

VIII. ENTRETIEN

SUR LE VÉSUVE. SUR LES GLADIATEURS.

Quoique notre promenade ne nous eût présenté qu'un petit nombre de détails, les objets en étaient si extraordinaires et s'offraient à notre pensée avec un caractère si imposant que, soit que nous vissions le volcan qui a dévoré des villes, soit que nous nous représentassions leurs habitans qui se plaisaient à voir dévorer des hommes, nos impressions étant produites par les mêmes causes, nous ne pûmes, pendant les premiers instans de notre repos, éviter le désordre, l'abondance et le choc des mêmes réflexions.

Enfin la comtesse proposa de lire l'abrégé de la lettre que Pline le jeune écrivait à Tacite, sur la première éruption connue du Vésuve.

*

Les lettres de Dupati, étant pour les femmes qui viennent en Italie, ce qu'est un bouquet pour une élégante qui va au bal, dit le Général, je parie que ma sœur a eu la prévoyance de se munir du joli petit format de ce grave philosophe.

Mon oncle a l'ouïe tellement endurcie par le bruit du canon, répliqua en riant M.lle Hortense, et a l'odorat si émoussé par l'odeur de la poudre, qu'il fuit également et le son de la flûte et le parfum du muguet. Au reste, mon cher oncle, n'est-il pas très-juste et très-utile qu'il y ait des écrivains qui sachent descendre à notre portée? N'est-il par très-heureux que le charme d'un style léger, élégant et spirituel nous attache à des sujets si sérieux, que, sans l'art de l'auteur, nous les trouverions non-seulement inintelligible, mais aussi très-ennuyeux? Je me souviens que, pendant notre vogage en Italie, vous aviez abandonné le Cours d'étude de l'abbé de Condillac, pour lire le spectacle de la nature de Pluche; tandis que je lisais la pluralité des mondes par Fontenelle, et que j'étais parvenue à vous entendre...... Allons, ma chère Hortense, reprit le Géné-

ral, je veux signer une trêve avec vous, la paix avec ma sœur et payer les frais de la guerre : donnez moi le livre, je vais m'acquitter. Aussitôt il nous lut ce qui suit :

« Mon oncle était à Misène, où il com-
» mandait la flotte.

» Le 23 d'Août, une heure environ après
» midi, comme il était sur son lit, occupé à
» étudier, après avoir, suivant sa coutume,
» dormi un moment au soleil et bu de l'eau
» froide, ma mère monte à sa chambre et
» lui annonce qu'il s'élève dans le ciel un
» nuage d'une grandeur et d'une figure extra-
» ordinaire. Mon oncle se lève : il examine le
» prodige, mais sans pouvoir reconnaître, à
» cause de la distance, que ce nuage mon-
» tait du Vésuve. Il ressemblait à un grand
» pin ; il en avait la cime, il en avait les
» branches. Sans doute un vent souterrain
» le poussait avec impétuosité, et le soute-
» nait dans les airs. Il paraissait tantôt blanc,
» tantôt noir, tantôt de diverses couleurs,
» suivant qu'il était plus ou moins chargé ou
» de cailloux ou de cendres.

» Mon oncle fut étonné : il crut ce phé-
» nomène digne d'être examiné de près. Vite

» une galère, dit-il, et il m'invite à le sui-
» vre. J'aimai mieux rester pour étudier. Mon
» oncle sort donc seul, et, ses tablettes à
» la main, il s'embarque.

» Cependant je continuai à étudier. Je
» prends le bain, je me couche, mais je ne
» pouvais dormir. Le tremblement de terre
» qui, depuis plusieurs jours, agitait aux
» environs tous les bourgs et les villes mêmes,
» augmentait à tout moment. Je me lève
» pour aller éveiller ma mère; ma mère entre
» soudain dans ma chambre pour m'éveiller.»

» Nous descendîmes dans la cour. Nous
» nous assîmes. Pour ne pas perdre mon
» temps, je me fis apporter Tite-Live. Je
» lis, je médite, j'extrais, comme j'aurais
» fait dans ma chambre. Était-ce fermeté?
» Était-ce imprudence? Je l'ignore: j'étais
» si jeune! (il avait alors 18 ans.) Dans le
» moment arrive un ami de mon oncle, parti
» nouvellement d'Espagne pour le voir. Il
» reproche à ma mère sa sécurité, à moi
» mon audace. Je ne levai seulement pas
» les yeux de dessus mon livre. Cependant
» les maisons chancelaient à un tel point
» que nous résolûmes de quitter Misène. Le

» peuple épouvanté nous suivit; car la frayeur
» imite quelquefois la prudence.

» Sortis de la ville, nous nous arrêtons.
» Nouveaux prodiges, nouvelles terreurs. Le
» rivage qui s'élargissait sans cesse, couvert
» de poissons demeurés à sec, s'agitait à tout
» moment et repoussait fort loin la mer irritée
» qui retombait sur elle-même; tandis que
» devant nous s'avance des bornes de l'hori-
» zon, un nuage noir, chargé de feux som-
» bres, qui incessamment se déchirent et
» jaillissent en larges éclairs.

» L'ami de mon oncle revient alors à la
» charge. Sauvez-vous, nous dit-il, c'est la
» volonté de votre oncle, s'il est vivant, et
» son vœu s'il est mort. Nous ignorons le
» sort de mon oncle, répondîmes-nous, et
» nous nous inquiéterions du nôtre! A ces
» mots l'Espagnol part.

» Dans l'instant la nue s'abat des cieux sur
» la mer et l'enveloppe; elle nous dérobe
» l'île de Caprée et le promontoire de Misène.
» Sauve-toi, mon cher fils, s'écrie ma mère;
» sauve-toi; tu le dois, et tu le peux, car tu
» es jeune; mais moi, chargée d'embompoint
» et d'années, pourvu que je ne sois pas

cause de ta mort, je meurs contente. —
» Ma mère, point de salut pour moi qu'avec
» vo s. — Je prends ma mère par la main
» et je l'entraîne. — O mon fils, disait-elle
» en pleurant, je te retarde!

» Déjà la cendre commençait à tomber;
» je tourne la tête; une épaisse fumée, qui
» inondait la terre comme un torrent, se
» précipitait vers nous. — Ma mère, quittons
» le grand chemin, la foule va nous étouffer
» dans les ténèbres qui accourent. A peine
» avions-nous quitté le grand chemin il était
» nuit, la nuit la plus noire. Alors ce ne furent
» que des plaintes de femmes, que des gémisse-
» mens d'enfans, que cris d'hommes. On enten-
» dait, à travers les sanglots et avec les divers
» accens de la douleur: — *mon pere! mon*
» *fils!* — *ma femme!* — on ne se reconnais-
» sait qu'à la voix. Celui-ci déplorait sa des-
» tinée; celui-là le sort de ses proches;
» les uns imploraient les Dieux; les autres
» cessaient d'y croire: plusieurs appelaient
» la mort même contre la mort. On disait
» que l'on était maintenant enseveli avec le
» monde dans la dernière des nuits, dans
» celle qui devait être éternelle. — Et au

» milieu de tout cela, que de récits funestes!
» que de terreurs imaginaires! La frayeur
» outrait tout et croyait à tout.

» Cependant une lueur perce les ténèbres;
» c'était l'incendie qui approchait; mais il
» s'arrête, s'éteint; la nuit redouble, et
» avec la nuit la pluie de cendres et de pier-
» res. Nous étions obligés de nous lever, de
» moment en moment, pour secouer nos
» habits. Le dirai-je! au milieu de cette scène
» d'horreur, il ne m'échappa pas une plainte.
» Je me consolais de mourir dans cette pen-
» sée, l'*univers meurt*.

» Enfin cette épaisse et noire vapeur peu-
» à-peu se dissipe et s'évapore; le jour res-
» suscite, même le soleil; mais terne et jau-
» nâtre, tel qu'il se montre ordinairement
» dans une éclipse. Quel spectacle s'offrit alors
» à nos regards encore incertains et troublés!
» Toute la terre était ensevelie sous la cen-
» dre, comme elle l'est, en hiver, sous la
» neige. Le chemin était perdu. On cherche
» Misène; on le reconnaît, on y retourne;
» on le reprend: car on l'avait en quelque
» sorte abandonné. Nous reçûmes, bientôt
» après, des nouvelles de mon oncle. Hélas!

» nous avions toute raison d'en être inquiets!

» Je vous ai dit qu'après nous avoir quittés à Misène, il était monté sur une galère. » Il dirigea sa route vers *Resina* et les autres » bourgs menacés. Tout le monde en fuyait; » il y entre. Au milieu de la confusion générale, il observe attentivement la nue: il » en suit tous les phénomènes, et à mesure » il dictait. Mais déjà une cendre épaisse et » brûlante s'abattait sur sa galère; déjà des » pierres tombaient à l'entour; déjà le rivage » était comblé de quartiers entiers de montagnes. Mon oncle hésite s'il retournera sur » ses pas, ou s'il gagnera la pleine mer. *La* » *fortune seconde le courage*, s'écrie-t-il, » *tournez vers Pomponianus*. Pomponianus » était à *Stabia*. Mon oncle le trouve tout » tremblant: il l'embrasse, l'encourage, et » pour rassurer son ami par sa sécurité, » demande un bain, se met ensuite à table, » et soupe gaiement, ou du moins ce qui ne » prouverait pas moins de caractère, avec » toutes les apparences de la gaieté.

» Cependant le Vésuve s'enflammait de » toutes parts dans la profondeur des ténè» bres. *Ce sont des villages abandonnés qui*

» *brûlent*, disait mon oncle à la foule, pour
» tâcher de la rassurer. Ensuite il se cou-
» che; il s'endort. Il dormait du sommeil le
» plus profond, lorsque la cour de la maison
» commença à se remplir de cendres: toutes
» les issues s'obstruaient. On court à lui, il
» fallut l'éveiller. Il se lève, il rejoint
» *Pomponianus*, et délibère avec lui et sa
» suite sur le parti qu'il faut prendre. Reste-
» ront-ils dans la maison? Fuiront-ils dans la
» campagne? S'ils restent, comment échap-
» per à la terre qui s'entre-ouvre? Et s'ils
» fuyent, aux pierres qui tombent? On choisit
» le dernier parti, la foule persuadée par
» la crainte, mon oncle convaincu par la
» raison.

» On sort donc à l'instant de la ville, et
» pour toute précaution, on se couvre la tête
» d'oreillers. Le jour recommençait par-tout
» ailleurs; mais là, continuait la nuit; nuit
» horrible! la nue en feu l'éclairait. Mon
» oncle voulut s'approcher du rivage, mal-
» gré la mer qui était encore grosse. Il des-
» cend, boit de l'eau, fait étendre un drap,
» et se couche. Tout-à-coup des flammes
» ardentes, précédées d'une odeur de soufre,

» brillent, et font fuir au loin tout le monde.
» Mon oncle, soutenu par deux esclaves, se
» lève, mais soudain suffoqué par la vapeur,
» il tombe: — et Pline est mort ».......

Après cette lecture, le Général ajouta que sans doute Pline le jeune, toujours maniéré quand il parle de lui, aurait mieux fait s'il eût pu résister à se peindre dans un coin du grand tableau qu'il adressait à Tacite: mais qu'à cela près, il lui paraissait difficile de donner une idée plus grande et plus exacte d'un événement si mémorable, et d'un phénomène aussi extraordinaire que celui d'une éruption.

L'abbé, en regrettant de n'avoir pas entendu une traduction plus complète, étendit l'intérêt d'un sujet qui donnait lieu à nos Dames de lui adresser une foule de questions, en leur apprenant ce que lui fournit, en partie, Valmont de Baumart, qu'à l'époque de la grande éruption, qui a coûté la vie à Pline le naturaliste, le sommet du Vésuve était à 3570 pieds au-dessus du niveau de la mer. Qu'il n'était pas alors partagé en deux montagnes comme nous le voyons. Aujourd'hui, dit-il, il est baissé à peu-près de moitié.

Plusieurs autres grandes éruptions ont encore épouvanté ces contrées depuis celle de 79: dans deux éruptions qui succédèrent, les cendres se répandirent jusqu'à Constantinople. En 1631, le golfe de Naples fut mis à sec, et peu après le volcan vomit de l'eau salée qui inonda les campagnes. Le 20 Mai 1737, la montagne vomissait, par plusieurs bouches, de gros torrens de matières métalliques fondues qui s'allaient jeter dans la mer. Le cours de la lave était de 6 à 7 milles; sa largeur de 50 à 60 pas, et sa profondeur de 20 à 24 pieds. Plus d'un mois après il fallut renoncer à tailler la lave qui traversait la route, parce que l'intérieur en était encore rouge.

En 1767, le 16 Novembre, une fumée très-noire et très-épaisse s'éleva de la montagne à une hauteur immense et couvrit l'horizon d'une pluie de cendres: on éprouva bientôt de violentes secousses. Quatre jours après, un torrent de lave mugissante qui avait 7 milles de longueur et deux de largeur, parcourut un espace d'un mille par heure, et remplit un vallon de 560 pieds de profondeur. L'éruption de nuit du 25 Décembre 1813 ne dura que 4 heures, mais le lende-

main dans le milieu du jour elle recommença.
On a calculé la hauteur de la colonne de fumée à 4200 toises au-dessus du niveau de la mer, ce qui est mille toises au-dessus du plus haut point auquel s'est élevé M.e Blanchard l'aéronaute.

Les matières qu'il rejette dans ses éruptions sont des ondes pesantes de bitume, de soufre, de cendres et de métal fondu. Le cratère est un amas confus de scories, et de rochers énormes de diverses teintes.

En 1808, lorsque j'y descendis, une croûte très-épaisse formait au fond un plancher d'autant plus effrayant à voir, qu'il était traversé en tout sens, ainsi que le reste du cratère, par de larges crevasses d'où sortait de la fumée et du soufre.

Ah! Monsieur l'abbé, s'écria la Comtesse, après une véhémente déclamation contre le Vésuve! comment avez-vous pu vous déterminer à descendre dans un horrible gouffre comme celui-là?

Il faut vous figurer, madame, reprit l'abbé, qu'à cette époque il n'était pas tel que vous le voyez aujourd'hui, et que vous-même vous auriez pu y descendre sans aucun danger.

Dites franchement, ajouta le Général, que vous avez trouvé un certain plaisir à marcher sur le corps d'un de ces impies qui voulurent escalader le ciel. Car, poursuivit-il, si l'*Etna* est posé sur le corps d'Encelade, si *Ischia* est celui de Typhée, il est permis de croire, poétiquement parlant, que le Vésuve est aussi un Titan qui, étourdi de sa chute, a été jusqu'à l'an 79 sans pouvoir reprendre ses sens. Au reste, il faut convenir que s'il avait pu étendre son haleine enflammée sur toutes les villes qui renfermaient des amphithéâtres, et anéantir tous ceux qui assistaient à ces affreux spectacles d'hommes qui s'égorgeaient pour divertir des barbares, il aurait vengé la terre et mérité de Jupiter quelqu'adoucissement à son supplice.

Nos dames approuvèrent cette réflexion, et demandèrent à l'abbé d'où pouvait provenir l'usage cruel des gladiateurs.

Des Étrusques, leur répondit-il; ces peuples aujourd'hui si doux, si éclairés, croyaient alors que l'effusion du sang humain procurait quelque consolation à ceux dont ils voulaient honorer les funérailles. Les combats de gladiateurs étaient considérés par eux

comme un acte de piété ; ils outrageaient l'humanité par un sentiment religieux.

Cette cérémonie s'introduisit chez les Romains, à l'imitation des Étrusques, pour fléchir les dieux infernaux en faveur des morts. Mais cette pieuse barbarie, parmi des hommes accoutumés aux meurtres, devint bientôt un spectacle dont la politique se servit ensuite pour les préparer au carnage, lorsque le Sénat méditait une guerre.

Les gladiateurs étaient des esclaves ou des criminels condamnés à mort. Quelquefois aussi, l'appas du gain, plaçait parmi eux des hommes libres. Ils se dévouaient volontairement à cet infâme métier; ils se vendaient à un chef et se soumettaient à toutes les tortures imaginables et à la mort même, s'ils venaient un jour à s'acquitter négligemment de leur devoir.

L'ancienne Capoue renfermait 20 mille gladiateurs, de là les chefs appelés *lanistes*, les envoyaient dans les différentes villes où il existait des amphithéâtres. C'est de Capoue que Spartacus s'échappa avec quelques autres, et que grossissant leur troupe de tous ceux qu'ils purent délivrer, et d'un grand nombre

d'esclaves qui vinrent se réunir à eux, ils se rendirent pendant quelque tems redoutables. Mais la soif de la vengeance, l'amour du pillage et l'indiscipline occasionnèrent leur ruine : ils furent tous tués.

Le lieu où les gladiateurs s'exerçaient se nommait *ludus*; là on leur enseignait les moyens de se défendre ou de s'égorger dans les règles. Ils combattaient par paires; s'ils ne se présentaient pas de bonne grace, ou qu'ils manquassent d'ardeur en combattant, on les excitait soit à grands coups de fouet, soit en leur présentant le feu.

Lorsqu'ils étaient vaincus, le mépris de la mort était pour eux le plus sûr moyen de conserver la vie en intéressant le peuple en leur faveur. Un seul geste, adopté en cette circonstance, décidait de leur sort. Celui qui était condamné à périr, devait présenter avec intrépidité la gorge au fer de son vainqueur. Quelques-uns mettaient de la prétention à tomber avec grace. D'autres, pendant le combat, préféraient être frappés ou tués par leur adversaire plutôt que de parer le coup contre les règles de l'art. On en voyait aussi qui affectaient une sorte de grandeur d'âme en

dédaignant de se défendre contre des adversaires plus foibles qu'eux.

La liberté n'était accordée qu'à ceux qui, après avoir combattu avec succès pendant plusieurs années, étaient déliés du serment qu'ils avaient prêté à leur chef. Dans cette circonstance ils recevaient une espèce de fleuret de bois, ou plutôt un bâton taillé en forme d'épée. Ce simulacre d'arme se nommait *rudis*, et les gladiateurs qui l'obtenaient *rudiaires*.

Dans le nombre de ces massacres; le plus mémorable est dû à Claude: il offrit aux Romains l'affreux spectacle de 20 mille captifs qui s'entretuèrent sur le lac *Fucin* aujourd'hui *Celano*. Ces malheureux, en passant devant l'Empereur, lui dirent: *des infortunés qui vont mourir te saluent*. La réponse banale qu'il fit à ce touchant adieu, fut interprêtée par eux comme s'il eût prononcé leur grace, ce qui occasionna un moment de trouble et suspendit pendant quelques instans la tragique représentation: mais enfin ils furent forcés de combattre, et 20 mille hommes périrent sous les yeux d'une multitude féroce qui couvrait de ses acclamations les cris des mourans.

Les premiers Magistrats, tous les ordres de l'État, les femmes, et jusqu'aux vestales assistaient à ces spectacles.

Les Grecs, vaincus par les Romains, repoussèrent pendant long-tems ces révoltantes boucheries. Lorsqu'on proposa aux Athéniens d'établir de ces jeux de gladiateurs, pour ne point céder en cela aux Corinthiens qui les avaient admis, Démonax s'écria: *renversez donc auparavant l'autel élevé à la Miséricorde!* cependant ils finirent par être reçus dans l'Attique.

L'abbé allait poursuivre encore un sujet qui le conduisait naturellement à donner des détails sur la déplorable condition des esclaves; mais nos dames étaient trop vivement émues pour en supporter l'affligeant tableau: elles le prièrent d'en remettre le récit à une autre occasion et nous pressèrent de nous rendre à *Herculanum* avant la nuit. Le Général approuva ce parti, en disant que lui-même, nécessairement endurci sur le théâtre de la guerre, ne pouvait pas, de sang-froid, envisager de telles horreurs. Et quoique ma chère Hortense me dise

souvent, ajouta-t-il, que je suis brévеté par Pluton, et que mon épée est un présent d'Atropos,

Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Dans ce moment on vint nous avertir que nos voitures nous attendaient, alors nous quittâmes M. Lainé et M. Lejeune qui devaient passer plusieurs jours à Pompeï, et nous nous mîmes en route pour arriver à *Herculanum* avant la nuit.

Après une journée si bien employée dans les ruines de Pompeï, il n'était guère possible d'avoir un long entretien sur les antiquités que nous venions de visiter: d'ailleurs M. Henry paraissait trop fatigué, pour qu'il nous fût permis de le presser de nous instruire sur ce qui concernait *Herculanum*; mais le Général lui déclara cependant qu'il ne serait *rudiaire*, qu'autant qu'il nous aurait dit, avant d'arriver à Naples, ce qu'il devait savoir touchant *Herculanum*. Cette complaisance lui paraissait d'autant plus nécessaire, qu'il voulait être admis dans la

classe où nos dames allaient être élevées par les soins de l'abbé qui s'était institué leur professeur d'antiquités historiques.

En moins d'une heure nous arrivâmes à *Resina*. La Comtesse, qui n'avait pas encore vu *Herculanum*, nous attendait avec impatience dans la petite rue qui descend vers la mer.

HERCULANUM.

Par une porte de peu d'apparence, à droite de la ruelle, on descend, accompagné d'un guide portant un flambeau, dans une grotte qui conduit au théâtre. Cette grotte est percée à travers plusieurs couches de cendres, de *lapillis* et de lave qui couvrent la ville. Aujourd'hui elle est à 72 ou 80 pieds sous *Resina*.

A l'extrémité de la grotte, et après plusieurs circuits que l'on parcourt dans les ténèbres, on entre sous une galerie qui cernait le haut des gradins du théâtre.

La grande *cavea* contenait 18 rangs de gradins, et au-dessus trois autres rangées pour les femmes et pour le peuple. Les gradins



de la grande *cavea* étaient partagés par 7 petits escaliers qui, des arcades supérieures ou vomitoires, descendaient en ligne droite jusqu'en bas. Le grand diamètre du demi-cercle où arrive le dernier gradin est de 114 pieds. On a calculé que 10 mille spectateurs pouvaient y être placés. Les cinq premiers gradins qui constituent la première *cavea* ainsi que l'emplacement appelé orchestre, sont encore, en grande partie, recouverts de lave. La seconde *cavea* est éclairée aujour'hui par la bouche du puits qui a donné lieu à la découverte de la ville d'*Herculanum*. Le reste est sous une voûte de lave soutenue par des pilliers qui ont été réservés en taillant dans le massif.

Les gradins sont en travertin, le dessus du portique où se plaçaient les Plébéiens, était décoré de statues de bronze.

La *cavea* et les portiques étaient recouverts en marbres de Paros africain et serpentin. On trouva dans l'orchestre une grande quantité de pièces de bois réduites en charbon, ce qui fait présumer que ce théâtre était Grec et non Romain, parce que ceux-ci avaient affecté cette partie aux premiers

Magistrats, tandis que chez le Grecs l'orchestre était destiné aux danses.

La scène a 72 pieds de large et l'édifice figuré appelé *scenium*, a été reconnu avoir 30 pieds d'élévation. Ce théâtre d'ordre dorique, était décoré de statues de bronze, de colonnes de marbre et ouvert par 3 portes.

Les deux grands piédestaux situés de chaque côté de la scène, supportaient deux statues équestres de marbre, l'une était celle de *A. C. Pulcrus*, et l'autre celle de *M. N. Balbus*.

L'arrière scène, ou le *Postecenium*, avait une grande porte qui donnait sur une rue. Il y a de chaque côté du *Postecenium*, deux chambres destinées aux acteurs; elles sont décorées de peintures; dans la voûte de la chambre à gauche il existe un masque scénique en stuc.

Deux portiques attenant à cette partie servaient, à la fois, d'entrée au théâtre et de lieu d'abri pendant les pluies.

Les dangers qui pouvaient résulter des excavations, pour la ville de *Resina*, les ont fait abandonner. Toutes les issues nouvellement pratiquées, ont été murées. On a

reconnu cependant que les rues d'*Herculanum* étaient pavées en lave; qu'elles étaient alignées au cordeau et bordées de trottoirs ; que la plus grande partie des maisons étaient, ainsi qu'à Pompeï, petites et sans fenêtres, tirant leur jour par la porte dont le linteau était très-haut.

Les principaux édifices, tels que les temples, la basilique, les portiques etc. étaient situés vers la mer.

L'étendue du forum d'*Herculanum*, entouré d'un portique, était de 228 pieds. Cinq grandes arcades se présentaient à l'entrée; elles étaient décorées de statues qui ont été trouvées renversées et mutilées. Quarante deux colonnes soutenaient le portique qui était pavé en marbre de plusieurs couleurs.

Le massif dont la ville d'*Herculanum* est recouverte, dit Lalande, est une cendre fine, grise, brillante qui ayant été mêlée avec de l'eau, a formé une masse que l'on ne peut briser qu'avec peine, et qui tombe alors en poussière. Cette matière ne couvrit que peu à peu la ville, et laissa aux habitans toute la liberté de s'enfuir. On n'y a trouvé qu'un petit nombre de squelettes, fort peu d'or et

d'effets précieux. Cette poussière était encore brûlante en tombant, car on trouve les portes et autres bois réduits en une espèce de charbon qui conserve encore de la mollesse, à cause de l'humidité de la terre.

La cendre et la lave, ajoute-t-il, remplissent exactement l'intérieur des appartemens, ce qui prouve que la lave a coulé comme une espèce de pâte ou de fluide. Il y a d'ailleurs des couches de l'une et de l'autre.

Dans le nombre des premiers objets que les fouilles ont produits à l'époque de la découverte de cette ville, on peut regreter un certain nombre de fragmens antiques, nommément des parties de statues équestres en bronze, qui ont été fondues et converties en *cloches*, *chandeliers* et *médaillons* pour l'usage de la chapelle de *Portici*. Le surplus a été recueilli avec soin et forme les deux précieuses collections d'antiquités que l'on voit à *Portici* et à Naples, dans le grand édifice connu sous le nom des *Studj*.

L'humidité glaciale du lieu où nous étions, ne permettant pas d'entendre la longue énumération des choses précieuses extraites des

ruines d'*Herculanum*, l'abbé se réduisit à nous dire sommairement qu'on avait retiré une grande quantité de marbres, de vases, d'urnes, de candélabres, d'idoles, de tasses et d'instrumens en usage dans les bains.

Il ajouta que la réunion des autres objets, existant soit à *Portici*, soit aux *Studj*, comprenait aussi un grand nombre d'ustentiles de cuisine, beaucoup d'autres bagatelles extrêmement curieuses, telles qu'une tourte, du blé, des pains, des œufs, des légumes et des fruits secs. Tout ce qui est nécessaire pour l'ajustement et la toilette, et ce qui servait aux usages de femmes, tels que ciseaux, aiguilles et dés à coudre.

Enfin, nous dit-il, on y voit également des poids de marbre ou de métal dont la livre, comparée à la livre de France, était de 10 onces, 3 gros $^1/_2$; des mesures de pieds qui se sont trouvées de 10 pouces 11 lignes et demie; des armes et des armures; des outils d'ouvriers charpentiers et maçons; des instrumens de chirurgie; des médailles et des cachets; des peintures généralement très-inférieures à la sculpture; des instrumens de musique; des cornets à jouer, et des dés pipés,

des filets d'oiseleurs, un cadran solaire et une quantité précieuse de *Papirus*.

Après ces détails nous sortîmes d'*Herculanum* et nous montâmes en voiture.

IX. ENTRETIEN

SUR HERCULANUM.

Il ne fallut pas faire beaucoup d'instances pour obtenir de M. Henry qu'il nous instruisît de ce qui concernait *Herculanum*. Il se prêta d'autant plus volontiers à répondre, à cet égard, au désir du Général, qu'il ne s'agissait pas de faire de profondes excavations dans les mines de l'érudition, puisque d'une part, nous dit-il, on fait remonter l'origine d'*Herculanum* aux tems fabuleux, et que d'un autre côté, cette ville n'a jamais occupé d'autre place dans l'histoire, que celle que lui a assignée le malheur.

Par exemple, Denis d'Halicarnasse fait remonter la fondation de cete ville à Hercule. C'est dans cette partie de la mer Tyrrhénienne, dit-il, que sa flotte s'éjourna à son retour d'Espagne, et pour attester sa présence sur ce rivage, il y fit construire un certain

nombre d'habitations auxquelles il donna son nom. Dans la suite cette bourgade acquit assez d'étendue pour prendre son rang entre les villes de la Campanie. Un autre auteur ancien, en parlant de Pompeï, dit, que *l'on ne doit pas ignorer que cette ville, dans la Campanie, fut fondée par Hercule lorsque, revenant vainqueur d'Espagne, il ramena ses bœufs avec pompe.*

Sur ce qui concerne l'importance d'*Herculanum*, plusieurs écrivains, et Strabon en particulier, qui vivait avant la désastreuse éruption de 79, disent que cette ville était très-peu considérable, tandis que ce que nous en voyons aujourd'hui, annonce au contraire une ville opulente, dont la population était assez nombreuse, à en juger par l'étendue du théâtre, pour ne pas être mise au-dessous de Pompeï qui, selon Sénéque, était une ville célèbre.

Toutes ces contradictions doivent donc faire abandonner des recherches dont le résultat serait aussi incertain que peu intéressant: il suffit de savoir que la ville d'*Herculanum* a subi, à-peu-près, les mêmes vicissitudes que les autres villes de la Campanie de-

puis la domination des Caméens jusqu'à celle des Romains, et qu'elle fut couverte par la même éruption qui a fait disparaître Pompeï.

L'éruption arrivée dans le milieu du jour et pendant que le peuple était assis au théâtre, paraît avoir été moins terrible pour les habitans, en ce que la lave, quelque prompt que l'on puisse en supposer le cours, a dû néanmoins leur laisser le tems de fuir; tandis que les Pompéiens, plus près de la bouche du volcan, furent arrêtés, en plus grand nombre, par la quantité énorme de cendres qui tombait en une pluie brûlante, et portait une vapeur de soufre, qui beaucoup plus loin a étouffé Pline.

La situation précise d'*Herculanum* fut, pendant des siècles, un sujet de débats entre les écrivains; mais le hasard a mis fin à tous les doutes et nous a ouvert le tombeau de cette ville antique.

Un boulanger de *Resina*, en creusant un puits, rencontra des pièces de marbre de différentes espèces toutes taillées, et plusieurs avec des moulures et des ornemens. Il en fit usage pour lui-même et vendit le surplus sans mystère.

En 1711, 37 ans avant la découverte de Pompeï, le Prince d'Elbœuf, Duc de Lorraine, faisant construire à Portici, une maison de campagne, et la somptuosité de cette retraite rendant nécessaire l'emploi d'une certaine quantité de marbre, le boulanger de *Resina* s'offrit d'en vendre et en fournit en effet de nature si rare et si bien travaillé, que le Prince d'Elbœuf voulut acquérir le droit et le produit des fouilles. Maître de la propriété il fit aussitôt commencer des travaux réguliers: en peu de jours on parvint à découvrir, en sa présence, des objets précieux tels qu'une statue d'Hercule, une autre de Cléopâtre, ainsi qu'un fragment d'édifice sur lequel était une inscription. Beaucoup d'autres débris précieux étaient chaque jour rendus, pour ainsi dire, à une nouvelle existence. Vingt-quatre colonnes d'albâtre fleuri, un même nombre de colonnes de jaune antique, sept statues de sculpture grecque étaient des richesses trop remarquables pour ne pas attirer l'attention de la maison d'Autriche, alors en possession du Royaume de Naples. Le Prince d'Elbœuf dut faire suspendre les travaux. Ils ne furent repris qu'en 1738 sous le règne

de Charles III lors de la construction du palais de Portici.

Ce palais renferme une grande partie des richesses d'arts auxquelles nous devons les plus heureux changemens qui se sont introduits dans les choses consacrées journellement à notre usage. Les décorations de nos appartemens, la forme de nos meubles, nos vases, nos cristaux, enfin tout ce que peut admettre le luxe et le bon goût, a reçu un nouveau caractère d'élégance. Les arts ont pris un nouvel essort; l'œil est exercé; le goût est formé sur ces modèles, et ne dût-on les revoir qu'après la traduction du dernier *Papyrus*, l'impulsion est si fortement donnée, que rien ne peut en arrêter les progrès.

Il y a plus de soixante ans que l'on a commencé à dérouler les *Papyrus* trouvés à *Herculanum*, dans une maison près de la mer. Le moyen mécanique adopté pour cette opération ne peut dispenser de beaucoup de soins très-longs et très-minutieux.

Ce qu'a révélé, jusqu'à ce jour, cet inappréciable dépôt de feuilles légères conservées pendant près de deux mille ans avec le marbre et le bronze, n'a pas encore

compensé le tems qu'on y a employé et la peine qu'il a fallu se donner pour les copier et les traduire.

Sur 1500 environ on en a déroulé, à-peu-près, une centaine. Les premiers, d'un philosophe de la secte d'Épicure, contiennent un discours sur la musique; un traité de rhétorique et une dissertation sur les vices et les vertus. Plus nouvellement on en a trouvé de plusieurs auteurs et particulièrement un d'Épicure même, qui traite de la nature des choses.

Je sais bien, dit le Général, en interrompant M. Henry, qu'un *Papyrus* est une longue bande écrite par divisions sur la longueur, et que cette bande est attachée à chaque bout sur des rouleaux; mais j'ignore absolument de quelle nature était cette espèce de papier.

C'était une plante, reprit M. Henry. Des recherches très-intéressantes ont été faites pour la retrouver, et il paraît qu'indépendamment du *Papyrus* que les anciens tiraient d'Égypte, comme étant le meilleur, la plante qui le produit existe encore en Syrie; sur un point de la Sicile, près de Syracuse, dans

la Calabre, dans la Pouille et dans les États Romains.

Les racines de cette plante aquatique, selon le rapport d'un observateur, sont semblables à celles de la canne; elles sont obliques, noueuses, et grosses comme le pouce. Sa tige, triangulaire, a de haut 11 à 12 pieds; elle porte une touffe qui retombe en panache.

Le même observateur a poussé ses recherches jusqu'à la confection du *Papyrus*.

Après avoir coupé la racine et le sommet de la plante, il a levé, avec une lame d'acier, une vingtaine de rubans de *Papyrus* qui, mis dans l'eau, se sont dégagés d'une partie visqueuse qui lui a fourni la colle avec laquelle il a réuni ses rubans, les a déposés sur un linge et placés sous une presse: après quoi il a humecté sa bande de *Papyrus* avec une eau de pain fermenté, et, remis sous la presse pour sécher, il a obtenu, par ce procédé, du *Papyrus* sur lequel il a pu très-bien écrire.

M. Henry allait poursuivre sur l'avantage du papier et sur l'origine de l'imprimerie, mais notre arrivée à Naples l'en empêcha.

La Comtesse et M.lle Hortense furent si satisfaites de leur voyage; elles l'avaient trouvé si agréable et si utile, qu'elles se joignirent au Général pour nous faire prendre l'engagement de ne mettre que peu de jours d'intervalle pour aller parcourir les antiquités et tous les sites intéressans des environs de *Pozzuoli*.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

INTÉRIEUR DE NAPLES JUSQU'AU TOMBEAU DE VIRGILE.

Il entrait dans notre itinéraire de visiter les antiquités que renferme la ville de Naples, avant de nous porter vers *Pozzuoli*. Ces antiquités, peu nombreuses, ne présentent souvent, il est vrai, que l'occasion d'y appliquer les recherches particulières qui ont été faites sur l'origine de la ville, sur son ancienne étendue et sur sa véritable situation. Néanmoins elles offrent quelquefois assez d'intérêt pour qu'il convienne de s'y arrêter un instant; en conséquence, quoique l'abbé fût absent, le Général engagea sa sœur à y conduire M.lle Hortense, et lui proposa de la rejoindre le soir au tombeau de Virgile: cet arrangement pris, M. Henry et moi accompagnâmes ces dames.

Notre marche fut tracée par M. Henry qui devint notre guide; il nous proposa, pour principaux points, la cathédrale, les catacombes, les *Ponti-Rossi*, la grotte de Pausilype, et enfin le tombeau de Virgile.

En nous rendant à la cathédrale, nous montâmes les dégrés de l'église S. Paul, nous y vîmes deux colonnes et une partie de l'architrave qui avaient appartenu au vestibule du temple de Castor et Pollux. Elles sont d'ordre corinthien; leur hauteur est de 35 pieds environ. De chaque côté de l'église, en dehors, les torses de Castor et de Pollux, tenant lieu de toute autre pierres, sont incrustés dans le mur. Cette économie des PP. Théatins, fondateurs de l'église; l'indifférence de l'architecte du même ordre, auquel les maçons ont du obéir, sont presque aussi remarquables que ces restes précieux.

En arrivant sur la place de la cathédrale, au milieu de laquelle est élevé un obélisque surmonté de la statue de S. Janvier, M. Henry nous apprit qu'il y avait existé un cheval calossal en bronze, de travail grec. Ce cheval entretenant une superstition des

cochers de Naples, qui croyaient guérir leurs chevaux malades en les faisant tourner autour; l'archevêque, dans la seule vue sans doute de détruire cette superstition, ne trouva d'autre moyen que de le faire fondre pour en faire une cloche, mais le comte de Maddaloni, amateur des beaux-arts, mit un prix à la tête et l'obtint. Elle est aujourd'hui déposée aux *Studj*.

La Comtesse regreta que cet archevêque n'ait pas pu concilier la nécessité de détruire une superstition, en effet si ridicule, avec l'intérêt que pouvait mériter un monument précieux pour les arts et surtout pour les artistes : il aurait peut-être suffi, ajouta-t-elle, de le placer dans un autre lieu et de le soustraire pendant quelques années aux regards du public, sauf ensuite, et lorsque le souvenir de cet usage aurait été effacé, d'en laisser jouir les amateurs d'antiquités.

Les deux colonnes de porphyre qui décorent le frontispice de la cathédrale, ainsi que tous les restes d'antiquités employés dans cette église, ont été retirés des temples du Soleil et de Neptune qui existaient sur cet emplacement. Un des plus intéressans se voit dans le baptistère à l'entrée : ce fragment

de monument grec, servant de fonts aujourd'hui, est de basalte égyptien. Il représente des bacchantes et des corybantes couronnés de feuilles de lierre.

On compte 110 colonnes antiques de granit, de marbre chipollin et africain qui soutiennent ou décorent cette basilique; mais elles sont recouvertes en stuc par les soins de l'archevêque Innico Caracciolo.

Nous partîmes de la cathédrale pour nous rendre aux catacombes, où nous arrivâmes en peu d'instans.

Ces souterrains à trois étages, selon l'opinion la plus généralement adoptée et la plus vraisemblable, sont le résultat de l'extraction successive de la pierre de tuf qui a servi à la construction des anciennes villes de *Palepoli* et de *Neapolis*; ils sont très-étendus, se partagent en un grand nombre de galeries méandriques, et avaient plusieurs issues à de très-grandes distances.

Aujourd'hui on n'en voit plus qu'une très-petite partie, dont l'entrée est vers l'église de S. *Gennaro de' poveri*. Il y a tout lieu de croire que dans les premiers siècles du christianisme, ces carrières devinrent un lieu

de sépulture pour les chrétiens, et qu'ils y célébraient, à l'abri des persécutions, les mystères de la nouvelle religion.

Un grand nombre de chapelles et de peintures des bas siècles attestent l'un et l'autre usage.

C'est dans ces souterrains qu'ont été transportées les victimes de la peste qui a ravagé Naples en 1656. La connaissance de ce fait, les squelettes que l'on voit encore placés dans les niches, les ossemens humains que l'on rencontre à chaque pas, des amas de cadavres dont quelques-uns ont conservé leurs cheveux ou des lambeaux de vêtemens, ajoutent trop à l'horreur de se charnier, que l'on ne parcourt qu'à la clarté lugubre d' une torche, pour ne pas être empressé de revoir le ciel.

Nos deux dames fortement troublées dans ce lieu funèbre, en sortirent avec précipitation et nous firent conduire aux *Ponti-Rossi*.

Ces restes d'aquéducs sont situés au pied de la colline de *Capodimonte* : ce sont des témoins effrayans de la puissance des Romains, qui triomphaient également de tous les obstacles pour soumettre les nations à leurs lois et la nature à leurs besoins.

Auguste, voulant faire stationner une flotte de cent mille hommes dans le port de Misène, ne pouvait exécuter ce projet par le défaut d'eau douce qui n'existait pas en assez grande abondance sur ce point. M. Agrippa, son gendre et son premier ministre militaire, fit construire le réservoir connu aujourd'hui à *Baja*, sous le nom de *Piscine admirable*, et y amena l'eau d'à-peu-près 25 lieues loin. En conséquence l'aquéduc dont les *Ponti-Rossi* sont un fragment, commençait au lieu dit *Serino*, près de la rivière du *Sabbato*. Il fallut traverser des plaines, percer des montagnes, et le faire serpenter jusqu'à Naples et de Naples à *Pozzuoli*, à *Baja* et enfin à Misène.

La rupture de ces arches aux *Ponti-Rossi* remonte au siége de Naples par Bélizaire. Par ce moyen il crut réduire la ville; mais les puits suppléèrent en partie à la consommation des habitans. Cependant un soldat s'étant introduit sous les voûtes de l'aquéduc, parvint à un point qui fut élargi et donna passage à 400 hommes qui surprirent la ville.

Aujourd'hui l'eau qui vient à Naples est prise sur deux points: elle parcourt encore

au moins 14 lieues. La branche la plus éloignée part d'*Isclero* à peu de distance de S.te-Agathe, et la plus rapprochée commence à *Ariola*. Dans la vallée Caudinne entre Caserte et Bénévent. Nous quittâmes les délicieuses promenades des *Ponti-Rossi* pour nous rendre à la grotte de Pausilype.

En descendant la rue de *Chiaja*, après le pont qui la traverse, M. Henry nous fit mettre pied à terre pour nous conduire sur le lieu où avait existé le temple de Sérapis, remplacé aujourd'hui par l'église de *S. Maria à Cappella*, mais son véritable motif était de nous faire pénétrer dans un long corridor, bas et étroit, à l'extrémité duquel est un antre taillé dans le tuf et dont les dimensions sont assez considérables, en tous sens, pour y établir un théâtre qui, selon lui, réunirait entre autres avantages, celui d'être impérissable, d'être compté parmi les monumens les plus extraordinaires, d'être précédé d'une belle place et au centre d'une partie opulente de la population.

Nous reprîmes notre route et arrivâmes à la grotte de Pausilype qui conduit de Naples à *Pozzuoli*; elle a 1779 pieds de longueur;

son entrée, vers Naples, est de 72 pieds de haut et vers *Pozzuoli* de 84. Cette hauteur varie sur différens points. Ainsi la voûte est à 20, 40 et jusqu'a 50 pieds du sol; sa largeur est de 20 à 22 pieds.

On ignore l'époque à laquelle cette grotte a été percée; il paraît seulement vraisemblable que son origine remonte à celle de *Cumes* ou au moins de *Pozzuoli*.

Jusque vers le milieu du XV.ᵉ siècle, sous Alphonse I, la route était, du côté de Naples, à-peu-près aux deux tiers de sa hauteur, c'est-à-dire à environ 48 pieds au-dessus du sol actuel, et avait une pente d'environ 60 pieds de son entrée à sa sortie. Elle n'a été mise dans l'état où nous la voyons, que sous le vice-Roi Pierre de Tolède. Sa largeur a toujours été la même qu'aujourd'hui, puisque les moyeux des chars ont laissé, de chaque côté, des traces qui l'attestent. Sur plusieurs points de sa longueur, il y avait des soupiraux suffisant, sans doute, pour renouveler l'air, mais trop étroits néanmoins, pour qu'il fût possible de la traverser sans flambeaux. A l'entrée, à droite, vers Naples, on voit près de la route une

grande niche ; c'était un petit temple à Priape: en face il existe une autre niche, c'est une chapelle à la Vierge.

Aujourd'hui la grotte est pavée, comme les plus belles rues de Naples, en pierres de lave. Des réverbères y sont constamment allumés : sa direction est parfaitement droite et à deux époques de l'année, Février et Octobre, le soleil, à son coucher, l'éclaire dans toute son étendue. Une description ne peut donner l'idée de cet effet extraordinaire. La peinture seule peut avoir la puissance de le rendre, et de faire quelque illusion.

Près de l'entrée de la grotte à gauche, du côté de la ville, on voit, à la hauteur où passait l'ancienne route, un massif informe, couvert de lierre et d'arbustes ; c'est le tombeau de Virgile : on y monte par une rampe très-rapide, taillée en zig-zag sur la côte de Pausilype, d'où l'on jouit d'un des plus beaux aspects du golfe et de la ville de Naples.

Ce modeste monument est renfermé dans l'enceinte d'une métairie qu'il faut traverser en suivant un sentier très-étroit dont la direction est vers le haut de la grotte de

Pausilype. On arrive à des escaliers taillés dans la montagne, par lesquels on descend dans le tombeau: son ouverture actuelle a été pratiquée en face de la porte placée autrefois vers la route antique.

Il serait difficile de reconnaître aujourd'hui la forme extérieure qu'a eu ce tombeau. Il semble cependant, par la figure du massif supérieur, qu'il peut avoir représenté une colonne tronquée. Sa construction est réticulaire en dedans; son plan est un carré de quinze pieds et demi sur chaque face, et la hauteur de la voûte de 9 pieds et demi. Deux soupiraux sont ménagés à droite et à gauche dans le ceintre, un autre plus petit existe au-dessus de la porte ceintrée. Ce *Colombarium* est composé de dix niches, savoir: trois de chaque côté et deux à chaque bout. L'aire était pavé en mosaïque formée de petits dés de marbre blanc et noir.

Au milieu il existait une urne de marbre soutenue d'une base entourée de neuf colonnes. L'urne renfermait les cendres de l'illustre poète: on y lisait une inscription latine rendue ainsi en français.

Si vous voulez me connaître,
A Mantoue on m'a vu naître.
Mort en Calabre, à Naples on conserve mes os,
J'ai chanté les bergers, les champs et les héros.

Cette épitaphe fut dit-on écrite par lui-même.

Sous le roi Robert, dans le XIV.ᵉ siècle, ce tombeau a été dépouillé de cet inappréciable monument : il fut transporté au Château-Neuf où, dans le cours de 500 ans, il a été ravi au respect des générations.

En sortant du *Colombarium*, on lit sur une table de marbre enchâssée dans le tuf de la montagne auquel il est adossé, une inscription latine composée en 1554. Elle indique que ce lieu a reçu les cendres de celui qui a chanté les bergers, les champs et les héros.

Le dernier asile de Virgile est situé dans un lieu très-agreste; l'accès en est tellement difficile et resserré, qu'il n'est guère possible d'en soupçonner l'existence avant d'y entre . Il est couvert de plantes, de ronces, de lierre et d'arbrisseaux: des chênes verts

étendent leurs branches jusque sur le sommet : loin de toute habitation, le silence qui règne dans cette solitude, n'est interrompu que par des voix lugubres renvoyées de l'intérieur de la grotte qui est au-dessous: des rochers coupés à pic, l'enveloppent, le dominent et rendent ce séjour d'autant plus favorable à la méditation, que le soleil n'y pénètre jamais.

Le Général vint nous rejoindre ainsi qu'il l'avait promis à la Comtesse; il était accompagné de l'abbé: nous restâmes encore quelques instans occupés à chercher des traces du laurier dont depuis des siècles on parle aux voyageurs.

Dans un pays où l'olivier, le myrte et le laurier sont indigènes, dit le Général, chacun aime cependant à répéter comme un prodige, que, pendant des siècles, ce mausolée a été couronné d'un laurier qui s'était élevé spontanément sur sa plate-forme. Aujourd'hui qu'il ne reste nul vestige de cette agréable fiction, ne faut-il pas que le propriétaire de la métairie soit bien indifférent ou bien ennemi de la plus petite supercherie, pour laisser les curieux dans la né-

cessité d'en chercher et d'en cueillir des rameaux dans les environs ?

Cette réflexion du Général, donna lieu à l'abbé d'apprendre à M.lle Hortense que ce petit ornement poétique ajouté à la mémoire de Virgile, devait trouver d'autant plus de prôneurs, même parmi le vulgaire, que ce prince des poëtes avait été considéré, pendant des siècles, comme un magicien du premier ordre, à qui l'on devait la grotte de Pausilype percée dans une seule nuit, par la puissance de son art.

Cette fable, jointe aux présages ridicule qui auraient signalé sa naissance et aux prédictions bizarres qui lui auraient attirs l'attention et les bienfaits d'Auguste, surprit ces dames au point de ne pas comprendre comment elle avait pu acquérir assez de consistance pour arriver jusqu'à nous.

Parce qu'elle est encadrée, reprit l'abbé, dans un des ouvrages de Pétrarque, où il raconte que le Roi Robert l'ayant sérieusement consulté sur cette œuvre diabolique, le poète lui répondit qu'il y voyait l'empreinte des outils, mais aucune trace des démons.

Au surplus l'opinion populaire, sur la sorcellerie de Virgile, était si bien établie dans les siècles d'ignorance, que des auteurs anciens rapportent que, dans le lieu connu aujourd'hui à Naples sous le nom de S. Joseph des *Ruffi* il existait un puits appelé autrefois puits blanc (*pozzo bianco*) sur le marbre duquel il avait sculpté des constellations dont la vertu magique empêchait la corruption de l'eau et la formation des insectes qui en résultent.

Je puis vous dire encore que les traces de ces extravagances ne sont pas absolument détruites, puisque le jardinier qui me conduisit ici, la première fois que j'y vins, me parla de Virgile comme d'un homme dont la mémoire avait pu être calomniée, mais qui cependant n'était qu'un payen.

En nous éloignant du tombeau, pour remonter dans le jardin, M. Henry nous lut un passage de la 7.me lettre de Pline le jeune, écrite à *Caninius*. Il lui rapporte la mort de *Silius Talicus*, par suite d'une abstinence volontaire, dans sa terre près de Naples, étant dégoûté de la vie à cause d'un abcès incurable. Il ajoute que *Silius*

rassemblait dans diverses maisons un grand nombre de livres, de statues et de portraits auxquels il rendait presqu'un culte religieux. Le portrait de Virgile, dit-il, l'emportait sur tous les autres. Il fêtait la naissance de ce poète avec beaucoup plus de solennité que la sienne propre, *principalement à Naples, où il n'approchait de son tombeau* qu'avec le même respect qu'il eût approché d'un temple.

Parvenus sur le penchant de la colline, vers le levant, nous entrâmes sous un berceau de vignes qui couvrent un siége en marbre : de là on jouit d'un des plus beaux aspects de la ville et du golfe de Naples, dont l'immense horizon, entre la pointe dite de la *campanella* et celle de Pausilype, est partagé par l'île de Capri (*Capreæ*).

X.e ENTRETIEN.

SUR LES MONUMENS DES ANCIENS EN GÉNÉRAL.

De la place où nous étions, la comtesse s'amusait à suivre des yeux le chemin que nous avions parcouru dans la journée, et à retrouver les lieux où nous avions visité des antiquités. Elle avoua qu'elle n'aimait pas à rencontrer les catacombes dans son itinéraire, mais que les *Ponti-Rossi*, soit par le charme qu'ils doivent aux promenades auxquelles ils s'unissent si heureusement, soit par la hardiesse d'une entreprise dont ils ne sont cependant que de faibles témoins, lui paraissait un objet digne de fixer l'attention, et le seul, à son avis, qui porte aujourd'hui à Naples, l'empreinte de la grandeur des Romains.

Il est vrai, dit l'abbé, que l'on doit placer ces aqueducs dans le rang des plus grandes entreprises conçues par l'esprit hu-

main. Il fallait être aussi opiniâtres que l'étaient les Romains, aussi habitué que l'était Agrippa à surmonter tous les obstacles, pour exécuter un projet d'une si vaste étendue: mais Agrippa sentait bien que ses victoires navales n'occuperaient une place dans les fastes du siècle où il vivait, que pour s'unir à la gloire d'Auguste: alors il a voulu illustrer son nom par des monumens dont l'audace et la durée pussent lui assurer une gloire sans partage, aussi les premiers thermes qui furent construits à Rome conservent son nom; ils en perpétuent la célébrité. Personne n'ignore que le Panthéon a été érigé par M. Agrippa, le port de Misène, le port Jules, près de *Baja* n'existent plus il est vrai, mais néanmoins ils seront toujours cités dans l'histoire avec le nom du favori, du gendre d'Octave...... Il est possible, dit le Général en interrompant l'abbé, que M. Agrippa ait eu la pensée que vous lui prêtez, et je suis d'accord avec vous et avec ma sœur sur l'immensité d'un travail tel que les aqueducs qui, dans un trajet de 25 lieues portaient l'eau jusqu'à *Bajæ*: cependant..... mais ma sœur s'épouvante de la restriction....

non mon frère, poursuivez ; je suis surprise, je l'avoue, mais je n'ai pas peur.... Hé bien ! je poursuis : pourquoi n'exécuterait-on pas aujourd'hui un pareil projet ? C'est parce que l'ingénieur serait obligé de porter la dépense en argent, et qu'Agrippa ne l'additionnait qu'en hommes. Car enfin, qui peut faire une lieue d'arcades, peut en faire 25 sans plus de difficultés manuelles, et ici il n'a fallu réellement que remplacer avec des milliers d'esclaves nouveaux, des milliers d'esclaves qui avaient succombés.

Tailler des rochers, percer des montagnes, transporter, confectionner nuit et jour les materiaux nécessaires, n'était pas un poids pour le trésor, mais bien l'horrible devoir des vaincus.

Par exemple, après les dissentions civiles, à Rome, lorsque la Sicile fut pacifiée, Auguste fit rendre à leurs maîtres tous les esclaves qu'ils purent reconnaître pour leur avoir appartenu. Quatre mille ne furent pas réclamés; ces inutiles furent mis en croix. Hé bien ! Si dans ce moment Agrippa eût eu la pensée de faire couvrir les voies Appienne d'un portique depuis Capoue jusqu'à Rome,

ces infortunés seraient venus mourir ici, dans les marais, sous les rochers, sous le fouet et les verges, et n'ayant construit chacun que 6 pouces par jour de ce portique, ils auraient laissé, en moins de deux ans, un affreux témoignage de leur malheur auquel on ne penserait pas; mais nous serions en admiration devant cet épouvantable travail, Agrippa aurait ajouté un nouvel éclat à son nom, et Auguste et les Romains auraient joui d'un monument digne d'eux et de l'étonnement des générations.

Je devine bien, poursuivit le Général, par quel côté ma sœur se réserve de m'attaquer. Le Panthéon lui fournit l'exemple d'un monument du plus grand et du plus noble caractère : ici ce n'est plus une conception ordinaire, ce n'est plus la multiplication de pierres ou de briques, mécaniquement ajoutées, depuis une toise jusqu'à 25 lieues. Le Panthéon est un effort de génie, c'est un chef-d'œuvre d'architecture; en un mot c'est un édifice surprenant, j'en tombe d'accord; mais en apprenant qu'il a été construit sous le 3.me Consulat d'Arippa, je voudrais savoir aussi positivement par qui il

a été conçu. Je veux bien que l'érection de ce temple magnifique, marque une belle époque de la vie du grand homme qui ne pouvait adopter que de grandes choses, mais je voudrais aussi, sans incertitude, pouvoir ajouter au nom de celui qui a dit *j'adopte*, celui du grand artiste qui a dit *je propose*.

La réunion de certaines circonstances en faveur d'un homme, né pour surpasser les autres, immortalise son nom. Il dispose en quelque sorte de la puissance d'un magicien: il lui suffit de choisir et de vouloir et tous les obstacles s'applanissent, tout s'exécute comme par enchantement: son génie, grand par lui-même, développe celui des autres et sa gloire l'absorbe.

Cette justice si franchement prononcée, plaisait fort à M. Henry, sans qu'il ôsât, par ménagement pour la comtesse, en montrer toute sa joie; mais elle avoua sans difficulté qu'elle adoptait l'opinion du Général: cependant, dit-elle, j'ai beaucoup de peine à croire qu'avec les mêmes moyens nous soyons susceptibles d'atteindre au grand des anciens; car tout ce qui nous reste d'eux, tant en Italie qu'en Grèce, est colossal: les

temples, les palais, les cirques, les théâtres, jusque dans les provinces Romaines, ont un style, une majesté, en un mot des proportions extraordinaires que je ne retrouve pas ailleurs même, excepté S. Pierre, dans les monumens modernes en Italie... Je ne doute pas cependant, reprit le Général, que des mêmes circonstances ne doivent naître les mêmes résultats; et si en France ou en Angleterre on ne voit pas des monumens de luxe aussi étonnans, ce n'est pas parce qu'on y est moins capable de s'élever aux grandes conceptions, mais la disposition locale, la différence qui existe entre un pays traversé par les Appennins et des pays de plaines influent beaucoup plus qu'on ne pense sur le *grandi cose* que vous remarquez en Italie. Cette proposition vous paraîtra peut-être bizarre, mais je la crois cependant raisonnable: en effet les proportions ne sont que des comparaisons; ce qui nous paraît une montagne dans le centre de la France, ne serait ici qu'une colline; ce que nous appellons *Mont-Martre*, *Mont-Valérien*, seraient des monticules à côté du Vésuve, et cependant le Vésuve lui-même, au milieu

des grandes masses qui l'environnent, ne nous paraît pas extrêmement haut. L'œil s'accoutume à ces rapports, comme l'oreille à un rhytme; les idées se forment sur une grande ou sur une petite échelle, et n'adoptent que ce qui est en proportion avec les objets extérieurs ou avec les besoins.

C'est ainsi que les habitations des anciens étaient petites, parce qu'elles étaient en proportion avec eux; tandis que leurs monumens, leurs édifices publics étaient vastes, immenses, parce qu'ils étaient en rapport avec les grandes masses de la nature en Italie.

Mais ces rapports ne naissent pas seulement des objets extérieurs; ils s'établissent aussi d'un monument à un autre et ensuite du désir d'aller au-delà de ce qui paraissait dabord les dernières limites du possible. On est arrivé à une dimension, pourquoi ne pourrait-on pas l'étendre? On veut surpasser ce qui a étonné, parce que c'est le seul moyen d'attirer à soi l'admiration de la postérité. C'est ainsi que du cirque de *Caracalla*, qui contenait 20 mille spectateurs, on est parvenu à construire le grand cirque qui en contenait 380 mille.

Des circonstances passagères font encore franchir le dégré que l'on a cru le dernier. Un phénomène de bonheur, de génie et de gloire, s'élève au-dessus de tout ce qui l'a précédé : c'est Auguste: il devient un nouvel objet de proportion. Le théâtre de *Marcellus* dut surpasser celui de Pompée ; il fut en effet plus grand, plus magnifique et d'une architecture plus parfaite.

S'il eût été possible de placer une montagne sur une autre, on l'eût fait pour Alexandre : mais la poésie peut seule opérer ce prodige ; elle seule peut mettre Ossa sur Pellion. Alors un Macédonien plus fou comme statuaire, qu'Alexandre ne l'était comme conquérant, imagina de former du Mont-Athos une figure qui, d'une main, supporterait une ville, et de l'autre une urne d'où sortirait un fleuve. Mais le héros, prévoyant peut-être que ses conquêtes seraient démembrées avant le colosse, eut la modération de rejeter le projet. Un tel excès de délire ne pouvait naître qu'en Grèce, sous Alexandre, et là où il y avait des Ilotes, comme depuis il aurait pu naître sous Auguste, en Italie, parce qu'il y avait des esclaves.

Jusqu'ici, mon frère, vous m'avez très-bien expliqué pourquoi les anciens avaient des idées plus vastes que les modernes, et pourquoi ils pouvaient les réaliser; mais il me semble qu'en même-temps, vous avez fort bien établi, contre nous, les causes d'une infériorité que vous ne paraissez pas vouloir contester..... Certes, je n'avoue pas cette infériorité, reprit vivement le Général; jusqu'à ce moment je n'ai parlé que de leurs édifices, et j'ai dit en quoi et pourquoi ils étaient plus grands et plus somptueux que nous dans les monumens de luxe, tels que temples, théâtres, cirques, etc. Mais je répète que je suis bien loin d'avouer pour cela, que les modernes soient moins aptes que les anciens à s'élever aux grandes conceptions; et de ce que j'ai dit j'en tire une bien autre conséquence que vous, car dans les choses où nous ne paraissons que les avoir égalés, je soutiens que réellement nous les avons surpassés, puisque nous y sommes parvenus sans les secours immenses qu'ils tiraient du malheur des peuples vaincus.

S'ils construisaient des thermes, des cirques et des théâtres pour une ville qui, sous

Claude, renfermait près de 7 millions d'habitans, qu'elles raisons auraient les modernes de rivaliser avec les Romains ? ils n'ont aucune métropole de cette importance, et n'ont nul besoin d'adopter les mêmes dimensions dans leurs édifices de luxe.

Mais, par exemple, ma sœur, ce n'est ni devant Marseille, ni devant Beauvais que nous devons replacer Jules César ; mais, après lui avoir fait traverser les Gaules et la Manche, lorsqu'il aura jeté un coup-d'œil sur la Tamise, conduisons-le sur les bords du Rhin ; faisons lui voir Mayence et Strasbourg, ramenons-le sur Luxembourg et sur Metz ; Jules César, après avoir été en extase sur le fleuve *Tamesis*, sera encore en admiration devant les fortifications et l'appareil formidable des places de guerre, et il dira que les Archimèdes modernes valent bien celui de Syracuse pour la défense d'une ville.

Reprenons l'amiral M. Agrippa, et du port de Misène, ou du port Jules, portons-le à Toulon ou à Rochefort, à Brest ou à Cherbourg, qu'il parcoure des yeux une flotte, qu'il visite un arsénal, qu'il examine

un vaisseau de ligne, que pour le saluer selon son grade on lui tire aux oreilles une centaine de coups de canons : croyez-vous, ma sœur, qu'Agrippa dira que les modernes ne sont que des mirmidons ? Que le génie qui enfante les grandes choses a été enseveli sous les ruines de Rome ?

Je suis militaire et n'ai guère présent à l'esprit que ce qui touche à ma profession ; mais je suis convaincu qu'en étendant le cercle de votre proposition, le parallèle entre ce que les anciens ont laissé et ce que les modernes ont ajouté, pourrait nous rendre moins enthousiastes sur ce qui date de deux mille ans, et conséquemment un peu plus judicieux envers ceux qui ont passé dans cet intervalle. L'on verrait assurément par de grands résultats, telle est la découverte d'un nouveau monde, que les modernes n'ont point dégénéré, et que la place qu'ils occupent dans les fastes des siècles, n'est pas moins honorable que celle que nous assignons aux anciens.

A ces derniers mots le Général prit le bras de M.lle Hortense pour redescendre à Naples, en fixant au lendemain notre départ pour *Pozzuoli*.

VOYAGE VERS POZZUOLI.

Une des promenades les plus agréables que nous pussions faire était celle de Naples à *Pozzuoli*, pour revenir par le lac d'*Agnano*. Ce n'était plus, comme à Pompeï, resserrés entre des murs ruinés, au milieu de fragmens d'édifices et de débris souvent informes que nous allions nous promener. Notre enthousiasme n'avait plus à redouter la monotonie des mêmes objets; notre curiosité n'avait plus à combattre contre l'uniformité d'un grand nombre d'habitations composées des mêmes parties et ornées des mêmes détails; mais là, cependant, on croit interroger ces mêmes ruines, chaque asile explique un usage domestique inconnu; on examine un fait déplorable que l'intervalle du temps n'a point altéré; on assiste en quelque sorte à l'exhumation d'une ville Romaine; il semble que l'on vienne hériter de l'antiquité. Vers *Pozzuoli*, au contraire, on parcourt une campagne ouverte, mais elle est dépouillée de tout ce qui en faisait l'ancienne renommée: le passage des siècles y est tracé par l'anéantissement pres-

que total de ce qui en faisait un séjour de luxe, de plaisirs et de volupté. La mémoire ne recueille guère de richesses nouvelles, ce sont plutôt des souvenirs que l'on place dans ce champ d'évocation, puisqu'à chaque pas on a l'occasion de se rappeler les noms des hommes illustres qui habitaient ces contrées, et les faits historiques auxquels leurs actions publiques sont étroitement liées. Alors l'imagination anime ces lieux; elle leur rend une nouvelle vie, et l'on revient heureux de s'être ainsi rapproché d'un temps si reculé, et d'avoir pu se représenter, à Naples, les délices de l'ancienne Rome.

On est préparé à ces illusions par les agrémens d'une route qui présente les contrastes les plus remarquables avec la ville dont on s'éloigne. Au mouvement tumultueux d'une capitale opulente, succède le calme d'une campagne fertile et bien cultivée. On vient de suivre un quai spacieux, bordé de palais somptueux et d'un jardin régulier toujours fleuri; tout-à-coup on s'enfonce dans l'obscurité d'une grotte fraîche et tristement sonore, et l'on parvient dans une longue et belle avenue qui conduit à *Pozzuoli*.

Ici on promène ses regards sur des champs de lin, de froment et de lupins ombragés par des citronniers et des orangers, et surtout par des pampres suspendus à de longues perches ou enlacés dans les branches d'arbres à fruits. On ne rencontre plus, dans cet immense verger, que des hommes à demi nus et des villageoises dans le costume le plus pittoresque. La ville est pour eux le centre unique où ils se rendent; leur volonté est bien apparente, ils se hâtent d'atteindre le même but; tandis que Naples ne présente, ainsi que toutes les grandes villes, qu'une scène mouvante et compliquée. Là, on s'agite, on se croise, nulle intention n'y est marquée; c'est le mélange d'une multitude d'objets, la confusion de tous les bruits: c'est un théâtre d'activité et d'indolence, de joie et de tristesse, de faste et de misère qui fatigue l'attention et porte un tel trouble dans les facultés, que l'on souffre de ne pouvoir suivre des masses si mobiles, en saisir les rapports et les classer.

La rapidité avec laquelle nous marchions vers *Pozzuoli* favorisait celle des rapprochemens que chacun de nous se plaisait à fournir

sur le tumulte de la ville et sur les plaisirs tranquilles de la campagne. La Comtesse et M.[lle] Hortense faisaient entr'elles un échange très-animé de leurs impressions et de leurs ravissemens avec un enthousiasme et une vivacité que leur imagination ne leur permettait pas de contenir, et elles querellaient presque le Général, habitué à faire ce trajet, de ne pas partager leurs transports.

Enfin nous parvînmes aux *Bagnoli* dont le nom est dû aux bains et aux eaux thermales qui jaillissaient anciennement des collines qui bordent cette plage.

Là on retrouve la vue des îles, et l'on se dirige vers le mont *Olibano* dont le pied se baignait autrefois dans la mer; mais en 1568 ce mont fut taillé et l'on y pratiqua la route qui conduit aujourd'hui des *Bagnoli* à *Pozzuoli.*

Cette roche escarpée, les circuits du chemin élevé sur le bord de la mer, l'île d'*Ischia*, le cap Misène, le golfe de *Baïa* qui bornent l'horizon au couchant, présentent encore un nouveau tableau qui se complète heureusement par la vue de *Pozzuoli*, où l'on arrive en peu d'instans.

Nous descendîmes sur la place: l'abbé nous

conduisit aussitôt près d'un piédestal antique sur lequel a dû être placée la statue de Tibère.

Ce monument en marbre fut retrouvé dans le commencement du dernier siècle. La reconnaissance l'éleva à Tibère, qui fit secourir et reconstruire 14 villes de l'Asie mineure, les unes ruinées, les autres englouties par un tremblement de terre.

Sur la face principale on voit deux figures désignées par les noms de *Thenia* et *Magnesia* : entr'elles on lit une inscription latine qui porte que *la République a rétabli les Augustales en honneur de Tibère : César Auguste, fils du Divin Auguste, neveu du Divin Jules, grand Pontife, Consul pour la quatrième fois, l'an huit de son Règne et la trente-deuxième de son Tribunat.*

Sur un côté, six villes sont représentées par autant de figures symboliques que leurs inscriptions font connaître pour être *Temnos*, *Cybira*, *Myrina*, *Epheso*, *Apollonidea* et *Hircania.*

Chacun des deux autres côtés est orné de trois figures : sur un côté on lit les inscriptions de *Turulus*, *Cyme* et *Philadelphea*

et sur l'autre celles de *Mostene*, *Æge* et *Hierocœsarea*.

Toutes ces figures de bas-relief ne conservent plus guères que la forme des contours: les saillies en sont tellement usées, qu'il n'est plus possible de juger du mérite de la sculpture.

Des deux statues que l'on voit sur la place, une seule est antique; il est facile de la reconnaître, malgré la grande inscription qui désigne celui en l'honneur duquel ce monument fut élevé et la longue et fastueuse énumération de ses titres et de ses dignités, ce Consul est à peine connu, même par les érudits. On ne voit plus qu'une statue d'un beau style.

En montant à la cathédrale nous remarquâmes des restes nombreux de constructions antiques, des tronçons de colonnes et des débris d'inscriptions.

La cathédrale de *Pozzuoli*, assise sur le point le plus élevé de la ville, vers la mer, est édifiée sur les ruines d'un temple consacré à Jupiter et dédié à Auguste par *L. Calpurnius* qui le fit orner, ce qui résulte de l'inscription contenue dans le fronton.

Les murs du temple étaient recouverts en marbre blanc; six colonnes cannelées, avec chapiteaux d'ordre corinthien, décoraient chaque côté de l'édifice.

La construction de l'église ne permet pas de reconnaître l'ensemble de cet ancien temple: les fragmens en sont cependant intéressans pour les artistes.

En descendant de la cathédrale nous nous dirigeâmes vers le lieu dit *Pont de Caligula*. M. Henry nous fit remarquer que ces ruines, sujet d'une controverse assez compliquée, très-obscure et encore indécise, sur la véritable destination originaire des arches qui s'avancent à environ 500 toises dans la mer, sont, à n'en pas douter, les restes d'une jetée sur laquelle s'élevait un fanal. La nécessité de ce môle qui partageait le grand et le petit port, est assez évidente pour qu'il soit à peu-près superflu d'approfondir s'il pouvait défendre l'un ou l'autre port, de la fureur des vagues, pendant les tempêtes.

Vingt-cinq arches existaient sur la longueur de cette jetée qui se repliait vers le milieu: c'est-à-dire que la partie tenant à la terre-ferme, était dans la ligne du midi, et le

surplus inclinait vers le couchant. L'ouverture de ces arches est de 24 pieds.

Aujourd'hui on compte encore treize piles dont la construction en briques, est liée avec un ciment très-dur appelé *Puzzolana*.

Les tubes de terre cuite qui, de la surface de la chaussée, traversent perpendiculairement les piles, paraissent avoir eu pour objet de donner un écoulement à l'eau, soit pendant les grandes pluies, soit lorsque dans les tempêtes les vagues s'élevaient au-dessus du parapet qui bordait la jetée.

L'abbé instruisit ces dames que le nom de pont de Caligula qui est resté, a pour origine le spectacle extravagant que cet Empereur a donné dans la pompe d'un triomphe où il sembla vouloir surpasser la démence de Xercès et célébrer des victoires imaginaires contre les Parthes, les Daces et les Bretons.

A cet effet il fit construire un pont de plus d'une lieue de long. Ce pont s'attachait à l'extrémité des piles et traversait cette partie du golfe jusqu'à *Baïa*.

Il était impossible de bâtir dans les profondeurs de la mer, sur une ligne de 2818

toises. Il fallut donc réunir un grand nombre de vaisseaux et même en construire de nouveaux qui, retenus par des ancres, et attachés avec des chaînes, purent permettre d'établir dessus une route bordée de parapets.

La suspension des transports par mer, occasionna une famine générale en Italie et plus particulièrement à Rome; mais pour Caligula, les horreurs d'une calamité ne pouvait qu'ajouter à l'éclat de son triomphe. La pompe dura deux jours.

Le premier, l'Empereur, revêtu de la chlamyde, armé de l'épée d'Alexandre le Grand, et le front orné d'une couronne de chêne, traversa le golfe à cheval: le jour suivant il revint de *Baïa* sur un quadrige, traînant à son char le jeune *Darius*, fils d'Artabane, donné en otage par les Parthes: et pour que ce triomphe fût complètement ridicule, il entra dans *Pozzuoli* comme un conquérant dans une ville ennemie prise d'assaut. Cette pompe, précédée de sacrifices offerts aux Dieux et particulièrement à l'Envie pour les consoler de sa gloire, fut suivie d'une nuit pendant laquelle un grand nombre de feux

brillèrent sur tous les points du golfe et semblèrent seconder la puissance du triomphateur, en chassant les ténèbres en et réunissant, pour ainsi dire, deux jours en un seul.

L'espèce d'embrasement de la côte de *Baïa*, le tableau magique d'un bassin immense trasformé en une plaine de feu sillonnée par des milliers de barques et de flambeaux, le mouvement tumultueux d'une armée sur le pont triomphal et sur la plage, l'air retentissant de toute part du son des instrumens guerriers, n'étaient pas, soit dit encore une fois, un spectacle digne de Caligula. A la suite d'un festin somptueux, où il s'abandonna à la plus dégoûtante ivresse, il fit précipiter dans la mer ses amis, ainsi que les Magistrats investis des premières dignités de l'Empire, et prononça l'arrêt de mort des citoyens Romains dont les richesses pouvaient payer les frais de son épouvantable triomphe.

Pendant le récit historique de l'abbé, nous avions pris le chemin qui conduit au temple de Sérapis. Là, M. Henry redevint notre instructeur.

La façade de cet édifice était tournée vers

le couchant; de nouvelles constructions en occupent l'emplacement et en ont fait disparaître les moindres apparences.

L'entrée actuelle est à droite d'une ruelle où l'on arrive par une place où existait l'ancien port de *Pozzuoli*. Ce port, pendant une longue succession de siècles, a été comblé d'un côté par le sable que la mer y amena continuellement, et de l'autre par les terres qui se précipitèrent dans les ravins pendant les grands orages.

Ce ne peut être que par cette dernière cause que le temple de Sérapis a été enfoui jusqu'en 1750.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui le monument le plus curieux que l'on ait à voir à *Pozzuoli*.

Dans son état présent, il offre à la première vue un amas considérable de colonnes énormes, de dalles, de corniches, de fragmens de statues, de tuyaux et de tuiles, le tout en marbre de différentes espèces, tel que granit africain, jaune antique, cipolin etc.

Le pavé qui existe en grande partie, ainsi que les soubassemens, étaient en marbre grec.

Au centre du portique, seule partie conservée, l'on voit un massif circulaire où l'on monte par des dégrés situés sur quatre points de sa circonférence ; il servait de base à un temple rond, à jour, appelé monoptère.

Autour de ce massif il existe encore deux vases de marbre, ou plutôt deux têtes de colonnes cannelées en spirales : ces pièces de marbre étaient au nombre de douze. On voit encore deux anneaux de bronze dans le pavé, vers l'entrée ainsi qu'au point opposé; ils servaient à attacher les victimes destinées à être immolées. Un seul existe entier.

A l'extrémité du portique, faisant face à l'ancienne entrée, trois fûts de colonnes de marbre cipolin sont encore debout.

Ces trois colonnes, d'ordre corinthien, d'une seule pièce, ont 14 pieds 5 pouces 4 lignes de circonférence, et 40 pieds 4 pouces 6 lignes de haut.

Les magnifiques restes du temple de Sérapis, portent l'empreinte d'un phénomène sur les causes duquel se sont expliqués les naturalistes et les observateurs les plus recommandables. En effet, on remarque un

peu au-dessous du milieu, c'est-à-dire à environ 15 ou 18 pieds du sol, que ces colonnes sont rongées et percées de petits trous renfermant des coquillages, ce qui forme un cercle de trois ou 4 pieds de large.

L'opinion qui a prévalu sur les causes de ce dommage, c'est que la mer s'est étendue et élevée jusqu'à ce point, et que pendant des siècles, des moules ou pholades selon les uns; des dails et des dactilites selon les autres, s'y sont logés.

Il résulterait de cette cause un accroissement de phénomène bien plus extraordinaire que l'objet auquel on l'applique, puisque, non-seulement une partie de la ville de *Pozzuoli* aurait été submergée pendant des siècles, et la tradition n'en fait nulle mention, mais encore que le niveau de la mer n'aurait pu être si considérablement élevé sur ce point, sans l'être à des distances très-éloignées et sans laisser, en rentrant après des siècles dans ses anciennes limites, les traces d'un débordement et d'une inondation mémorable.

Je ne sais, ajouta M. Henry qui faisait ces réflexions, si je me trompe; mais j'ai

une idée qui, quoique beaucoup plus petite, me paraît cependant plus juste et plus naturelle. En observant que le bas de ce dégât sur les colonnes, suit la direction du terrain qui est derrière, je préfère croire que pendant un très-grand nombre d'années, les pluies ont produit des éboulemens, et entraîné des terres qui, à la longue, se sont accumulées dans l'intérieur du temple, en ont bouché les issues, et, devenant le fond élevé d'un bassin, cerné par les murs de son enceinte, ont contenu les eaux pluviales dont la longue stagnation a permis à des vers testacés ou bivalves de s'y former, et de se loger dans ces colonnes.

L'abbé allait entrer en discussion, pour soutenir l'opinion de *Winckelmann* que M. Henry venait d'attaquer; mais le Général observa que le traité de la compagnie s'y opposait pendant le voyage, et nous continuâmes notre examen.

Une colonne semblable à celles qui sont sur pieds, est rompue et couchée sur le terre-plein du monoptère.

Devant les colonnes, il y a des constructions en briques dépouillées des marbres qui

les couvraient; ce sont des piédestaux qui supportaient des statues adossées à chaque colonne du portique.

Un canal pour l'écoulement des eaux règne autour de l'enceinte: des murs ruinés conservent encore le plan des chambres qui entouraient cette partie du temple. Un assez grand nombre de pièces de marbre blanc sont accumulées et placées sur champ: elles sont percées d'une lunette qui en indique l'usage, pour recouvrir le siége des bains de vapeurs: elles étaient situées à chaque angle de l'édifice, dans deux chambres comprises dans l'alignement du sanctuaire. Ces deux chambres, sous lesquelles passait un ruisseau d'eau thermale, renfermaient un grand nombre de ces lunettes. Les murs et le pavé étaient recouverts en marbre. Dans tout le pourtour de ces chambres il existait un canal creusé dans le pavé, pour assurer la propreté du lieu.

De tels détails sur l'état dans lequel se trouve maintenant le temple, font naître le désir de se le représenter tel qu'il a dû être sous les Empereurs M. Aurélien, Antonin et Septime - Sévère. Sa reconstruction et son

embélissement ayant eu lieu il y a près de deux mille ans.

La largeur du portique, dans œuvre, est de 142 pieds; sa profondeur et sa longueur de 145. De misérables habitations occupant l'emplacement de l'ancienne entrée du temple, il n'est pas possible d'avoir une idée de son plan et de juger de sa magnificence; mais les ruines du portique, le choix et la quantité prodigieuse des marbres qui entraient dans sa construction, les proportions des colonnes d'ordre corinthien, tout enfin annonce un des monumens les plus riches et les plus majestueux de l'antiquité.

Le portique couvert était soutenu par vingt-quatre colonnes de granit auxquelles étaient adossées, en dehors, un égal nombre de statues des Dieux. Le sanctuaire était précédé d'un vestibule décoré de six colonnes de plus grandes dimensions; savoir: deux à l'entrée du sanctuaire, et quatre en avant: nous en voyons trois debout, la quatrième est renversée et rompue. Cette partie précieuse du temple n'a conservé aucune trace sensible de son ancien plan. Un jardin en occupe aujourd'hui l'emplacement qui, dailleurs, est

séparé du reste de l'édifice par un mur.

Le monoptère, élevé sur le massif du milieu, était composé de seize colonnes d'une seule pièce de marbre antique, rouge fleuri, et de marbre africain. En avant de ces colonnes, sur le bord du soubassement, il y avait douze autres colonnes destinées à supporter l'entablement au-dessus duquel était posé la coupole. Les quatre escaliers qui partagent le soubassement, occupaient chacun la place d'une colonne. Des statues sur leurs piédestaux, étaient placées entre les colonnes.

Dans le centre de cette rotonde à jour, était situé un grand autel octogone, sur lequel on brûlait les victimes.

Le douze vases cylindriques de marbre, cannelés en spirales, dont deux sont encore en place, étaient les puits d'où l'on tirait l'eau minérale appelée alors eau sacrée, dont faisaient usage les infirmes qui venaient des points les plus éloignés, offrir des sacrifices au Dieu Sérapis afin d'en obtenir leur guérison. L'empreinte du passage de la corde confirme cette opinion.

On compte trente-deux chambres autour du portique; savoir : onze de chaque côté, six

à l'entrée, et quatre sur les aîles du sanctuaire; celles de droite et de gauche avaient alternativement leurs portes en-dedans et en-dehors du temple. L'intérieur, ainsi que nous l'avons déjà observé, était revêtu en marbre blanc. Ces chambres étaient occupées par les étrangers infirmes.

Des parties d'escaliers indiquent qu'il existait un étage au-dessus de ces chambres, en avant desquelles s'élevait un second portique, soutenu par d'autres colonnes de jaune antique; ce qui ajoutait à la magnificence de ce temple consacré principalement à Jupiter Sérapis.

Une inscription trouvée dans le temple, ainsi qu'une petite statue de ce Dieu, attestent suffisamment qu'il lui était dédié.

Jupiter-Sérapis était adoré chez le Égyptiens, et particulièrement à Memphis et à Canope.

On le confondait souvent avec Pluton: alors il était comme celui de *Pozzuoli*, accompagné de Cerbère; il avait une longue barbe et portait sur la tête un boisseau, symbole de la fertilité et de l'abondance.

Pozzuoli étant en Italie une des princi-

pales places de commerce des orientaux; les Égyptiens y introduisirent son culte et lui érigèrent ce temple qui, dans l'origine, était en briques.

L'eau thermale et minérale, à laquelle les prêtres de Jupiter-Sérapis avaient donné le nom d'eau sacrée, prend sa source dans la montagne au pied de laquelle le temple est situé. Le volume en est, dit-on, assez considérable pour animer un moulin.

Le docteur Panvini, après en avoir fait l'analyse, est arrivé au point de la composer; elle a la même limpidité, la même saveur et les mêmes vertus curatives dans les obstructions abdominales, dans l'hémoptysie etc. Dans environ dix-sept onces d'eau de fontaine, il fait dissoudre quarante-six grains de muriate de soude, dix grains de carbonate de soude, six grains de carbonate de chaux et six grains de chaux pure.

La fourberie sacrée consistait donc à administrer cette eau dans les maladies dont elle pouvait triompher; mais comme il eût été maladroit d'en restreindre l'application aux seules maladies contre lesquelles elle agissait efficacement, et de n'attribuer uniquement

18

qu'à son usage la guérison des infirmités, ils en faisaient remonter le principal effet à la puissance de Jupiter-Sérapis, à la dévotion des malades et à la valeur de leurs offrandes.

En outre pour se plier d'autant mieux à la confiance superstitieuse des malades étrangers, Grecs, Gaulois ou Germains, le temple renfermait un grand nombre de divinités exotiques; ainsi les malades pouvaient choisir et adresser leurs prières, et surtout leurs sacrifices, à des Dieux subalternes adorés dans leur pays.

Enfin comme dans ce temps, de même qu'aujourd'hui, beaucoup de maladies avaient leur siége dans l'imagination, il suffisait, pour recouvrer la santé, d'avoir une vision ou une révélation en songe du Dieu Sérapis.

Parfaitement instruit sur tout ce que présentent les ruines du temple et sur ce qui y a rapport, nous en sortîmes pour continuer notre marche: à cet effet nous montâmes sur les chevaux que le Général avait fait venir de Naples. Les dames préfèrerent prendre des ânes.

A peu de distance du temple de Sérapis,

nous entrâmes dans une route antique, considérablement ruinée, appelée voie Campanienne: elle conduit à Capoue et s'embranchait avec la voie *Appia*.

Un grand nombre de tombeaux bordent cette route des deux côtés: ils sont, la plupart, détruits et ne présentent que des masses ou des fragmens informes. Néanmoins M. Henry nous engagea à poursuivre, pour en voir deux assez bien conservés sur la droite de la route. Le premier, près de l'église de *S. Vito*, est un *columbarium* dans lequel on descend par des marches construites dans l'intérieur. Il est voûté, recouvert en stuc, et orné de bas-reliefs représentant des figures grotesques. Trois niches en avant-corps, l'une en face de la porte et les deux autres à droite et à gauche, sont décorées chacune de deux colonnes qui soutiennent un fronton. Ces trois petits monumens, un grand nombre de petites niches pratiquées dans les murs, la profusion d'ornemens qui enrichissaient la voûte et probablement les autres parties du tombeau, et enfin l'état de vétusté dans lequel il se trouve, composent un ensemble très-pittoresque aux yeux des artistes.

*

Le second tombeau, vis-à-vis de l'église de *S. Vito*, est isolé : sa figure éxtérieure est un piédestal sur lequel est placé une colonne tronquée près de sa base. L'intérieur est à deux étages : la partie supérieure est aujourd'hui l'habitation d'un paysan ; le dessous est son cellier.

Des vestiges de stuc, de bas-reliefs et de peintures, ainsi que des fragmens d'architecture, assez bien conservés en bas, annoncent que ce tombeau appartenait à une famille opulente.

La course avait été longue et fatigante : le Général nous proposa de faire une halte, et d'adopter ce lieu pour y prendre quelques rafraîchissemens ; chacun reconnut qu'en effet il était rare de se trouver dans de meilleures dispositions, et dans un lieu mieux couvert, plus frais et plus propre à un repas champêtre : ainsi son avis fut généralement approuvé.

XI.e ENTRETIEN.

SUR L'ANCIENNE VILLE DE POZZUOLI.

QUOIQUE nous n'eussions que peu d'instans à donner au repos, et conséquemment aux explications relatives aux monumens que nous venions de visiter, M.lle Hortense ne voulut pas différer de demander à l'abbé si la ville de *Pozzuoli* avait toujours été aussi peu considérable qu'elle l'est aujourd'hui, et si elle avait été remarquable par quelques circonstances qui méritassent d'être connues.

Il paraît que cette ville, dit l'abbé, doit son origine aux Cuméens qui y eurent un port et un arsenal, et que sa fondation remonte à l'an 232 de Rome, sous le Règne du dernier Tarquin.

Un si grand nombre de siècles en ferait une ville très-vénérable, puisqu'elle aurait aujourd'hui plus de 2300 ans; mais ce que nous venons d'en voir est, à-peu-près, tout

ce qui reste de son antique existence. On reconnaît même que l'amphithéâtre que nous allons visiter devait en être le centre; d'où il résulterait que *Pozzuoli* s'étendait jusqu'à la *Solfatare* : qu'ainsi cette ville n'occupe maintenant qu'une petite partie de son ancien emplacement; et qu'à parler exactement, il n'en reste que le nom qui date de l'époque où les Romains y placerent une colonie sous le commandement de *Q. Fabius*, pour la défendre contre les attaques d'*Annibal.*

Avant cette époque elle se gouvernait en république et se nommait *Dicaearchia.* Son port, ouvert a toutes les nations, la rendait florissante. *Pozzuoli* était une place de commerce pour les villes de la côte d'Asie et de la Basse-Egypte. Le temple de Sérapis atteste la station des Alexandrins, des peuples de Phrygie et de Canope qui adoraient ce Dieu. *Pozzuoli* etait renommé pour le rouge pourpre que l'on comparait a celui de Tyr. Ses teintures en bleu etaient aussi très-estimées.

La ruine de *Pozzuoli* est attribuée aux incursions des Barbares, aux tremblemens de terre, à la dernière éruption de la *Solfatare*, et aux tempêtes qui ont comblé son port.

L'empressement que montrait la Comtesse, pour continuer notre voyage, ne permit pas à M.[lle] Hortense de présenter de nouvelles questions, et nous reprîmes notre route.

ACCADÉMIES DE CICÉRON.

SOLFATARE.

En rentrant dans la route dite voie Campanienne, on parvient à un carrefour où se joignait la voie Consulaire ou Domitienne, établie entre *Cumes* et *Pozzuoli.*

A gauche, sur le haut de la colline qui fait face à *Bauli*, situé entre Misène et *Baïa*, on remarque des murs en briques percés de niches et de fenêtres. Ce sont les ruines du temple de Neptune. Le corps principal était tourné vers la route, et le portique se dirigeait vers la mer. C'est de ce temple dont parle Cicéron lorsque, s'entretenant avec *Lucullus* sur les erreurs des sens, il lui dit : *nous sommes à Bauli d'où nous voyons Pozzuoli, et cependant nous ne voyons pas notre ami Aviano qui, peut-être, se promène sous le portique du temple de Neptune.*

Le Général entreprenait d'attaquer l'argument de Cicéron qui, selon lui, qualifiait d'erreur ce qui ne prouve que les limites d'un sens externe; mais l'abbé, prenant sa revanche du temple de Sérapis, fit valoir le traité de la compagnie, et le Général n'insista pas.

En descendant encore un peu et tournant à droite, l'abbé s'écria: enfin, nous sommes arrivés! Voilà ces fameux portiques dépendans de la maison de campagne où Cicéron composa son ouvrage intitulé, *questions académiques*. La préférence qu'il accordait à cette retraite, sur celle de Cumes ou de Pompeï; les chefs-d'œuvre de sculptures Grecques dont il l'avait orné, le nom même d'académie qu'il avait donné à cette longue galerie, construite à l'instar des portiques d'Académus à Athènes, rendent ces ruines d'autant plus respectables, qu'il est impossible de ne pas y rattacher le souvenir des ouvrages de ce celèbre orateur, et les grandes époques historiques qui ont illustré et sa vie et sa mort.

Ces portiques s'élevaient au milieu de magnifiques jardins qui touchaient d'un côté à

la ville de *Pozzuoli*, alors opulente, et se prolongeaient en emphithéâtre pendant une demi-lieue en face de *Baïa*. L'horizon est coupé, çà et là, par les îles dont les formes escarpées se dessinent sur un ciel presque toujours serein: au couchant le promontoire de Misène et les châteaux de *Baïa*, et vers l'orient, dans le lointain, les montagnes de *Sorrente*, enveloppent un immense bassin qui faisait partie de ce qu'on appelait mer tyrrhénienne.

Tel est le vaste tableau sur lequel Cicéron étendait sa vue, lorsqu'il se promenait sous ses majestueux portiques : il n'en reste aujourd'hui que de misérables ruines de distance en distance, et nulle trace du tombeau d'Adrien qui, mort à *Baïa*, fut enseveli dans ce lieu.

Sans nous écarter du chemin qui conduit à la *Solfatare*, nous pûmes visiter l'amphithéâtre Putéolien, désigné vulgairement sous le nom de *carceri*.

Le quart de cet édifice est, à peu-près, ce qui peut en faire reconnaître les dimensions. Le surplus est atterré et couvert de plantations.

Dans une portion du corridor qui entourait l'arène, on voit à gauche les issues par lesquelles on montait sur les gradins, et à droite plusieurs caves dont une est convertie en chapelle érigée à S. Janvier. L'abbé nous instruisit, à ce sujet, que S. Procul et plusieurs chrétiens subirent ici le martyre par ordre de Thimotee.

La comtesse ajouta qu'elle venait d'apprendre, par son petit conducteur, que S. Janvier ayant été exposé à la voracité d'ours affamés, et ces animaux s'étant mis à genoux devant lui, on fut obligé de le décapiter.

L'emphithéâtre de *Pozzuoli*, moins grand que celui de Pompeï, était construit partie en briques, partie en pierres de lave. Selon les détails transmis par des écrivains qui l'ont vu avant sa ruine totale, il avait 196 pieds de long sur 141 de large, et devait contenir néanmoins, d'après leur calcul approximatif, 25 mille spectateurs.

En sortant de ce lieu, nous nous fîmes conduire à la *Solfatare*, nous dirigeant vers le levant, et laissant *Pozzuoli* au-dessous de nous et à notre droite. Les approches de

cet ancien volcan sont remarquables par la stérilité du sol, par sa couleur blanchâtre et surtout par l'odeur des vapeurs sulfureuses qu'il exhale.

Dès l'entrée du cratère, on se croit transporté tout-à-coup sur un autre globe: c'est le songe réalisé d'un esprit malade. Ici rien ne ressemble au désordre des lieux les plus déserts, les plus sauvages, et rien ne rappelle les beautés de la nature: le blanc même devient un deuil. Un amas confus de rochers calcinés, de terre brûlée, de blocs, de scories, ceignent la couche de lave qui couvre le profond abîme sur lequel on marche.

Ces masses volcaniques qui, avant d'être vomies du centre de la terre, ont roulées pendant des siècles dans les entrailles embrasées du volcan, semblent encore transsuder les sels et le soufre qui les couvrent et les colorent. Çà et là on voit des crevasses bordées d'oxides métalliques, de matières argileuses et de cristallisations d'où sortent lentement des flocons de fumée qui s'étendent et se dissipent dans l'air.

A la surprise occasionnée par le tableau extraordinaire et imprévu d'une si grande confusion de toutes choses, succède naturellement une sorte de crainte quand, en frappant du pied sur la croûte volcanique, ou jetant une pierre dans une ouverture d'où sort une vapeur brûlante, on entend un retentissement dont les vibrations multipliées indiquent les immenses profondeurs du gouffre.

Néanmoins on marche sur la croûte d'un cratère qui a 889 toises de long sur 296 de large, sans trop penser que le dessous en est vide; que des matières y sont entretenues en fusion par un feu lent; que des parties de cette voûte peuvent se rompre, et, en s'écroulant, engloutir les curieux qui pèsent dessus ou l'éprouvent par des secousses.

Mais on est rassuré quand on sait que depuis plus de six cents ans le volcan n'a pas fait éruption; qu'il s'épuise; qu'il s'éteint; qu'il ne jette plus de flammes, et que le nombre des bouches d'où sort la fumée, diminue sensiblement. D'ailleurs si l'idée d'un danger prochain pouvait naître, elle se dissiperait aussitôt en voyant des ouvriers qui

travaillent avec une parfaite sécurité à récolter le soufre, à fabriquer l'alun et le sel ammoniac.

Nous sortîmes de la *Solfatare* pour nous acheminer vers le lac d'*Agnano*, qui est encore, selon toute apparence, l'emplacement d'un volcan dont l'extinction totale remonte aux temps les plus reculés.

La montagne par laquelle on descend est agréablement boisée; les arbres qui couvrent la route font une heureuse opposition avec l'affreuse aridité de la *Solfatare*, et dérobent le lac à la vue comme pour mieux ménager la surprise d'une des plus belles promenades des environs de Naples.

Ce n'est qu'au moment où, sans obstacles, l'œil peut en mesurer toute l'étendue, que l'on sort du bois pour mettre le pied sur une pelouse douce et fraîche qui encadre le lac d'une demi-lieue de circuit.

Ici la nature est riante, simple et tranquille; ce serait la solitude d'un homme heureux.

Les eaux limpides du lac, légèrement émues à leur surface, produisent à peine quelques vagues qui viennent expirer sur le gazon,

L'uniformité d'un champ si spacieux et si uni, est interrompue par des touffes de roseaux faiblement agités par un vent frais, et par le mouvement d'un grand nombre d'oiseaux aquatiques, qui s'élancent en troupes du lac sur la prairie, et de la prairie sur le lac.

Le vallon est cerné au loin par de hautes montagnes dont les formes disparaissent sous les bois épais qui les couvrent.

Après avoir contemplé l'ensemble de ce site romantique, nous entrâmes à droite sous une allée d'arbres plus élevée que la prairie, et nous nous rendîmes aux étuves dites de S.t-Germain, où l'on vient prendre les bains secs dans les maladies qui exigent une abondante transpiration.

Ces étuves sont situées à l'entrée du lac vers Naples, et consistent en une réunion d'anciennes masures construites par des mains barbares pour le soulagement de l'humanité. Quelques années encore et il n'en restera que les décombres.

Dans l'intérieur, ces misérables cahutes, dont le plafond est percé, sont partagées en huit chambres: les plus chaudes sont les quatre dernières. L'odeur du soufre et des

différentes sublimations qui s'opèrent naturellement dans ce lieu, est difficile a supporter dans les premiers instans. Les exhalaisons se manifestent par une fumée blanche qui s'échappe par les fentes des murs. Dans quelques unes de ces fentes, la chaleur humide y élève le thermomètre de Réaumur à 80 dégrés. Les murs sont enduits d'une croûte où se trouve, ainsi qu'à la *Solfatare*, le sulfate acide d'allumine et un peu de sulfate de fer.

Les modestes étuves du lac d'*Agnano*, ont remplacé les magnifiques thermes que les Romains avaient élevés dan scett emême partie. L'espace occupé par les ruines, est assez considérable pour juger que l'édifice était somptueux: les constructions en briques qui sont incorporées avec la colline, ont d'ailleurs tous les caractères de grandeurs et de solidité qui se rencontrent dans les monumens publics des anciens. Les débris d'arcades, les voûtes, les pans de mur n'ayant plus aucune liaison entr'eux, il n'est plus possible de concevoir le plan de l'édifice, et l'on pourrait même être incertain sur son ancien usage, s'il n'était resté des portions de salons ceintrés faisant corps avec la colline, où l'on voit un grand

nombre de tuyaux en terre cuite par où la chaleur et les vapeurs se répandaient dans l'intérieur des thermes.

Il y a apparence que ces mêmes thermes renfermaient aussi des bains d'eau chaude. La voûte d'un immense foyer, le canal correspondant d'une cheminée et la calcination des pierres encore noircies à leur surface, semblent l'indiquer.

A peu de distance des étuves, dans le pied de la colline adossée au levant, on trouve la grotte dite du chien, à cause de l'épreuve que l'on fait subir à cet animal pour l'instruction des curieux.

Elle est creusée dans le tuf à une très-petite profondeur, et ne pourrait contenir que quatre ou cinq hommes.

En plaçant l'œil au niveau du sol, on voit la fumée du flambeau qui doit être immergé dans la vapeur qu'il exhale à huit ou dix pouces de terre, s'unir à cette vapeur, s'étaler sous la couche d'air atmosphérique qui la comprime, comme elle ferait sous une voûte.

On donne à cette exhalaison, le nom ancien et générique de mofette, parce qu'elle éteint

les corps en combustion, et tue les animaux. L'expérience s'en fait avec une torche allumée aussitôt qu'elle est plongée dans la vapeur.

Un chien sert aussi à en confirmer les propriétés mortifères. On le couche sur la terre, et en moins d'une minute la vapeur agit sur l'animal ; il entre en convulsion, se roidit et expirerait aussitôt d'asphyxie, s'il n'était promptement rendu au grand air. Cet animal, sans mouvement, jette de l'écume, ensuite il s'agite, tourne, gratte la terre et revient enfin dans son premier état.

En dernier lieu, pour compléter les épreuves, on tire un pistolet et le coup ne part pas, ce qui démontre l'absence totale de l'air atmosphérique, ou au moins un puissant obstacle à l'ignition des paillettes de fer qui, en contact avec la poudre, doivent faire éclater l'explosion.

Étant parvenus au dernier terme de notre course, nous profitâmes du reste d'une belle journée pour nous reposer sur l'herbe, et pour laisser à M.lle Hortense le temps de questionner l'abbé.

XII. ENTRETIEN.

SUR LES BAINS ET LES THERMES.

Chacun de nous s'attendait que la *Solfature* fournirait à M.[lle] Hortense l'occasion de profiter des études de l'abbé sur les volcans, et nous jouissions d'avance du petit embarras dans lequel se trouverait notre complaisant instructeur, pour éviter le langage de la science, dans les explications du phénomène des éruptions, et dans l'examen, même superficiel, de la minéralogie volcanique.

Cependant la victoire qu'il avait remportée à sur notre opinion, depuis Pompeï jusqu'à ce moment, en répondant, sans aucun appareil iconographique, sur les monumens antiques, devait nous inspirer assez de confiance, pour croire qu'il triompherait de cette dernière difficulté comme de la première. C'était, au reste, l'opinion du Général, qui le connaissait depuis sa jeunesse pour un homme du monde doué

d'un esprit juste, qui vise principalement à être entendu.

Notre perplexité ne fut pas de longue durée; les étuves étaient ce qui avait frappé M.lle Hortense. L'espace occupé par les ruines des thermes lui paraissait si considérable, et les constructions qui restent incorporées avec la montagne, annonçaient un édifice si noble, une structure si solide et si soignée, qu'elle ne concevait pas, surtout en se rappellant les thermes de Rome, comment les anciens avaient pu placer à un si haut rang, l'usage qu'ils faisaient des bains et des eaux thermales. Il fallait donc, dit-elle en terminant, que ce fût pour eux, autant un luxe qu'un besoin ?

C'est exactement vrai, répondit l'abbé : l'usage de se baigner est naturel; la chaleur y invite, la santé le requiert, et plus les hommes sont près de la nature, mieux ils savent profiter de ses bienfaits.

Les premiers Romains étaient des vagabonds, des demi-sauvages: leurs mœurs étaient rudes et barbares, leur vie frugale et leur hygiène très-simple.

Presque nus, sous un soleil ardent, passant alternativement de la culture des terres,

dans les camps, ils devaient recourir fréquemment à un moyen infaillible de se délasser et de réparer leurs forces. Dailleurs leurs exercices, leurs jeux étaient violens. Alors, couverts de sueur et de poussière, ils se plongeaient dans le Tibre, où, en nageant, ils déployaient encore une nouvelle vigueur. Plus civilisés ils n'en continuèrent pas moins à se rompre à la fatigue, et à s'entretenir dans l'habitude de passer subitement du chaud au froid, parce que, accroître les forces individuelles, suppléait au nombre des individus. Dans le principe ils étaient belliqueux autant par ambition que par inclination, et dans la suite, ils dûrent l'être encore, autant par système que par nécessité. L'univers ne pouvait mieux se venger qu'en les exterminant.

Cet usage, aussi naturel que les effets en sont prompts et salutaires, devait donc être public chez les Romains. Il devait faire partie de leur administration : aussi dans Rome les bains étaient des établissemens nombreux et spacieux, comme ils l'étaient chez les Grecs, à-peu-près pour les mêmes causes; mais ceux-ci étaient leurs aînés en civilisation. Les beaux-

arts y florissaient ; ils y étaient élevés à un dégré éminent. Alors Rome, dominatrice du monde, comprenant toujours dans les dépouilles des vaincus les témoins impérissables qui devaient attester sa puissance et perpétuer sa gloire, s'enrichit des plus précieux monumens pour en décorer ses temples, ses portiques et tous ses autres édifices. Ce premier pas fait, les Romains sentirent la nécessité de donner à leurs monumens un aspect imposant et majestueux, à l'instar de ceux des Grecs.

Non-seulement ils s'enrichirent autant qu'ils purent des monumens des Grecs, mais comme ce n'eût été qu'une conquête stérile, alors ils s'approprièrent encore tout ce qui, dans leurs usages, pouvait, sinon accroître, au moins maintenir leur puissance.

C'est ainsi que la jeunesse Romaine, en allant à Athènes s'instruire dans la philosophie, se former à l'éloquence, allait aussi s'exercer dans les gymnases. La course, le saut, le disque, la lutte, le pugilat, développaient les forces et l'adresse; ils entretenaient l'agilité, la souplesse et la vigueur du corps. Une telle institution était trop analogue au caractère Romain, pour ne pas être généralement

adoptée. De-là n'acquit la nécessité de créer des établissemens publics pour ces jeux. Ils furent annexés aux bains, aux thermes, comme en étant un accessoire inséparable, et devinrent une nouvelle occasion d'étendre ces édifices et conséquemment de leur donner plus de magnificence.

C'est sous le règne d'Auguste que Rome fut revêtue de marbre; c'est aussi de cette époque que date la grande somptuosité des bains.

On comparait ces édifices à des provinces, parce qu'en effet ils étaient immenses. Un nombre prodigieux d'appartemens, des portiques, des galeries, des salons y étaient construits; des jardins, des bosquets, des terrasses, des bassins et de longues avenues d'arbres en dépendaient. Ceux d'Agrippa, d'abord les plus grands, furent surpassés par ceux de Caracalla: mais les plus considérables et les plus magnifiques, furent ceux de Dioclétien.

Quarante mille soldats chrétiens furent employés à leur construction: ils étaient à deux étagas; trois mille personnes pouvaient s'y baigner en même temps; les marbres les plus précieux, le granit oriental et le porphire y étaient prodigués.

En général la construction des bains et des thermes était, dans ses parties principales, sur un plan uniforme; c'est à dire que le grand fourneau était situé au milieu: de chaque côté il y avait une file de grandes salles, c'est ce que l'on nommait *Balnearia:* ces salles comprenaient l'étuve, le bain chaud, le bain froid et le bain de vapeur. Chaque salon, ainsi que les autres appartemens, les galeries, les portiques et la bibliothèque, étaient ornés de tableaux et de statues: les vases les plus précieux, et tous les ustensiles nécessaires, s'y trouvaient avec profusion: on y distribuait des onguens, des parfums, des baumes et des huiles. Un grand nombre d'esclaves des deux sexes, étaient affectés au service des bains publics. On en comptait 12 dans Rome, et en outre 860 dans les maisons particulières.

Des réglemens établissaient ce qui avait rapport à la décence, à l'ordre, à la sûreté, au prix, au temps et aux heures, pour ouvrir ou fermer les bains, ce qui était annoncé par une cloche.

Dans l'origine ils étaient ouverts à deux ou trois heures après midi, et jamais après le soleil

couché: ceux des femmes étaient séparés de ceux des hommes; mais à la fin il n'y avait plus ni ordre, ni décence: seulement les hommes et les femmes étaient servis respectivement par des esclaves de leur sexe.

Aucune distinction de rang n'était admise dans les bains : si modique que fût la somme qu'on dût payer pour y entrer, elle donnait le droit d'y être comme chez soi. Titus, Alexandre-Sévère, Adrien, y étaient mêlés avec le peuple. A ce sujet on rapporte qu'Adrien apercevant qu'un vieux soldat se frottait le dos sur le mur, parce qu'il n'avait pas d'esclaves pour se faire racler, l'Empereur lui en donna aussitôt plusieurs et lui assura de quoi les garder. Cette action, promptement répandue, fut, pour un grand nombre de vieillards, un avertissement sur le moyen d'exciter la compassion et la générosité de l'Empereur : mais Adrien, pénétrant leur motif, leur fit distribuer des *strigiles* et leur ordonna de se racler l'un l'autre.

J'ai eu occasion d'expliquer, dans la maison d'Arrius, à Pompeï, la manière dont les anciens prenaient les bains. J'ajouterai seulement que de l'eau chaude ils passaient à l'eau

froide, et que de tiède qu'ils la voulaient, dans les premiers temps, ils avaient fini par préférer celle presque bouillante.

Les voitures de ces dames venaient d'arriver au lac, et quoique M.lle Hortense parût avoir encore quelqu'envie de prolonger un entretien qui lui plaisait beaucoup, le projet arrêté pour le lendemain, d'aller jusqu'à *Cumes*, ne permettait guère de rester plus long-temps; d'ailleurs la Comtesse désirait rentrer à Naples, pour s'y préparer, par le repos, à entreprendre un dernier voyage qui devait être encore plus pénible que les précédens.

CAP MISÈNE, etc.

Nos dernières courses avaient été trop heureuses, pour différer d'entreprendre celle de Naples à *Cumes*, et de ce point à *Baïa*. Cette partie intéressante des antiquités complétait donc notre entreprise et devait nous procurer, non-seulement de nouvelles connaissances, mais aussi un nouveau plaisir dans la manière de faire notre tournée : nous allions par mer. M. Lejeune était du voyage.

M. Henry et M. Lainé ne purent se joindre à nous.

Le Général avait pourvu à tout : une barque nous portait à *Cumes* où ses chevaux devaient se rendre avec nos conducteurs de *Pozzuoli*, pour nous ramener au lieu du rembarquement fixé à *Baïa*.

Nous nous étions éloignés de la petite jetée de la *Vittoria* avant le lever du soleil. La côte de Pausilype, dont nous nous tenions peu éloignés, nous présentait une multitude d'objets qui, passant rapidement devant nos yeux, offraient, à chacun de nous, l'occasion de choisir un site pour y établir une maison de campagne. La Comtesse adoptait le palais de la Reine Jeanne, battu par la mer, exposé au levant, et tourné en face du Vésuve. Elle préférait cette situation à toute autre. M. Henry devant être son architecte, elle se proposait de lui expliquer ses intentions ; mais ensuite se rappellant l'histoire des deux sœurs et les crimes qui flétrissent depuis près de six cents ans le nom resté à ce palais abandonné, elle y renonça pour se réunir à M.lle Hortense qui préférait s'élever sur la colline pour voir de belles terrasses, des jardins, des bassins,

et surtout une cascade. A cette partie du plan de M.lle Hortense, chacun se plut à profiter de sa distraction et à enrichir sa propriété de jets d'eau et d'une petite rivière; mais le Général ayant déclaré que ce qui lui plaisait dans le choix de sa nièce, ce serait d'être dispensé de mettre de l'eau dans son vin. M.lle Hortense s'aperçut de son erreur, et de dépit elle allait renoncer à Pausilype, quand, apercevant des femmes à une fontaine, près de la mer, elle se détermina enfin à quitter les hautes régions et à s'établir sur le rivage. Dans l'instant nous tournions la pointe de Pausilype, où nous remarquâmes les sites, également ornés de barques et de pêcheurs, que l'on retrouve dans la plupart des marines de Vernet. Cette partie, moins accessible aux habitans d'une grande ville, change déjà de caractère et présente un autre genre de beautés : des écueils s'élèvent au-dessus des eaux; des antres, des cavernes immenses, des ravins profonds, coupent la montagne, en varient les formes, et présentent à chaque instant de nouveaux tableaux. Le calme de la mer, la sérénité du ciel, la fraîcheur de l'air, en un mot tout concourt,

dans la belle saison, à rendre ce trajet préférable au même chemin que l'on pourrait faire par terre.

Laissant à notre droite ce que l'on appelle vulgairement les écoles de Virgile, et passant entre le lazaret et la petite île de *Nisida*, nous nous dirigeâmes en droite ligne vers le cap Misène.

Nous eûmes un nouveau plaisir en revoyant se développer devant nous, à une si grande distance, tous les lieux que nous avions parcourus la veille, et nous anticipions sur les jouissances de notre journée en promenant nos regards sur ceux que nous allions encore visiter.

Ayant atteint le promontoire de Misène, l'abbé nous proposa de nous y arrêter: il fut décidé de mettre pied-à-terre pour le gravir pendant la fraîcheur du matin. En conséquence nous le tournâmes pour aller descendre vers la partie méridionale.

Sans nous arrêter à examiner quelques vestiges d'antiquités qui touchent au rivage; vestiges auxquels ne se rattachent d'ailleurs aucune destination connue, ni aucun caractère remarquable, nous suivîmes un chemin en

zig-zag et parvînmes en peu d'instans, et sans une extrême fatigue, au sommet du mont où Virgile feint de placer le tombeau de Misène, trompette des Troyens débarqués à *Cumes*, sous la conduite d'Énée.

La plate-forme en est assez resserrée pour concevoir l'avantage du choix qu'en avaient fait les triumvirs Octave et Antoine, lorsqu'ils traitèrent avec Sextus-Pompée pour mettre fin à la guerre qui privait Rome des secours de la Sicile.

Les restes de constructions qui existent sur cet emplacement paraissent avoir été la base de la tour élevée sur le mont pour y tenir un fanal.

De cette hauteur la vue embrasse un immense horizon, et les lieux que l'on voit au-dessous de soi, sont trop intéressans pour négliger de les suivre de l'œil, et trop dépourvus néanmoins de ce qui en faisait l'ancienne splendeur, pour prendre la peine de les parcourir.

Le tableau que présente le lointain, devant être le même sur la cîme de *Cumes*, nous n'examinâmes, pour l'instant, que ce qui s'offrait sous nos yeux.

De ce point nous pûmes juger, mieux que

de *Pozzuoli* même, ce que devait être le pont triomphal de *Caligula.* Les piles qu'on aperçoit près de cette ville, sont une si petite portion de la ligne qui reste à tracer, que l'imagination s'étend à peine jusqu'à la possibilité d'une entreprise sur laquelle l'emporte encore l'extravagance de son auteur.

Le château de *Baia* s'élève en face de *Pozzuoli* : il rappelle, par sa situation, les lieux habités par Néron. Le village qui le précède est le théâtre de son premier crime. Ce village est *Bacola.* Son ancien nom était *Bauli*, et son origine remonte aux temps fabuleux. Il paraît qu'Hercule avait ici un temple. Les écrivains ajoutent que ramenant d'Espagne les bœufs qu'il avait enlevé à Gérion, il les mit ici dans des étables.

Sur le penchant de la colline où est *Bacola*, on place les champs Élysées, ou au moins le lieu qui a inspiré à Virgile la description qu'il en fait. Rien aujourd'hui, si ce n'est une agréable exposition, ne rappelle ces contrées délicieuses, ces bocages fortunés, où les âmes pieuses goûtaient une félicité tranquille. Si on y retrouve encore un air pur, il n'y a plus cette douce lumière qui rendait

ces campagnes si riantes; s'il y a existé une prairie, la place même en est disparue: au lieu de bancs de gazon on voit des pierres couvertes de ronces; enfin cette colline a perdu aujourd'hui tous ses charmes poétiques, et n'offre plus que les tristes caractères d'abandon et de désordre d'un lieu inhabité.

Une digue naturelle réunit le cap Misène à une montagne qui lui est opposée et sépare ainsi la mer au midi, de la prolongation de la côte de *Baïa* et de *Bacola* qui vient se terminer au nord, en avant du cap, par des récifs. L'intervalle qui existe entre cette chaussée, est occupé par deux bassins fermés par une autre digue également naturelle qui, rompue au milieu, a été réunie par un pont à trois arches. Ces deux bassins sont remplis par les eaux de la mer qui y arrivent par un passage très-spacieux, entre la ligne des récifs, à droite, et le mont Misène à gauche. Il résulte de cette disposition, un port et un arrière port beaucoup plus grand, dont les eaux sont toujours calmes. C'est là qu'était stationnée la flotte Romaine qui gardait la mer Tyrrhénienne sous Auguste. C'est là aussi que commandait Pline le naturaliste, lors de la

première éruption connue du Vésuve. Aujourd'hui ces lieux désignés sous le nom de mer morte, présentent parfaitement l'ancien état de chose, si ce n'est qu'il ne reste plus rien des travaux qu'y fit faire Agrippa.

La ville de Misène était en bas du promontoire, et en grande partie tournée vers le nord. Il n'existe plus que de foibles vestiges du séjour de ce *L. Lucullus*, dont le nom seul exprime le superlatif du luxe et de la sensualité, et du lieu mémorable où est venu expirer l'affreux Tibère. Néanmoins ces lieux, quoique dénués de monumens, seront toujours célèbres ; on ne peut s'y voir et les parcourir sans y placer des souvenirs historiques: et si les richesses que l'imagination y répand sans mesure, sont encore au-dessous de le réalité, au moins elles ont pour elles, le prix que l'amour propre attache à ce qu'elle a créé.

Nous descendîmes du cap Misène pour visiter les fragmens d'antiquités qui existent au-dessous.

A peu de distance de l'emplacement de la ville, on reconnaît quelques parties d'un théâtre où il paraît que l'on pouvait parvenir

par un souterrain creusé dans le mont du côté du port. L'entrée de cette communication correspondait avec une ouverture pratiquée à travers les rochers qui tiennent à la côte de *Baïa* et abrégeait le chemin des personnes qui venaient par mer.

La grotte dragonaire, ou plutôt *Traconara* puisque c'est un lieu tortueux, était la dernière antiquité que nous eussions à vister à Misène : nous nous y rendîmes et nous rapprochâmes ainsi du lieu de notre rembarquement.

Sa construction réticulaire atteste son antiquité. L'étendue et la solidité en font un monument où se montrent encore le luxe et la magnificence des Romains.

Cette grotte paraît avoir été construite pour fournir de l'eau douce à la ville de Misène. La consommation de cette ville, augmentée de celle d'une armée navale, n'aurait pu être suffisamment entretenue par l'eau que fournissait l'immense aqueduc d'Agrippa.

L'intérieur en est voûté : de très-forts pilastres en soutiennent les arcades : l'eau filtre de toutes parts dans ce souterrain, plusieurs rues, un nombre infini de détours ténébreux

qui se croisent en tous sens et s'enfoncent sous terre à différentes profondeurs, en font une espèce de dédale.

La longueur des principales rues est d'environ 24 toises; leur largeur de 8 pieds, et la hauteur de la voûte de 20. Une des rues de traverse a 19 toises de long et 9 à 18 pieds de large.

Après avoir visité un lieu si humide et si obscur, on a besoin de retourner à l'air: nous nous hâtâmes d'en sortir et de nous rembarquer.

XIII.e ENTRETIEN.

SUR LUCULLUS ET SUR LES REPAS DES ANCIENS.

M. Lejeune, en sautant dans la barque, déclara qu'il s'estimait très-heureux de ne pas devoir souper chez *Lucullus* puisque, selon toute apparence, sa marmite devait être renversée.

Il ne fallait que cette saillie, un peu burlesque, pour engager la conversation sur un article intéressant des usages des anciens. Le Général, ami de la bonne chère, se déclara cependant contre *Lucullus*, tandis que la comtesse très-sobre sur les plaisirs de la table, entreprit de la défendre.

Pendant quelques instans, il fut assez difficile de pénétrer les motifs de cette contradiction entre les goûts et les opinions de chaque adversaire; mais bientôt nous apprîmes que le Général ne voyait chez *Lucullus*

qu'une mauvaise cuisine, et la comtesse une bonne société.

Cette explication semblait devoir rapprocher les parties, mais le Général soutint contre sa sœur, que la grosse chère n'admet que la grosse joie, tandis que les palais fins ne se rencontrent qu'avec les esprits gais, légers et délicats; que dans le premier cas on ne réunit que de bons compagnons, et dans le second la bonne compagnie.

Alors s'expliquant avec plus d'étendue, il composa un menu pour un festin de *Lucullus*, et, généralisant ensuite, il fit un tableau non moins extraordinaire des plaisirs de la table chez les Romains, et des suites qu'ils avaient.

En adroit orateur il n'oublia pas de faire entrer dans la composition de la carte que l'on distribuait à chaque convive, ce qui pouvait enlever des partisans à la comtesse : ainsi les rats d'eau, les vers blancs du bois pourri furent mentionnés: les oies, ajouta-t-il, les paons étaient des plats qui, de pair avec ceux de grues, de grives et de rossignols, attendaient le plat par excellence; le fameux sanglier troyen rempli de volailles et de gibiers.

Voyez arriver ces mets exquis; il est précédé de fanfares; quels transports il excite! Quels applaudissemens il fait éclater! Les mouchoirs, convertis en serviettes, voltigent maintenant en drapeaux. Le plus joyeux, le plus bruyant des convives, est celui qui, avant le repas, a obtenu du sort le droit de choisir le premier entre les portions que fait l'officier tranchant.

Chacun a devant soi ce qu'il doit manger et ce qu'il peut emporter après le festin; le vin miellé est versé sur la glace, mais on y met quelquefois de l'eau, pourvu qu'elle soit bouillante.

Une invention ingénieuse est celle de *Pittile*; il se met un dé à chaque doigt pour porter à sa bouche les viandes bouillantes. L'invention des fourchettes est encore à venir.

Les vases que nous voyons sur nos tables de nuit, sont ici près des tables de nos aimables convives. Les femmes, punissables autrefois, même de la peine de mort, lorsqu'elles s'oubliaient avec Bacchus, ne redoutent plus les excès du vin: elles se font gloire de vaincre les hommes à cette lutte, et de passer

les nuits à table ; il faut donc qu'elles fassent usage de ces mêmes vases, admis par les sibarites ? D'ailleurs, dans l'occasion ils deviennent des armes contre les impertinens qui troublent les plaisirs de *Comns;* plaisirs que quelques-unes ont trouvé le secret de renouveler, en irritant leur estomac et en le débarrassant d'un superflu incommode.

Mais, mon frère, il n'est plus possible de vous écouter, interrompit la Comtesse, vous devenez de très-mauvaise compagnie. — Je suis narrateur très-fidèle et très-exact, reprit le Général, et vous m'avez arrêté dans le beau moment où j'allais faire entrer les gladiateurs. — Comment, les gladiateurs! s'écria M.lle Hortense. — Oui, ma chère, les gladiateurs; ils venaient là se tuer pour divertir ces honnêtes gens, et jouir de l'honneur insigne de mourir en bonne société.

Il ne fallut pas moins que le témoignage de l'abbé, pour que ces dames pussent croire un tel récit exempt d'exagération ; mais il le confirma en ajoutant cependant que le Général avait accumulé les faits qui prouvent la dépravation, sans y opposer le tableau charmant des usages reçus dans les banquets où

l'on observait aussi bien les règles de la tempérance, que celles de l'humanité.

Ainsi au lieu de vous représenter un Romain dissolu, figurez-vous un homme opulent, mais grave, recevant un magistrat tel qu'un Consul.

Le dernier étage de la maison appelé *Cœnacolum* comprenait plusieurs salons uniquement affectés au service du *Triclinium* qui était la salle à manger. La décoration des diverses pièces répondait au rang et à la richesse du propriétaire.

Les convives, en arrivant, passaient au bain; après s'être lavés et parfumés, ils reparaissaient avec un habit de table appelé *Synthèse* ordinairement blanc. Il était chaud ou léger selon la saison.

La place supérieure était assignée à celui du plus haut rang; cette place se nommait *Consulaire*; vous savez d'ailleurs, que les anciens mangeaient étendus sur des lits de tables? Vous savez aussi qu'ils quittaient leurs chaussures?

Les invités pouvaient amener leurs amis appelés *ombres*, ou des parasites désignés sous le nom de *musica* par allusion à des

insectes qui pénètrent par tout, tels que les *cousins*. Les parasites étaient placés sur le troisième lit.

Chacun ainsi disposé autour d'une table sans nappe, mais d'un bois précieux, au-dessus de laquelle d'ailleurs était étendue une draperie pour la garantir de la chute de la poussière, on distribuait d'abord la liste des mets qui devaient être servis, ensuite les coupes, et l'on faisait des libations aux Dieux domestiques, en versant du vin sur la table: cette cérémonie était accompagnée de prières.

A ces devoirs religieux, succédait, soit par le sort, soit par le choix, l'élection d'un Roi du festin. Il était distingué par sa couronne: celles des autres convives, même des esclaves de service, étaient de fleur ou de lierre.

Le Roi avait, pendant le repas, une autorité à laquelle chacun devait obéir, soit qu'il ordonnât de boire, de haranguer ou de chanter. Les peines étaient des ordres ridicules, tels que s'injurier soi-même, chanter, danser nu, etc.

Le repas était ordinairement composé de trois services. Le premier comprenait les œufs frais, des olives, des huîtres, la salade etc.;

le second les ragoûts, les rôtis et les poissons: le troisième les fruits crus, des pâtisseries légères et autres friandises délicates.

Un usage constamment observé, était ce qu'ils appelaient, boire les couronnes. On éparpillait une couronne dans une coupe qui passait à la ronde. Ils buvaient réciproquement à leur santé, et à celle de leurs amis.

Pendant le repas on répandait des parfums, on jetait des fleurs, on exécutait des symphonies, et les convives, accompagnés soit de la flûte, soit de la lyre, chantaient les louanges des hommes illustres. Les hôtes, amis des plaisirs, faisaient introduire, dans la salle, des bouffons, des histrions, des joueuses d'instrumens, des danseuses ou des pantomimes; les plus graves se faisaient faire des lectures d'histoire ou de poésies, et s'en tenaient, du reste, à des conversations sur des matières sérieuses.

Ce tableau, dit l'abbé en terminant, est bien différent de celui que vient de faire le Général, et il est cependant tout aussi vrai. J'ajouterai même que *Lucullus*, puisque c'est lui qui a donné lieu aux débats, malgré son amour excessif pour le luxe et la bonne chère,

devait être aussi distingué dans ses goûts, qu'il l'était par sa naissance, par son rang et par son instruction.

Je ne crois par cela du tout, répliqua vivement le Général, et je le crois moins de *Lucullus* que de tout autre. Le siècle où il vivait, était déjà celui de la licence la plus effrénée et du plus haut dégré de dépravation; il a donc fallu, pour qu'on le mît au premier rang, que sa passion désordonnée pour le luxe et pour la table en surpassât tous les excès.

S'il n'eût été que fastueux, magnifique, il aurait pû conserver du reste les plus éminentes vertus et les plus aimables qualités; mais il était gourmand, son âme était toute entière dans son palais, et vous voulez qu'à une époque de corruption, de plaisirs grossiers et cruels, il ait eu les qualités d'un sage! Qualités qui ne peuvent se concilier qu'avec la sobriété et la tempérance! je n'en crois pas un mot.

D'ailleurs, il était militaire, je le suis aussi et je peux parler de notre humeur. Les plaisirs calmes n'étaient pas plus de leur goût autrefois qu'ils ne le sont aujourd'hui

pour nous. Dans le tumulte des camps on s'habitue au mouvement et au tapage. On y contracte une certaine rudesse altière, dont on ne peut se défaire en changeant de théâtre; on y parle rondement et avec franchise; on y est libre et hardi, l'idiome de vert-vert, qui effarouche des nones, fait partie, à l'armée, d'un vocabulaire particulier en usage dans tous les grades, et je suis bien persuadé qu'à l'armée des Romains, la langue latine y était bien plus ronflante, bien plus riche et plus énergique encore, que dans les harangues de Cicéron.

Par ces seules habitudes, *Lucullus* devait déja être bien moins poli que *Pline* le jeune, et cependant elles ne sont que des conséquences, mêmes assez éloignées, de ce qui caractérise notre profession. Se soumettre à toutes les rigueurs de la discipline, supporter toutes les privations et tous les genres de fatigues, résister à toutes les intempéries, affronter la mort même sans espoir de gloire, se roidir contre la douleur et voir de sang-froid tous les ravages de la guerre, opposer la fierté à l'arrogance, l'audace à l'audace, quelquefois, pour l'exemple, repousser avec

dureté le malheur et refuser la justice; voilà ce qui trempe l'âme d'un militaire, et voilà ce qui le rend si différent des hommes du monde, si embarrassant et si embarrassé dans les cercles. Les chaînes de l'usage et des bienséances sont trop pesantes pour lui : dans les camps il commandait à des hommes, et à quels hommes! . . . Il ne peut pas vivre dans les salons, sous le commandement des femmes : alors il rentre chez lui ; il ne reçoit plus le ton, il le donne et ne s'entoure naturellement que de ceux avec lesquels il est à l'unisson : de là naît la différence de la maison d'un militaire avec celle d'un magistrat.

Lucullus Romain, *Lucullus* guerrier, *Lucullus* riche, fastueux, gourmand et probablement d'une constitution robuste, pouvait-il être au-dessous du caractère propre aux militaires de tous les temps? Pouvait-il être hors des mœurs de son siècle? Et par la plus bizarre contradiction, pouvait-il s'ériger en réformateur, en donnant l'exemple d'une délicatesse aussi contraire aux désordres, à la mode, qu'au goût effréné qu'il avait pour la profusion et surtout pour les plaisirs de la table?

Non, chère sœur, non, cher abbé, je ne puis pas le croire, et tout ce que vous pouvez attendre de mon amitié et de ma modération, c'est de dire qu'il ne valait pas mieux que les autres, et c'est beaucoup céder.

Nous approchions de *Cumes*, nos marins venaient de plier la voile, nous dûmes donc nous préparer à descendre et renoncer à entendre une discussion qui se serait nécessairement soutenue entre le Général et l'abbé, si les préparatifs du débarquement ne s'y fussent opposés.

CUMES ET LES ILES.

Arrivés devant le rocher de *Cumes*, nous abordâmes près d'une belle plage où M. Lejeune, pensant au débarquement des Troyens, distribua les rôles: le Général devint Énée; je fus sous le nom d'Achate, chargé d'aller avertir la Sibylle dont il se réserva l'emploi; l'abbé devint le prêtre Corynée; les dames d'illustres Troyennes, et nos deux marins la foule des Troyens.

Il ne fallait rien moins que cette plaisanterie pour nous distraire soit du désagrément

d'être porté, par les rameurs, depuis la barque jusqu'au rivage, soit de la peine que l'on a ensuite à marcher sur un sable mouvant, au milieu des buissons de houx et des plantes épineuses, et à travers des pointes de rochers aigus.

La montagne de *Cumes*, du côté de la mer, est coupée à pic: les formes en sont larges et belles; sa couleur brune indique son origine volcanique; d'énormes quartiers de rochers suspendus au plus haut de la montagne semblent au moment de s'en détacher pour se briser sur ceux que de violentes secousses de tremblement de terre en ont séparé, et dont les larges débris sont dispersés sur la rive.

A l'aspect de cette roche escarpée, disait M. Lejeune, je compose un tableau d'un effet extraordinaire: l'air embrasé par un torrent de feu que vomit la montagne, sert de fond au rocher qui se découpe en noir sur des tourbillons de fumée: au-dessous de ce bloc épouvantable qui s'avance sur nos têtes et menace de nous écraser, je place Ixion et Pirithoüs, et mon tableau est fait.

L'accès d'enthousiasme de notre artiste

durait encore, quand nous entrâmes dans le sentier d'un jardin qu'il faut traverser pour parvenir à la grotte de la Sibylle. La surprise de la comtesse fut extrême quand elle vit que cet antre ne répondait en rien à l'idée qu'elle s'en était formée. En effet, il ne faut pas moins qu'un esprit très-exhalté pour y retrouver ce que l'imagination a créé, en lisant le sixième livre de l'Enéide.

Cette caverne, peu profonde, est creusée dans le tuf sur le côté de la montagne de *Cumes*. Elle n'a ni plus de 20 pieds de haut, ni plus de trente pieds dans sa plus grande largeur. A gauche, en entrant, on descend dans un souterrain obstrué aujourd'hui par des pierres et des démolitions.

A droite il existe deux autres galeries basses et étroites: une seule est accessible. Selon l'opinion de ceux qui y ont pénétré, sans pouvoir cependant aller très-avant, l'issue doit exister vers le lac *Fusaro*.

Au surplus on ne voit aucune trace qui puisse indiquer que cet antre a été habité. On n'y reconnaît que l'entrée assez spacieuse d'une carrière où l'on pouvait charger les pierres provenant des excavations nécessaires

pour fournir aux constructions de la ville et pour avoir des communications d'un lieu à un autre, sans être incommodé soit par la pluie, soit par le soleil.

Aujourd'hui cette grotte est convertie en cellier ; elle est remplie de fascines, de feuilles sèches et de futailles.

Avant d'en sortir, M. Lejeune fit d'un tonneau le trépied sacré sur lequel Déiphobe rendait les oracles d'Apollon et de Diane dont elle était prêtresse, et après avoir contrefait les agitations d'une inspirée, il prophétisa, *qu'après un grand nombre de siècles, les astres revenant au point où ils étaient à la naissance du monde, les mêmes événemens qui avaient paru sur la terre reparaîtraient dans le même ordre, qu'ainsi, on reverrait un nouvel âge d'or.* Il termina par déclarer qu'il consentait à nous guider jusqu'aux enfers, ainsi que l'avait fait la fille de Glaucus, en faveur d'Énée.

La comtesse profitant de cette heureuse conclusion, demanda à monter au temple d'Apollon et ensuite à aller chercher le rameau d'or.

En remontant sur le rocher nous remar-

quâmes quelques apparences de constructions antiques et particulièrement de fortifications, ce qui fournit à l'abbé l'occasion de nous apprendre ce qu'il savait sur l'ancienne ville de *Cumes*.

Sa fondation est antérieure, dit-on, à la ruine de Troye: elle est due à une colonie grecque venue de *Chalcis* dans l'île d'Eubée, aujourd'hui Négrepont. Cette colonie aborda sur les côtes de la Campanie sous la conduite de Mégastènes, né à *Chalcis*, et d'Hippoclès, né à *Cumes* en Eubée.

La *Cumes* Campanienne fut opulente et célèbre. Les Cuméens étaient maîtres de la mer Tyrrhénienne: ils avaient assujettis les nations de la Campanie et ils s'élevèrent jusqu'à ce point de prospérité après lequel commence la décadence. Vaincus par les Étrusques, ils perdirent leur puissance et passèrent successivement sous la domination des Samnites et enfin sous celle des Romains. *Cumes* florissait encore pendant les premiers siècles de Rome: les plus riches familles venaient y habiter dans la belle saison: Tarquin le superbe s'y retira et y mourut. A cet égard, une chose digne de remarque sur ces contrées, c'est que le dernier Roi des

Romains est venu mourir ici; leur premier Empereur à *Nola*, et le dernier au Château de l'œuf, à Naples.

Enfin le séjour de *Baïa* fut préféré à *Cumes*, qui fut abandonnée sous les Empereurs et en partie détruite dans le VI.e siècle, lorsque Narsès en chassa les Goths qui s'y étaient réfugiés. Depuis cette époque elle resta presque déserte. A la fin du douzième siècle elle n'était plus qu'un réceptacle pour les pirates et les brigands qui infestaient les côtes et les territoires de Naples et d'*Averse*. Alors les habitans de ces deux villes se réunirent ; dans une seule nuit ils massacrèrent cette horde de malfaiteurs, et détruisirent tout ce qui avait conservé une apparence d'édifice ou d'habitation.

Rappelez-vous, mesdames, dit M. Lejeune, combien vous étiez courroucées à Pompeï, contre cet abominable Vésuve. Vous l'accusiez d'avoir dévoré deux villes; vous le traitiez de fléau dévastateur ; de foyer infernal d'où sortait avec fracas le ravage et la désolation, et cependant il a conservé deux villes: vous avez retrouvé Herculanum et Pompeï. Hé bien? S'il avait pu étendre sa puissance protectrice sur

Stabia, sur la délicieuse *Capoue*, sur cette formidable *Cumes*, vous pourriez encore en admirer les temples, les palais et les théâtres; mais une pluie de feu et de cendres, ou des torrens de lave ne sont pas comparables à la noble fureur de quelques centaines d'hommes qui entreprennent de démolir une cité. Voyez, que nous reste-t-il du temple d'Apollon? . . . Allons, mon cher Lejeune, dit en riant le Général, avouez cependant qu'un tremblement de terre en fait plus en quelques minutes que 50 mille hommes en un jour. La *Calabre*, *Messine*, *Lisbonne*. . . . . Au reste nous voilà sur le point le plus élevé de *Cumes*, je compte sur vous pour nous faire la description de ce magnifique panorama qui nous entoure: ne craignez pas de déplaire à ces dames en y appliquant vos souvenirs historiques.

Je ne me ferai pas prier, répondit vivement M. Lejeune, et je me lance brusquement sur *Ischia*, parce que cette île est près de nous et qu'il est naturel de commencer par le levant pour finir par le couchant.

Ischia, dont l'ancien nom est *Pithécuse*, fut le premier établissement des Cuméens; mais les éruptions du volcan, dont nous voyons la

cime plus élevée que tout le reste de l'île, les en chassèrent : ils vinrent fonder *Cumes* où nous sommes. On nommait anciennement le volcan *Epopeus*, aujourd'hui on l'appelle *Epomeo* : il paraît éteint ; cependant en 1301 il s'embrasa et l'éruption dura deux mois ; c'est de ce mont que sortent les sources d'eaux minérales qui attirent un grand nombre d'étrangers dans la belle saison où elles ont plus de vertus.

L'île longue et plate que nous voyons vers la pointe d'*Ischia* et qui s'étend à notre gauche, a conservé le nom de *Procida* peu différent de celui de *Prochita* qu'elle portait autrefois. La petite île qui suit n'a rien de particulier que son nom de *mal-de-ventre*, écrit sur la carte, mais on en voit une autre au-dessus qui occupe une place dans l'histoire : elle est vulgairement connue sous le nom de *Ventotiene* et dans l'histoire sous celui de *Pandataria*. Auguste ne pouvant plus tolérer les déportemens de sa fille Julie, l'exila dans cette île avant de la reléguer à *Reggio*. C'est aussi dans cette même île que la vertueuse Agrippine, femme de *Germanicus*, fut reléguée, par ordre de Tibère.

Les îles de *Ponza* sont beaucoup plus loin et plus à droite; une lunette peut seule les faire découvir: la mère de Néron y fut exilée avec sa sœur Julie.

On voit beaucoup plus loin encore le promontoire de Circée: il est tout-à-fait dans le lointain. Depuis que les marins ne sont plus Grecs, cette perfide enchanteresse à quitté cet asile et règne maintenant dans toutes les grandes capitales.

La pointe qui s'avance dans la mer est *Gaëte*, illustrée par Virgile qui y place le tombeau de *Caïete* nourrice d'Enée.

Près de là, Cicéron avait une maison de Campagne, où il s'était retiré pour échapper à la vengeance de Marc-Antoine, pendant les proscriptions du triumvirat; mais le destin protégea le crime. Cicéron, trop près du danger, voulut encore s'en éloigner en allant s'embarquer à *Gaëte*. Il s'y faisait transporter lorsque les sicaires de son ennemi l'atteignirent: Cicéron, cédant au sort, avança la tête sur le bord de sa litière et reçut le coup fatal. La suite de ce mémorable événement est d'un dégré de barbarie trop révoltant pour le rappeler à votre mémoire.

Minturne était en avant de *Gaëte*, sur le bord du fleuve *Liris*, maintenant le *Garigliano*; et les marais où Marius vint se réfugier sont près de la côte et s'étendent vers nous. Personne n'ignore que ce rival de Sylla, obligé de fuir de Rome, vint s'embarquer à Ostie; que les mariniers le jetèrent près de *Minturne*, et qu'il s'enfonça dans les marais pour se dérober aux recherches; qu'enfin il y fut reconnu, saisi et transféré à *Minturne*. C'est là qu'un soldat Cimbre, envoyé pour le tuer, fut tellement effrayé de son regard terrible et de la force avec laquelle il lui dit: *malheureux! oseras-tu tuer Marius?* qu'il jeta son épée, et, pénétré de terreur, s'écria en sortant avec précipitation: *je n'ai pas pu tuer Marius.*

Entre le *Garigliano* et le fleuve *Volturne* qui le précède, ou plutôt entre ce fleuve et le mont *Massico* qui s'élève devant nous et nous cache les marais de *Minturne*, était la partie du territoire de Capoue qui produisait les vins les plus exquis. Ceux de *Massico*, de *Calvi*, de *Formies* et de *Cécube* etc., quoique très-recherchés, étaient cependant encore inférieurs au vin de *Falerne*, dont les vignes

étaient vers nous, au pied du mont *Massico*.

Le vin de *Falerne* était trop âpre et trop fort, pendant les 10 premières années, pour qu'on pût le boire; mais, passé ce terme, il avait acquis une qualité parfaite, et valait un grand prix. M. l'abbé, étant à Pompeï, nous a donné, à ce sujet, des détails qu'il est superflu de répéter; j'ajouterai seulement, que l'avidité des propriétaires de ces vignes, tarit promptement cette source de richesses. Ces vins dégénérèrent et ne furent préférés à ceux de Grèce que pendant à-peu-près un siècle.

Enfin, mesdames, le dernier point du Panorama dont j'ai osé entreprendre la description, sera *Torre Patria* bien reconnaissable par l'éminence qui touche au rivage et qui est si bien à la portée de la vue: dans cette situation était *Literne*. Là vint mourir P. C. Scipion, surnommé l'Africain, laissant pour toute vengeance contre Rome, cette touchante inscription: *ingrate Patrie, tu n'auras pas même mes os*.

Convenez, ma sœur, que vous étiez bien injuste envers M. Lejeune, dit le Général; il semblait, selon vous, que sa tête n'était

jamais chargée qu'à poudre, hé bien! avez-vous entendu siffler les balles?... Vous êtes vaincue...... je n'ai garde d'avouer cela, répondit la comtesse, et M. Lejeune y gagne plus qu'avec vous, puisque vous lui retranchez la moitié des qualités qui me le font admirer. Je persite à voir en lui un heureux composé d'étourderie et de raison, et je déclare, pour la millième fois, que je serais très-fâchée de le voir ou toujours fou ou toujours raisonnable. C'est un mélange, une bigarrure, en un mot c'est un esprit panaché qui me plaît beaucoup plus que s'il était d'une seule couleur.

Hé bien, madame, je jure que vous n'aurez par mes os.

Cette application de M. Lejeune fut reçue par un éclat de rire unanime. La comtesse prit son bras et nous descendîmes pour nous rendre au lac *Fusaro*, anciennent *l'Achérusia*.

Au bas de la montagne nous trouvâmes les chevaux du Général et les conducteurs de *Pozzuoli*: en peu d'instans nous eûmes traversé l'espace où était la ville de *Cumes*, et nous arrivâmes aussitôt au bord du lac. Une

barque vint nous prendre et nous porta au pavillon construit sur un rocher à quelque distance du bord. Nous fîmes apporter nos provisions auxquelles le Général fit ajouter des huîtres du lac, et après un léger repas, l'entretien s'engagea sur ce qui avait rapport à notre voyage.

XIV.ᵉ ENTRETIEN.

SUR L'ANTRE DE LA SIBYLLE.

Des débats assez animés s'étaient élevés entre l'abbé et M. Lejeune sur l'antre de la Sibylle. L'abbé s'était réservé d'en parler à ces dames lorsque nous serions au lac d'Averne, parce qu'il prétendait que c'était depuis le temple d'Apollon jusqu'à l'Averne qu'il fallait suivre Énée. M. Lejeune soutenait, au contraire, que cette manière de procéder laissait subsister l'erreur qui confond l'entrée des enfers, bien réellement indiquée par Virgile sur les bords de l'Averne, avec la demeure de la Sibylle incontestablement située à *Cumes*.

De quoi sagit-il disait l'abbé? N'est-ce pas de suivre le poëme? Et si le poëme ne fait rencontrer la Sibylle avec Énée que dans le temple d'Apollon, placé sur le haut de la montagne, et non dans la grotte qu'elle pouvait habiter, placée en bas, pourquoi

irais-je chercher sa demeure proprement dite? Virgile parle d'un antre qui existait dans le fond du Sanctuaire; d'un antre auquel aboutissaient cent routes fermées par cent portes: c'est donc cette grotte seule qui serait intéressante pour moi ; si elle existait encore et non précisément celle qui lui servait de retraite, puisqu'elle n'entre pour rien dans la description poétique.

M. Lejeune soutenait, de son côté, que Virgile dirige les pas d'Énée *vers l'antre profond qui sert de retraite à une Sibylle respectable*; qu'ainsi cet antre est mentionné dans le poëme; que d'ailleurs la Sibylle était un personnage historique avant de figurer dans l'Énéide; que l'asile de cet être, soit réel soit poétique, est extrêmement intéressant à constater puisque, selon lui, on confond toujours la grotte qui est au pied de la montagne, avec l'antre qui était au-dessus dans le temple d'Apollon, et celui-ci avec la caverne qui est près du lac d'Averne: qu'enfin, pour lui, il ne balance pas à reconnaître le lieu où se retirait la Sibylle, dans la grotte qu'il a vue en bas de la montagne; l'antre où elle rendait ses oracles,

attenant au temple qui n'existe plus; et la porte des enfers, près du lac d'Averne.

Messieurs les plaideurs, dit le Général, en ma qualité de mangeur d'huîtres, Lafontaine me donne le droit de vous juger: et mon jugement sera d'autant mieux selon la règle commune, que je ne comprends rien au véritable point de la difficulté; ou, pour mieux dire, parce que je n'aperçois pas en quoi vous différez essentiellement d'opinion.

M. L'abbé, ennemi des payens, de leur Prêtres et de leur Prêtresses, ne daigne pas s'occuper de l'asile de Deiphobe: M. Lejeune, moins scrupuleux et plus humain, ne peut supporter l'idée de la voir sans feu ni lieu. L'un ne pense qu'à Énée, l'autre pense également à la protectrice et au protégé; l'un ne nie pas que la Sibylle ait pu habiter au bas de la montagne, l'autre le veut positivement. Après cela, tous deux sont d'accord que le temple d'Apollon était le centre des cent chemins, et que l'entrée des enfers était près du lac d'Averne. Jusqu'ici, je ne vois rien que de très-clair, et il ne me resterait, pour entrer dans l'esprit de ma charge, qu'à

brouiller tout cela: mais j'aime mieux une paix ennuyeuse qu'une guerre sans bruit, en conséquence:

Les parties bien et dûment entendues,

Vu le livre 6 de l'Enéide;

Considérant 1.° qu'Énée en montant sur la montagne s'est avancé vers l'antre profond qui servait de retraite à une Sibylle respectable, ce qui démontre en faveur de M. Lejeune, que la grotte qu'elle habitait était sur le chemin du temple d'Apollon; état des lieux reconnu par nous, en suivant la même direction.

2.° Que la Prêtresse amenée par Achate, envoyé près d'elle par Énée, trouve le Roi des Troyens qui admirait les portes du temple, qu'elle le fit entrer dans le sanctuaire au fond duquel était un antre spacieux, creusé dans le roc, où conduisaient 100 chemins fermés par 100 portes: ce qui démontre, en faveur de M. l'abbé, que le temple a été le lieu de l'entrevue.

3.° Enfin que la Prêtresse fit conduire à l'Averne quatre taureaux noirs qu'elle immola, après quoi elle s'élança avec fureur dans le gouffre où le héros la suivit d'un

pas ferme et avec une contenance assurée : ce qui démontre, en faveur de l'une et l'autre partie, que la caverne située près du lac d'Averne est exclusivement l'entrée des enfers, et non cumulativement, ainsi que le croit le vulgaire, la grotte de la Sibylle.

Je déclare qu'il n'y a pas lieu à délibérer, et je condamne aux frais, MM. l'abbé et Lejeune, d'où il résultera pour moi que les huîtres ne me coûteront rien.

Ces dames se récrièrent contre la rigueur de la sentence; mais les deux plaideurs se trouvèrent bien jugés et la sentence fut exécutée.

Après qu'on se fut amusé de ce badinage, M.lle Hortense, qui ne perdait jamais de vue ce qui pouvait éclaircir ses doutes, dit à son oncle que dans le démêlé, elle n'avait rien entendu qui expliquât ce que c'était que l'antre situé dans le temple d'Apollon.

Je le crois bien, dit le Général, il n'y a rien à dire sur un fait qui n'existe pas. Vouloir suivre pas-à-pas la description que fait Virgile, c'est vouloir quelquefois deviner une énigme qui n'a pas de mot.

Le poëte en s'assujettissant scrupuleusement

à laisser chaque chose à sa place, le Roi des Troyens se serait rendu chez la Sibylle, et celle-ci l'aurait conduit dans le temple. Ç'eût été une inconvenance, et il en serait résulté des détails peu nobles et indignes de l'épopée. Pour produire de l'effet par le contraste d'un temple majestueux avec un *souterrain d'où les sons de voix multipliés font entendre en dehors les réponses de la Sibylle*, Virgile n'a pas hésité à décrire la grotte qui existe en bas, comme si elle eût été une dépendance du sanctuaire; alors les galeries souterraines que nous avons vues à droite et à gauche de l'antre, lui ont fourni l'idée des cent chemins, et ceux-ci des cent portes etc., de cette manière l'on marche rapidement. La narration la plus riche et la plus noble, repose sur le plan le plus simple, rien ne languit; le héros débarque, il monte au temple: la Prêtresse est conduite près de lui; elle prononce l'oracle etc.

Après cela si on cherche la vérité, l'exactitude sur les lieux, alors il faut voir *Cumes* sans lire l'Énéide, ou lire l'Énéide sans voir *Cumes*.

Je vous réponds bien à la hâte, ma chère

Hortense, mais il nous reste trop de choses à voir, pour différer de partir; mettons-nous en route. Aussitôt nous traversâmes le lac et nous prîmes le chemin de *l'Arco-felice.*

LES LACS LUCRIN ET AVERNE. BAIA.

En sortant du lac *Fusaro*, nous entrâmes dans la voie Domitienne qui, de *Pozzuoli*, conduisait à *Cumes*, et de là à *Sinuessa* près de *Falerne*, où elle se joignait à cette fameuse voie Appienne qui, de Rome, traversait les marais Pontains, se rendait à l'ancienne Capoue, et qui, sous Trajan, fut prolongée jusqu'à Brindes.

La magnificence de la voie Domitienne répondait à celle de la voie Appienne soit par la grosseur des blocs de lave qui la couvraient, soit par l'extrême solidité du ciment avec lequel elle fut construite. Ce qu'on en voit encore sur la route de *Cumes* peut résister plusieurs siècles.

Le seul monument respectable qui ait échappé à la ruine de *Cumes*, est une porte appelée aujourd'hui *Arco-felice*.

Elle est construite dans la gorge d'une

colline qu'il a fallu ouvrir pour continuer la voie Domitienne.

Cette porte est en briques: les restes d'arcades qui sont au-dessus, paraissent être ceux d'un acqueduc. Son ouverture est de 20 pieds 6 pouces; sa hauteur, sous le ceintre, de 41 pieds 3 pouces, et sa hauteur totale de 68 pieds 5 pouces.

On peut avoir la plus haute idée de la magnificence de la ville de *Cumes*, par les grandes dimensions et par la noble simplicité qui font le caractère de cette porte. La force, la solidité de sa masse, la netteté des angles et jusqu'à la couleur des briques lui donnent les apparences d'un monument moderne.

A quelque pas de l'*Arco-felice*, l'abbé nous fit monter à droite sur l'élévation qui borde la route, pour voir en bas dans toute son étendue le lac d'Averne, les montagnes qui le cernent, et le beau lointain de *Baïa* terminé par le cap Misène qui coupe la ligne d'horizon que forme la mer.

De ce point on voit à gauche le *Mont neuf* qui doit son origine et son nom à une éruption qui éclata en 1538.

Nulle apparence ne pouvait faire prévoir

l'ouverture d'un volcan dans ce lieu, si ce n'est la conjecture très-bien fondée que le lac d'Averne étant un ancien cratère, il pouvait être le centre des ramifications volcaniques qui avaient existé, d'un côté, jusqu'à *Ischia*, et de l'autre jusqu'à la *Solfatare*, le lac d'*Agnano* et enfin le Vésuve. Mais cette affreuse conjecture pouvant s'appliquer non-seulement à cette contrée, mais encore s'étendre jusqu'à l'Etna, il est naturel de perdre de vue les probabilités d'un tel fléau. Aussi les habitans de *Tripergole*, dont le village occupait la place où est aujourd'hui cette montagne, passerènt, sans aucune transition, de la sécurité à l'anéantissement.

Le 29 Septembre 1538, à 7 heures du soir, des flammes sortirent sur différens points de ce territoire. La terre s'ouvre spontanément; du fond du gouffre, s'élève à une hauteur considérable, une tour énorme de feu surmontée d'une masse prodigieuse de fumée; avec le feu, le nouveau volcan lance de l'eau et des pierres; des détonations horribles se succèdent; la terre tremble, la mer est soulevée et ses bords sont à sec à une grande distance; l'air

est empesté ; un vent impétueux soutient et roule dans les plus hautes régions des montagnes de fumée, et porte la consternation et l'effroi jusqu'à Naples. Tels furent les affreux phénomènes de cette nuit et d'une grande partie du jour suivant.

Pendant plusieurs jours le volcan parut épuisé; cependant le 3 Octobre il éclata encore avec une nouvelle fureur; mais bientôt il se calme, il s'éteint ; la sécurité renaît parmi les habitans de *Pozzuoli*; ils reviennent de leur stupeur : le péril a été imminent, mais il est passé depuis trois jours : on s'enhardit ; on s'approche du lac *Lucrin* ; on mesure de l'œil l'étendue des ravages; on voit une montagne où était naguère un vallon, un village, des habitations éparses ; on va même jusqu'à gravir cette montagne....... Tout-à-coup elle s'entrouvre; elle engloutit les audacieux, et, avec une violence incomparable aux précédentes éruptions, le feu, la flamme percent les nues; sa bouche embrasée vomit des torrens de lave; et la terre fortement ébranlée jusque près de Misène et de *Pozzuoli*, est couverte d'arbres déracinés,

d'édifices qui croulent et de rochers qui roulent avec fracas du haut des montagnes.

Cette dernière catastrophe eut lieu le 6 Octobre. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis 300 ans, ces contrées ne sont plus désolées par de semblables désastres. Le *Mont neuf* est maintenant couvert d'arbres. Sa hauteur égale celle du mont *Gauro* qui est à gauche. Autrefois ce mont était cultivé; les vignes en faisaient la principale richesse; le vin en était recherché et servi sur les meilleures tables: aujourd'hui, couvert de cendres et de pierres volcaniques, il est stérile et s'appelle, pour cette cause, *Monte Barbaro.*

Les bords de l'Averne n'étaient pas anciennement aussi élevés qu'ils le sont maintenant; le terrain étant au niveau du lac; une grande quantité d'arbres croissaient dans l'eau et s'opposaient à ce que les vapeurs humides pussent s'élever et se perdre dans l'atmosphère. *Baïa*, par cette raison, était mal-sain. Jules César fit abattre ces arbres et *Baïa* fut déjà moins insalubre. Enfin l'air devint parfaitement pur, lorsque l'Empereur Auguste voulut ensuite profiter des

localités pour avoir un port sûr et commode. Agrippa en fit un ouvrage digne de la grandeur d'Auguste et des vers de Virgile: vingt mille esclaves y furent employés. Agrippa ouvrit un passage entre la mer et le lac Lucrin, et réunit, par une tranchée, celui-ci avec l'Averne; ces deux lacs ainsi réunis prirent le nom de *Port-Jules*. Depuis la formation du *Mont neuf*, les terres, en s'écoulant jusqu'à la montagne opposée, ont encore une fois séparé les deux lacs.

Il ne reste d'autres traces de la construction du *Port-Jules* que les fondemens d'un môle qui s'avance dans la mer. On le voit sous l'eau à une assez grande distance du rivage. On présume qu'à l'extrémité de la jetée, s'élevait une tour et un fanal dont le massif, encore subsistant, paraît en effet avoir été la base.

Le lac d'Averne est ovale; il présente un circuit d'à-peu-près une lieue et demie.

Ici, loin d'embellir les lieux que nous voyons, dit l'abbé, l'imagination doit au contraire rétrograder; c'est-à-dire que nous devons renoncer à des beautés réelles et aux ornemens naturels les plus séduisans: nous

devons perdre de vue ces montagnes richement boisées; cette verdure fraîche et variée; ces eaux tranquilles et pures: nous devons, dis-je, nous créer un lac noir et bourbeux, tel que l'a vu Virgile pour peindre l'entrée du vaste empire de Pluton.

M.lle Hortense se récria contre ce sacrifice à faire du vrai et du beau, pour y substituer avec effort et toujours très-imparfaitement, ce qui a inspiré Virgile. Nous fûmes tous d'avis, et l'abbé avec nous, qu'il fallait s'en tenir à voir le lac d'Averne et à lire l'Énéide séparément, sans prétendre défigurer l'un par l'autre, et nous descendîmes.

Nous tournâmes le *Mont neuf* et en suivant le rivage vers *Baïa*, nous arrivâmes au lac Lucin, anciennement renommé par la qualité de ses huîtres. Il est encore très-spacieux, malgré ce qui en a été retranché par l'éruption.

M.lle Hortense désirait y trouver quelques indices des délices qu'Agrippine, mère de Néron, avait dans le voisinage du lac. Mais elle pensa, et l'abbé adopta son avis, qu'ils pouvaient être où, depuis, a été *Tripergole*, et où est maintenant le *Mont neuf*.

Néron, dit M. Lejeune, ayant erré pendant des siècles autour du Phlégéton, sans pouvoir être admis par le redoutable Rhadamanthe, a été vomi, par l'enfer, sur le lieu où plane le spectre de sa mère. Telle sera l'origine que je donnerai au *Mont neuf*, si jamais je me fais poëte. A ces derniers mots, nous sortîmes du lac Lucrin pour entrer dans le chemin qui conduit au lac d'Averne, où nous arrivâmes en peu d'instans.

Dans sa plus grande profondeur, il a 550 pieds: à droite on voit des ruines antiques; l'abbé nous y conduisit; elles sont en briques et présentent les apparences d'un monument circulaire que l'on peut croire avoir été un temple et non des thermes.

Le vulgaire le désigne sous le nom de temple d'Apollon. Les iconographes y reconnaissent un temple consacré à Pluton, auquel le lac était également consacré, ce qui n'exclut pas cependant la probabilité qu'il y ait eu quelques bains construits très-près du temple, pour profiter des sources d'eaux thermales qui y existaient réellement: circonstance qui serait la même que celle des thermes d'Agrippa à Rome, puisqu'ils tien-

nent au temple de Jupiter vengeur, aujourd'hui le Panthéon, ou la Rotonde.

Sur le bord opposé au temple de Pluton, s'élève un coteau au pied duquel s'étend un bois assez touffu : c'est à l'entrée de ce bois que l'on voit le souterrain décrit par Virgile comme *une caverne profonde dont l'affreuse et large ouverture pratiquée dans des rochers, était entourée d'un lac noir et de forêts ténébreuses.*

Quoique l'extérieur de ce souterrain n'emprunte sa grandeur et son aspect redoutable que du génie poétique de Virgile, la Comtesse refusa d'y pénétrer. Le Général qui l'avait précédemment traversé, accompagna ces dames jusqu'à *Tritoli*, où l'abbé, M. Lejeune et moi devions les rejoindre, et nous suivîmes les guides qui nous éclairèrent avec leurs torches.

A cent pas environ dans la caverne, on détourne à droite dans un souterrain extrêmement étroit, tortueux et en pente, qui conduit à des excavations plus larges, où coule l'eau de l'Averne et en suit conséquemment, soit la crue, soit l'abaissement, selon les saisons. Tel est le Stix: on le tra-

verse en montant sur le dos des conducteurs, pour arriver à une espèce de chambre dont les murs sont revêtus de pierres colorées, arrangées symétriquement en mosaïque. Dans ce lieu, où l'on peut à peine placer les pieds, on remarque quelques éminences de l'une desquelles, en jetant une petite pierre, on entend un retentissement sourd qui pénètre d'une sorte de crainte. Parvenus au pied d'un roidillon et sous une galerie, il faut gravir difficilement sous une espèce de voûte en briques dont les murs sont d'une construction réticulaire. C'est la sortie du souterrain.

Il faut avouer qu'il n'existe guère de passage plus propre à frapper l'imagination de sombres terreurs. Le trajet en est, à peu-près, d'un quart de lieue: l'air ne pouvant y être renouvelé, on est suffoqué par la chaleur et par la fumée des torches; cette fumée d'ailleurs étant contenue dans un espace très-resseré et sous une voûte très-basse, on se croit perdu dans un brouillard ardent: on marche un à un; les guides vont devant, souvent plus vîte que les curieux, on ne sait alors, ni où l'on est, ni où l'on va; l'inquiétude augmente encore quand un con-

ducteur secoue sa torche pour la rallumer et qu'il semble l'éteindre. Le moment où il faut se faire porter n'est ni le moins critique, ni le moins désagréable, parce que, d'une part, on doute des forces de l'homme, et que d'un autre côté, obligé de tenir soi-même la torche, on doit néanmoins se pencher sous la voûte pour ne pas s'y heurter: enfin l'humidité du lieu, l'obscurité, les sinuosités et jusqu'au son de la voix qui change dans ce repaire des chimères, font en tout un lieu d'horreur digne d'être choisi pour se peindre le chemin de l'Enfer et l'empire des morts.

Nous rejoignîmes nos dames près de l'endroit indiqué, c'est-à-dire, sur la voie *Erculea* qui prend ce nom du passage d'Hercule ramenant, par cette route, les bœufs qu'il avait dérobés en Espagne.

Avant de monter aux étuves de *Tritoli*, nous visitâmes celles qui sont en bas près du rivage; elles sont creusées dans la montagne. Les deux salons qui composent ces étuves sont antiques. Dans le premier on éprouve une chaleur assez forte pour élever le thermomètre de Réaumur à vingt dégrés. Le second était disposé pour prendre les bains

d'eaux thermales; il contient encore dix baignoires dégradées, et on y trouve le même dégré de chaleur. Les murs étaient revêtus en stuc et ornés de bas-reliefs représentant des infirmes.

L'abbé avait fait, à ces dames, une relation si hideuse de notre voyage dans le souterrain de l'Averne, que la Comtesse s'applaudissait de ne l'avoir pas entrepris, et se refusait même à ce que M.lle Hortense pénétrât dans les étuves de *Tritoli*, vulgairement appellées étuves de Néron; mais le Général lui proposa de l'y conduire et nous les laissâmes entrer dirigés et éclairés par un petit paysan qui, n'ayant conservé que son caleçon, comme s'il allait traverser une fournaise, réveillait encore les inquiétudes de la Comtesse. L'abbé lui expliqua le charlatanisme de cette précaution, et nous ne tardâmes pas à voir revenir M.lle Hortense radieuse de rapporter des œufs cuits dans l'eau des étuves.

Elle raconta à la Comtesse, que l'entreprise, quoiqu'assez pénible, n'était cependant nullement périlleuse.

Après nous être enfoncés dans un souterrain, où l'on est suffoqué par une vapeur

qui à mesure qu'on avance devient toujours plus chaude, nous sommes descendus, le corps toujours plié, jusqu'au niveau de la mer, où nous avons vu un bassin d'eau bouillante dans lequel notre petit conducteur a puisé de l'eau pour rapporter les œufs que vous voyez dans son seau.

En revenant il nous a fait remarquer, à droite, une autre galerie fermée par une grille de bois, au-delà de cette grille la chaleur est brûlante; on peut y mourir. Sur un autre point on peut encore entrer dans des détours assez compliqués, et parvenir jusqu'à une pierre blanche qu'on appelle, *pierre de cheval.* C'est le terme jusqu'où on peut aller: mais plus loin on perdrait la respiration par le dégré excessif auquel s'élève la chaleur. Enfin il nous a dit, en courant, qu'il y a une espèce de puits sans eau dans lequel plusieurs personnes imprudentes se sont jetées et n'ont jamais reparues.

Cette briève description rappela à chacun de nous, ce que sont en effet les étuves de *Tritoli* que nous avions visitées dans nos précédens voyages.

Dans l'épaisseur de la montagne de *Baïa*

qui longe la mer, il faut monter dans une galerie étroite pour redescendre ensuite vers les temples.

Du côté de la mer, cette grotte est percée par intervalle : quelques excavations plus larges font des lieux de repos et permettent de jouir de la vue du rivage opposé.

Au-dessus de cette grotte habitait Néron, ce qui a fait donner son nom aux étuves qui sont à l'entrée, et qui du temps des Romains étaient appelées étuves *Posidianes* du nom d'un affranchi de Claude.

Hors du souterrain on continue encore par un chemin taillé dans la montagne, et sur certains points on voit au-dessous de soi, dans la mer, des ruines d'édifices et une partie de chaussée que les vagues ont miné en-dessous, ce qui, à la longue, a occasionné son enfoncement.

Arrivés aux premières ruines que nous devions examiner, l'abbé nous expliqua les différentes raisons alléguées par les écrivains modernes, les uns pour ne voir, dans la construction des monumens qui sont près de la mer, que des thermes et non des temples, et les autres au contraire pour n'y trouver aucun

des caractères distinctifs des thermes, tandis qu'ils n'y reconnaissent que les parties qui constituaient, assez généralement, les anciens temples.

Les gens de l'art, observa le Général, peuvent seuls entrer dans cette discussion, et le résultat de leurs débats pouvant manquer de bases assez certaines pour rester sans réplique, l'auditeur impartial sera toujours très-embarrassé de choisir, et chancelant lorqu'il aura choisi. Pour moi, à moins de la plus grande évidence, je m'en tiens aux noms sous lesquels on désigne généralement ces édifices, et ne prétend pas grossir le nombre des combattans inhabiles à entrer en ligne.

Ces ruines sont donc celles du temple de Diane, reprit l'abbé; car assurément nous n'adopterons pas le nom de tortue que lui donne les villageois, à cause de cette moitié de la coupole qui se soutient d'elle-même au-dessus de nos têtes.

La solidité d'une telle construction est d'autant plus étonnante, que ce n'est réellement qu'une croûte, et que le diamètre de cette coupole est d'environ 91 pieds. Ainsi depuis plusieurs siècles peut-être, une simple croûte

isolée, a résisté à toutes les vicissitudes, à des tremblemens de terre, et couvre encore au moins 40 pieds du sol.

Les murs sur lesquels repose la coupole sont adossés à la montagne ; ils sont ouverts par sept larges fenêtres et contiennent quatre grandes niches.

Au milieu de ce temple rond, il existe un monceau de ruines parmi lesquelles on remarque un pilastre qui contient encore une portion de ceintre. La construction de l'édifice était partie en briques, partie en pierres réticulaires.

En avant on voit une profondeur carrée qui a les apparences d' un réservoir, mais elle pouvait être aussi un caveau dont la voûte est très-reconnaissable sur plusieurs points.

L'édifice désigné sous le nom de temple de Mercure est une vaste rotonde de plus de cent pieds de diamètre dont la voûte, à jour dans le centre, est percée par quatre fenêtres.

L'accumulation des terres a élevé le sol d'environ 24 pieds, de sorte que non-seulement l'édifice n'a plus aujourd'hui, relativement à sa hauteur, ses anciennes proportions, mais encore les arcades par où l'on y entrait

sont entièrement ensevelies, ce qui a mis dans la nécessité de percer un mur pour y pénétrer.

Des chambres, des fourneaux, des voûtes, des conduits en briques tenant au corps de l'édifice, dénotent des bains publics; mais cet édifice ayant conservé le nom de *Truglio*, dont l'origine *Trullo* signifiait *chapelle ronde*, on résoud la difficulté en faveur d'un temple, non par les signes apparens absolument contraires à cet usage, mais par la force d'une tradition qui remonte à un temps très-éloigné.

Le dernier temple est celui de Vénus *Génitrice* ou Vénus mère; il est rond dans l'intérieur, entièrement construit en briques, ouvert du côté de la mer par une large arcade qui lui sert d'entrée principale, et au-dessus par huit grandes fenêtres à ceintres plats. En bas il y a quatre grandes niches.

Le diamètre est d'environ 82 pieds; la coupole n'existe plus; les murs étaient recouverts en stuc. Plusieurs rangées de trous suivent la ligne du bas des fenêtres, ce qui peut faire présumer qu'il y avait une galerie intérieure dans tout son pourtour, et autoriserait l'opinion de ceux qui reconnaissent dans cet édifice

les parties affectées aux thermes. Sous ce point de vue le salon eût été la sphéristère destinée au jeu de la balle et aux autres exercices de la Gymnastique, et la galerie supérieure eût été affectée aux spectateurs.

L'extérieur de ce monument, orné de pilastres, est octogone. Le revêtement est réticulaire, un escalier conduisait à la galerie intérieure, de manière que les plus hautes ouvertures, considérées d'abord comme des fenêtres, devaient être des portes. Le Général balançant ces différentes circonstances, et remarquant d'ailleurs plusieurs chambres, beaucoup de constructions couvertes par l'éboulement des terres, et des voûtes qui passaient sous l'édifice, y reconnut des indices, sinon décisifs, au moins assez nombreux, pour partager le sentiment de l'abbé qui ne pouvait considérer ce monument que comme des ruines d'anciens thermes.

En montant vers le château de *Baïa*, il existe encore, dans la colline, des ruines que les apparences les moins équivoques font reconnaître pour les restes d'anciens thermes. On y remarque un grand nombre de petites chambres, des bains et des fontaines d'une

construction très-solide. Ces bains, d'après les reliefs en stuc qui les décorent, devaient être affectés aux femmes, qui fesaient désigner *Baïa* comme un lieu de licence et de corruption, en un mot comme un séjour infâme.

Poursuivant notre chemin, avant de passer derrière le château de *Baïa*, l'abbé dirigea notre attention sur le rivage où Agrippine, peu d'heures avant sa mort, reçut les perfides embrassemens de Néron.

Personne n'ignore, ajouta-t-il, les circonstances de ce forfait ; les rappeler à la mémoire, sur le lieu même où la nature a été si cruellement outragée, c'est, pour ainsi dire, voir le crime de trop près: n'est-ce pas déjà trop de marcher sur la même terre qui a été foulée par ce fils dénaturé? de revoir ces rives, ces montagnes qui ont retenti des cris d'Agrippine? d'arrêter ses regards sur ce golfe où elle devait être angloutie, et dont les eaux semblent avoir refusé d'être complices d'un si grand crime ?

M.lle Hortense se rappelant d'avoir lu la vie de Néron, nous avoua qu'elle n'aurait pas le courage de suivre une seconde fois les circonstances d'une action si atroce.

Nous arrivâmes au village de *Baccola* ou plutôt de *Baoli*. La route est bordée de sépulcres ruinés: on appelle ce lieu *Mercato del sabbato* (champ du sabbat): on présume que les esclaves d'Agrippine, ayant recueilli ses cendres, les déposèrent ici dans un tombeau qui, par son extrême simplicité, ne pouvait être distingué des autres.

Avant d'arriver à une petite place où l'église de *Baoli* est située, on voit *la piscine admirable*, réservoir où venaient se jeter les eaux apportées par le grand aqueduc construit par Agrippa. On y descendait par deux escaliers opposés; celui par lequel on descend aujourd'hui a été nouvellement reconstruit.

Il faut se représenter, dans la montagne, une excavation de 20 pieds de profondeur sur 227 de long et 76 de large. Le carré long est divisé par quatre files de 12 pilastres; d'autres pilastres sont appuyés au mur et supportent les arcades qui couvrent l'édifice.

La voûte est percée de 12 bouches par où l'on puisait l'eau: en bas, entre les piliers, il y a une large fosse pour recevoir le limon. Les piliers sont revêtus, dans leur partie inférieure, d'une concrétion formée par

l'eau. Cette stalactite est assez fortement adhérente aux piliers pour qu'il soit très-difficile d'en détacher quelques morceaux.

Dire que cette piscine est absolument intacte; qu'elle n'a souffert aucune dégradation; qu'en un mot, elle est aujourd'hui ce qu'elle devait être à l'époque où la flotte romaine séjournait dans le port de Misène, c'est donner l'idée de la surprenante solidité des sa construction.

Les 100 chambres (*cento camerelle*) sont peu éloignées de la piscine. A l'entrée on se trouve sous un vestibule en arcades croisées, soutenues par 11 pilastres. De là on descend dans une espèce de souterrain méandrique qui n'offre rien de particulier qu'autant qu'on y attache l'idée que ces caveaux dépendaient de la maison de César le dictateur ; au moins est-ce l'opinion qui a prévalu parce qu'elle s'accorde avec les détails descriptifs donnés par les anciens, qui indiquent cet emplacement pour celui de la maison de campagne de Jules César à *Baoli*, et qu'on retrouve en effet, au-dessus de ces souterrains, des indices, tels que des pavés en mosaïque qui, laissant des traces de distributions, ne

permettent pas de douter qu'il y a eu un édifice auquel ces caveaux servaient de fondement, et préservaient le rez-de-chaussée de l'humidité inséparable de toute construction qui repose sur la terre.

Cette origine est d'autant plus probable, qu'elle se concilie avec les divers usages que d'autres lui attribuent, puisque ces caveaux ont pu servir à renfermer les esclaves, à recevoir le vin, les huiles et le bois tant que l'édifice a été habité, et qu'après avoir été abandonné, on a pu profiter de leurs dispositions, à proximité d'une armée navale de cent mille hommes, pour en faire des prisons et des cachots, et se servir du vestibule pour y placer une garde.

Revenus au grand jour et reprenant le chemin de *Baïa* pour nous rembarquer, l'abbé nous invita à examiner si en effet la position, entre le golfe de *Pozzuoli* au nord, le port de Misène, les îles et une grande étendue de mer au midi, n'était pas une des plus heureuses qu'aient pu choisir Marius, César et Pompée, qui avaient ici leur maison de campagne, des jardins magnifiques, des bains, des thermes, etc.

La maison de Marius fut successivement habitée par Cornélie, par *Lucullus* et par Tibère.

En poursuivant notre chemin, l'abbé ajouta: *Baïa*, dont les territoires de *Baoli* et de Misène ne sont à nos yeux qu'une prolongation, a été le point de réunion des plus illustres Romains. Ici, avec quelques livres historiques et sans s'astreindre à aucun ordre chronologique, on est au milieu d'eux, on ne peut se déplacer de quelques pas, sans se représenter Cicéron s'entretenant avec *Lucullus* ou Pompée: on voit Octavie éplorée, s'éloignant du corps de son fils Marcellus qui vient d'expirer dans le bain. Voluscius Procule sort de chez Pison; il a l'air pensif, le regard sombre, il n'a pas pu déterminer Pison à entrer dans la conjuration contre Néron: celui-ci n'a point de tunique sous sa toge, il est chaussé avec de simples semelles liées avec des cordons; c'est l'austère Caton. Ces deux personnages, qui s'arrêtent près de la maison de Domitien sont deux orateurs distingués; l'un est L. Crassus, auteur des bains suspendus; le second est Hortensius: ils parlent de leurs murènes; Hortensius dé-

plore la perte de celle qu'il avait orné de pierreries et dont il porte le deuil. Enfin si l'on voulait étendre cette fiction on y ferait entrer Livie, Germanicus, Agrippa, Adrien, les Plines etc.

La Comtesse, et M.lle Hortense surtout, prenaient un plaisir infini à remplir ce cadre; mais nous arrivâmes au port de *Baïa*, où nous nous embarquâmes pour retourner à Naples, et voir, avant la nuit, ce que nous avions négligé de visiter le matin; c'est à dire *Nisida* et les ruines des viviers de Vadius Pollion, qui sont près de cette petite île.

Fatigués de notre course, l'entretien ne fut ni assez suivi, ni assez intéressant pour en conserver le souvenir; d'ailleurs l'abbé, dans les explications qu'il nous avait données, y avait fait entrer à-peu-près tout ce qui concernait les lieux que nous venions de parcourir. Nous arrivâmes près de *Nisida*, nous en fîmes le tour en nous dirigeant sur la partie méridionale, et revînmes débarquer dans le petit port situé en face du *Lazaret*.

L'île n'a qu'une demi-lieue de circonférence; c'est une petite montagne ronde, d'une forme assez régulière. A l'époque de la mort

de Jules César elle appartenait à *Lucullus*, moins peut-être comme un lieu d'agrément qu'à cause des bonnes asperges qu'elle produisait.

Ce fut dans cette île que *Brutus* se réfugia après l'assassinat de César. Cicéron rend compte, dans ses lettres à *Atticus*, des visites fréquentes qu'il lui fait.

Après avoir parcouru à la hâte quelques parties de l'île et nous être assurés qu'elle ne renferme aucune ruines antiques dignes d'être remarquées, nous traversâmes le petit détroit et descendîmes d'un écueil sur l'autre, dans des voûtes construites en briques, qui dépendaient des viviers de Pollion.

Ces ruines tenant à ce qu'on appelle la pointe de Pausilype, n'ont presque plus aucun caractère apparent de l'édifice dont elles proviennent. On ne voit plus que des voûtes assez basses, peu profondes et tellement dégradées par la mer, qu'on reconnaît à peine une construction.

Les dehors annoncent encore, par des murs et des arcades, ainsi que par des portions d'édifices éparses dans la montagne que l'habitation devait être assez spacieuse. D'ailleurs

sa position vers l'orient, adossée à la montagne qui sans doute était coupée en terrasses et plantée d'arbres; la mer qui venait en battre les murs, et le lieu étant par lui-même un des plus frais et surtout des plus pittoresques que l'on puisse imaginer, devaient en faire une retraite délicieuse.

Tout ce que cette partie d'antiquités peut avoir d'intéressant se présentant à la vue, sans qu'il soit nécessaire ni même possible de s'y promener, nous nous rembarquâmes aussitôt pour nous rendre directement à Naples.

XV.e ENTRETIEN.

SUR L'ESCLAVAGE CHEZ LES ROMAINS.

Le Général demanda à la'bbé, si les viviers avaient appartenu à Pollion le Consul, triomphateur des Dalmates etc., ou à celui qui nourrissait ses murènes avec les corps de ses esclaves. C'est à ce dernier, appelé Vadius Pollion, répondit l'abbé, l'historien se nommait Asinius Pollion.

La question du Général ne pouvait pas rester sans suite avec M.lle Hortense; mais elle fut long-temps avant de comprendre toute l'horreur du fait; il fallut que l'abbé lui dît clairement que ce Pollion, pour la plus légère faute commise par ses esclaves, les faisait noyer dans ses viviers. Il lui rapporta, à ce sujet, qu'un esclave ayant eu le malheur de rompre une coupe de cristal, en disposant le buffet pour un repas que Pollion devait

donner à Auguste; cet infortuné, condamné à devenir la pâture des poissons s'échappa, et, rencontrant l'Empereur, il se jeta à ses pieds et en obtint la vie. On ajoute qu'Auguste, indigné de la cruauté de Pollion, fit briser tous les vases précieux qui existaient chez lui.

Je vois, mesdames, que l'atrocité de ce Pollion vous révolte, poursuivit l'abbé, mais pour des Romains un tel acte de barbarie n'était qu'un dégré de plus à leur cruauté ordinaire: cruauté qui s'exerçait si fréquemment chez-eux et sous tant de formes envers les esclaves, que l'indignation d'Auguste a pu leur paraître aussi extraordinaire qu'elle nous paraît naturelle.

Un esclave, à leurs yeux, n'était plus un homme, mais cependant il devait être plus dangereux qu'un cheval, parce que celui-ci ne peut ni raisonner sur sa dépendance, ni combiner, soit les moyens de s'en venger, soit ceux de s'y soustraire. Ainsi l'opinion une fois bien formée sur le droit du maître et sur la force de l'esclave, il n'y avait plus qu'une rigueur excessive qui pût maintenir le droit

et vaincre la résistance, et les Romains, à cet égard, ne peuvent être surpassés.

Avant que le nombre en fût très-considérable, leur condition était peut-être moins affreuse : ils étaient d'ailleurs généralement de l'Italie, leur caractère était assez uniforme et surtout analogue à celui des latins. D'un autre côté, les premiers Romains cultivaient les champs, ils élevaient des troupeaux et vivaient très-frugalement. Ainsi ils partageaient les mêmes travaux et les mêmes alimens avec leurs esclaves: enfin la vie rustique étant simple et réglée, il y avait moins d'occasion de punir et d'inventer de nouveaux châtimens.

Mais à Rome, le luxe dut se concentrer dans la ville; il dut y faire des progrès. A mesure que le nombre des peuples vaincus augmentait, celui des esclaves dut s'accroître; de la diversité de ces peuples dut résulter une grande variété entre les qualités des captifs, et par une conséquence toute naturelle, une plus grande nécessité de multiplier les châtimens, et enfin l'habitude de les appliquer et de passer d'un excès à un autre.

Les captifs amenés de l'orient étaient bas et flatteurs. Leur lâcheté les rendait propres aux plus vils emplois du libertinage et aux plus sales voluptés.

Les Égyptiens étaient fourbes, adroits et effrontés; les Gaulois, les Bithiniens, les Illiriens étaient recherchés pour leur force; les Bretons étaient sombres et indociles; les Corses indomptables.

On les vendait dans le *Forum*. Un écriteau pendu au col de chaque esclave, indiquait son pays, son talent, les maladies auxquelles il était sujet, et même ses défauts ou ses vices.

Le vendeur les garantissait, excepté ceux qui avaient la tête couverte. Quelquefois ils étaient vendus sous la condition qu'ils ne pourraient jamais être affranchis. Le plus honteux examen précédait le marché.

Dans le VIe siècle de Rome on payait 13 l. 10 s. un enfant au-dessous de 10 ans; 27 l. l'esclave qui ne savait rien; 67 l. 10 s. celui qui savait écrire; 810 l. un médecin: le prix d'un cuisinier était illimité.

Ils recevaient par mois 68 l. de blé, du sel, et 4 l. 10. s.

Hors de Rome, ils étaient renfermés la nuit dans des souterrains qui avaient une ouverture supérieure; ils travaillaient avec les fers aux pieds.

Sous le règne d'Auguste, les propriétaires les faisaient marquer avec un fer rouge. Un esclave avait toujours la tête découverte.

Les malheureux captifs dégradés à ce point, ne pouvaient attendre qu'un avenir affreux: presque toujours amenés des contrées les plus éloignées, les esclaves ne comprenaient pas les ordres qu'ils devaient exécuter, et ne pouvaient s'entraider puisqu'ils provenaient des nations les plus opposées, tels qu'un Breton avec un Illirien. Cette première difficulté donnait lieu aux châtimens dont le plus ordinaire était des coups de courroie, et cet instrument de supplice était toujours suspendu au bas des escaliers.

D'un autre côté, jusqu'à ce qu'un misérable esclave sût ses devoirs; jusqu'à ce qu'il fût habitué à deviner son maître, devant lequel il ne devait jamais parler et dont l'orgueilleux commandement ne s'exprimait ordinairement que par un signe ou en sifflant; jusqu'à ce qu'enfin il fût bien pénétré qu'il

devait se soumettre à tout ce que l'imagination la plus déréglée, ou les mœurs les plus dépravées de son maître pouvaient exiger de lui, il était en danger de succomber dans les tourmens.

Les punitions les plus communes étaient de les frapper avec la courroie ou avec un fouet auquel étaient attachées des fèves sèches à chaque nœud; de les promener dans le voisinage avec un bâton fourchu au col, les mains liées derrière le dos; de les envoyer au moulin remplacer les chevaux jour et nuit; de leur lacérer le visage; de les mettre au carcan; de leur attacher des entraves, ou de les suspendre avec un poids de 100 l. aux pieds, et en cet état de les frapper de verges. L'avarice seule les préservait quelquefois de la mort.

En outre on brûlait les jambes du fugitif; les mains du voleur; le ventre du gourmand; la langue du bavard.

Après avoir épuisé, sur les esclaves criminels, toutes les tortures imaginables, ils étaient empalés ou mis en croix: au bas de la croix on allumait du feu pour les consumer lentement.

Lorsqu'un Romain était accusé d'un crime, on faisait subir la question à tous ses esclaves, et lorsqu'un Romain était assassiné, tous ses esclaves, sans distinction, étaient mis à mort.

En écoutant cet épouvantable récit, nos dames frémissaient d'horreur; M.lle Hortense vivement émue, ne pouvait se persuader que ces cruautés pussent entrer dans les mœurs générales d'un peuple policé, parmi lequel les arts et les belles-lettres florissaient; mais l'abbé, par des citations nombreuses et en indiquant les auteurs contemporains, leva tous les doutes. Par exemple, dit-il, Térence nous en fournira une preuve; car ce qui se dit sur les théâtres doit peindre les mœurs du temps et du pays, autrement l'auteur ne serait par compris, et ici il eût été repoussé avec indignation par les Romains.

Cet auteur, aimé de Scipion et de Lelius, fait une scène comique dans ses Adelphes, de ce qui, de nos jours, ne serait ni intelligible ni plaisant.

Il fait paraître un personnage nommé *Hegion*, accompagné d'un vieil esclave nommé *Géta*, qui lui a confié les malheurs d'une veuve

et de sa fille à qui il appartient, malheurs dont le fils de *Damea*, son ami, est la cause. Hégion instruit cet ami des désordres de son fils; du désespoir auquel il a réduit une famille respectable, et lui garantit la fidélité de l'esclave. Il le présente comme un vieillard vénérable, unique soutien de ses maîtresses auxquelles il abandonne son salaire comme esclave et l'entier produit de son travail; alors il propose, pour s'assurer de la véracité de ce bon *Géta*, de le faire lier, et d'éprouver, par les tourmens, s'il persistera dans les aveux qu'il a faits.

Assurément, dit le Général, cette situation d'un vertueux vieillard esclave que l'on propose froidement de torturer dans une circonstance semblable, pour éprouver s'il se démentira, vaut plus, à mon avis, qu'un fait historique, et peint, d'un seul trait, le peuple pour qui Térence écrivait.

En effet, je croirai que Commode adolescent, ordonne de jeter dans une fournaise l'esclave qui a mal chauffé son bain: je croirai encore qu'un Préteur fait mourir un esclave qui, de la part de son collègue, lui apporte un énorme poisson, en apprenant que cet

esclave a tué le poisson avec un épieux, parce qu'il leur était défendu de se servir d'aucune arme; mais je le croirai seulement comme une chose vraisemblable, tandis que ce que je lis dans une comédie du temps est absolument avéré pour moi, et me place, pour ainsi dire, au milieu des contemporains.

M.lle Hortense nous avoua que, s'identifiant avec ces infortunés, elle était tourmentée de la pensée de la fuite et du supplice qui pouvait en résulter : elle se rappelait avoir vu deux tableaux où était représenté Androde condanné, pour sa fuite en Afrique, à être dévoré par les bêtes féroces. Dans le premier, dit-elle, je vis ce malheureux arrachant l'épine de la pate du lion, là je ne voyais qu'Androde. Dans le second le lion au milieu du cirque, léchait les pieds de son bienfaiteur : ici je n'admirais que le lion, et quoique j'ignorasse alors tout ce que je viens d'apprendre touchant le sort des esclaves, je me sentais disposée à haïr les Romains : mais enfin, me disais-je, puisqu'on parle toujours des affranchis, c'est que, sans doute, la liberté était une récompense pour les talens ou pour la bonne conduite, et la con-

tinuité de l'esclavage une punition pour les hommes méchans et incorrigibles

Votre erreur, reprit l'abbé, était bien naturelle, mais cette générosité de sentimens, cet esprit de justice n'étaient pas Romains. Cependant il y a de précieux exemples, et Térence dont nous venons de parler, en est un. Il était né à Carthage et fut esclave de *Terentius Lucanus*, Sénateur Romain qui, lui trouvant de l'esprit, le fit élever avec beaucoup de soin et l'affranchit très-jeune.

Cécilius, qui allait de pair avec ce qu'il y avait de plus grand à Rome: Phèdre, originaire de Thrace, avaient été esclaves.

Mais les exemples ne sont souvent que des exceptions, et ici, ils ne caractérisent nullement le peuple Romain.

L'affranchissement, au dégré où le luxe était parvenu, pouvait même être dangereux, car on comptait par milliers, les esclaves attachés au service d'un patron. Auguste en avait dix mille, et le plus mince avocat ne pouvait sortir sans en avoir une suite nombreuse. Caton d'Utique, censeur sévère de la corruption et du luxe de son siècle; Caton qui voyageait à pied, ou sur un char attelé

*

de bœufs, fut remarqué à l'armée pour n'en avoir que douze près de lui.

Au reste l'affranchissement n'était souvent qu'une spéculation de la part du patron; la liberté accordée à un esclave, assurait un produit au maître. Dans ce cas l'affranchi prenait l'engagement de lui donner le blé que les Édiles faisaient distribuer chaque mois, et de lui rapporter les libéralités que les grands faisaient aux pauvres.

La liberté s'accordait de trois manières. La plus légale était par testament inscrit sur le registre des censeurs. Alors on conduisait l'esclave devant le Préteur qui le frappait avec une baguette, lui faisait faire une pirouette et lui donnait un soufflet, ou lui jetait au dos de la paille menue en disant, *je veux que tu sois libre.* Après cette formalité l'affranchi se rendait au temple de la déesse *Féronie*, il lui consacrait ses cheveux et se couvrait d'un chapeau ou bonnet blanc en forme de champignon; bonnet qui, chez les Romains ainsi que chez les Grecs, était l'emblême de la liberté, dès ce moment il était hors de toute servitude et entrait dans tous les droits des autres citoyens, excepté qu'il n'était

pas admis à exercer les charges les plus honorables de la magistrature.

Une simple déclaration du patron en présence de plusieurs amis, affranchissait aussi de l'esclavage.

Enfin la liberté s'accordait par un billet : mais un mécontentement grave, pouvait donner lieu à rentrer sous la puissance du patron.

Ces derniers détails ranimèrent un peu nos dames. La comtesse qui jusque là avait été interdite, se rappellant les saturnales, se plaisait à voir la statue de Saturne déliée, pendant ce carnaval des anciens, des bandes de laine qui l'enveloppaient toute l'année : elle se représentait les esclaves barbouillés de suie, changeant d'habits avec leurs maîtres, mangeant avec eux, servis par eux, et usant, sans réserve, de la liberté de tout dire et de tout faire au milieu des festins et des chants d'allégresse.

Certes, ces jours de fêtes devaient être pour le plus grand nombre, dit le Général, un moment de bonheur indicible ; mais il me semble que les plus sages ne devaient pas jouir avec une entière plénitude de cet éclair de liberté qui venait traverser si rapidement les

profondes ténèbres de leur servitude ; ils n'avaient pas plutôt atteint le premier soir qu'ils devaient être accablés de l'affligeante pensée de voir accourir le dernier. D'ailleurs, s'il était permis de tout dire pendant la durée de ces fêtes, il n'était par défendu au patron de s'en venger dès le lendemain, et cette crainte seule devait arrêter l'expension de la joie.

Hé bien? mon cher oncle, ceux que vous désignez comme les plus sages étaient, selon moi, les plus fous. Je vous ai entendu dire mille fois qu'un mauvais jour passé est un ennemi qui fuit : j'adopte votre maxime; je suis quitte avec hier : je ne suis pas encore à demain, donc je ne lui dois rien, et c'est folie de le faire entrer avant son heure. — Mais, petit hussard d'Épicure, sans déroger à mon principe, ne puis-je pas dire qu'un esclave qui prévoyait le lendemain était sage, non parce qu'il empruntait sur un avenir affreux, pour troubler un bonheur présent, mais parce qu'il devait s'occuper de mesurer les jouissances du présent, pour ne pas augmenter les rigueurs de l'avenir, et par cela seul, s'il était moins heureux que les

sans-soucis pendant les saturnales, les fêtes passées, son sort devait être envié par ses camarades, lorqu'ils avaient fait, comme ma chère Hortense, une fausse application de la doctrine que je professe : erreur qui, indubitablement, l'aurait conduit au moulin. — Comment, au moulin, reprit la comtesse? les femmes n'appartenaient-elles pas aux Romaines? le plus souvent, sans doute: — hé bien, mon frère? — hé bien, ma sœur? elles les envoyaient au moulin. — C'est impossible, des femmes cruelles envers des êtres si faibles et si infortunés! — Rien n'est plus révoltant, j'en conviens, mais cependant rien n'est plus vrai, et telle Romaine qui, à sa toilette, n'exprimait son impatience qu'en déchirant le visage de ses femmes, ou en leur enfonçant des épingles dans les bras; lorsqu'elle était réellement fâchée, elle les faisait attacher par les cheveux, à un poteau, et les faisait battre jusqu'à ce que, importunée par leurs cris, elle se fût décidée à dire *c'est assez*.

Mon frère, vous nous réserviez-là d'affreuses richesses d'érudition pour terminer notre voyage: mais j'espère que le trésor en étant épuisé, nous n'aurons plus à entendre que des

relations instructives sans mélange de cruautés, si nous pouvons un jour parcourir l'ancienne Capoue, *Pœstum*, les îles et la Sicile. — Alors, dit le Général, nous renoncerons à *Capri*, pour ne pas parler de Tibère; nous visiterons le peu qui reste de Capoue sans parler des suites horribles qu'eut la retraite d'Annibal; et dans la Sicile, nous ne parlerons que des villes modernes, pour ne pas nous entretenir d'Agrigente, de Syracuse sous Denis le tyran, et de la prise de cette même ville par Marcellus; enfin nous éviterons d'entrer dans Palerme, pour ne pas nous rappeler le malheur qui l'accabla, sous le nom de *Panorme*, quand les Carthaginois furent obligés de l'abandonner aux Romains. Dans ce moment nous touchâmes la petite jetée de la Victoire et nous débarquâmes.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

A. S. E.

IL SEGRETARIO DI STATO

MINISTRO CANCELLIERE

ECCELLENZA,

GIOVANNI MARTIN volendo dare alle stampe l'opera intitolata *Traité des Antiquités des environs de Naples, qui comprend des rechererches sur les mœurs et les usages des anciens;* prega la bontà di V. E. degnarsi commetterne la revisione.

GIOVANNI MARTIN.

Per disposizione dell' Eccellentissimo Ministro Cancelliere presidente se ne commette l' esame al Signor Marchese di Castellentini, Reggente della seconda Camera.

Il Segretario Generale del Sup. Cons. di Cancelleria

MORELLI.

Commesso al Regio Revisore D. Luca de Samuele Cagnazzi.

CASTELLENTINI.

Napoli 18 Agosto 1819.

Eccellenza

Ho letto l'opera intitolata: *Traité des Antiquités des environs de Naples, qui comprend des recherches sur les mœurs et les usages des anciens,* che si vuole stampare da Giovanni Martin, e nulla in essa ho trovato, che offender possa la Religione, lo Stato, ed il buon costume; ho rilevato anzi che una tale opera può essere utilissima all'erudizione ed alle belle arti, per cui opino potersene permettere la stampa, purchè non altrimenti piaccia a V. E.

Il Reggio Revisore
Luca de Samuel Cagnazzi.

Napoli 21 Agosto 1819.

LA SECONDA CAMERA DEL SUPREMO CONSIGLIO

DI CANCELLERIA.

VEDUTA la domanda di GIOVANNI MARTIN per dare alle stampe l'opera intitolata *Traité des Antiquités des environs de Naples, qui comprend des recherches sur les mœurs et les usages des anciens ;*

Veduto il parere del Regio revisore D. LUCA de SAMUELE CAGNAZZI; permette che l'indicata opera si stampi : ma ordina che non si pubblichi, se prima lo stesso Regio revisore non attesti di aver nel confronto riconosciuta la impressione uniforme all' originale approvato.

Il Reggente della Seconda Camera
MARCHESE DI CASTELLENTINI.
DUCA DI CAMPOCHIARO
Il Segretario Generale
MORELLI.

L'Eccellentissimo Ministro Cancelliere Presidente, e gli altri Signori Consiglieri, nel tempo della soscrizione impediti.



ERRATA.

N.° de la page	ligne	au lieu de	lisez
4	13	*cest*	*c'est.*
14	21	qui *serait restée*	qui *seraient restées.*
15	24	*encor, equand*	*encore, quand.*
19	14	*bas-relief*	*bas-reliefs.*
21	3	*Ce* côté adopté	*Le* côté adopté.
23	24	*salle de bain*	*salle de bains.*
30	4	*emphores*	*amphores.*
33	18	à cela près;	à cela près *qu'ils.*
33	21	*ils* employaient	employaient.
34	16	*délices,*	*délice.*
44	4	*peintures à fresques,*	*peintures à fresque.*
46	6	*avoir appartenue*	*avoir appartenu.*
58	2	ce langage *était*	ce lang ge *étant.*
58	10	qu'une *faux,*	qu'une *faulx.*
94	23	le même *singe*	le même *signe.*
104	8	qui *n'y* reconnait pas	qui *ne* reconnait pas.
108	22	point *d'effetl, e* peintre	point *d'effet, le* peintre.
112	7	sur le *derrière* des	sur le *dernier* des
134	17	des hommes *brutes*	des hommes *bruts.*
139	23	Porte *de* S.t-Denis	Porte S.t-Denis.
157	19	Esculape, *Igiène*	Esculape, *Hygiène.*
168	22	entre *ux* les	entre *eux* les.
168	26	tous les *deux* jours	tous les *neuf* jours.
190	9	on les *tirait,*	on les *tiraient.*
190	9	on les *jetait,*	on les *jetaient.*
191	7.	sur *la Stabia*	sur *la route de Stabia.*
220	12	lui a *assignée* le malheur	lui a *assigné* le malheur.
222	1	des *Caméens*	des *Cuméens.*
241	15	lui auraient *attirs*	lui auraient *attiré.*
242	23	*Silius Talicus*	*Silius Italicus.*
246	15	*les voies* Appienne	*la voie* Appienne.
249	17	le *Grandi cose*	le *grandioso.*
260	10	reconnaître, *malgré*	reconnaître. *Malgré*
284	14	par un feu *lent*	par un feu *latent*
287	13	*dan scett eméme*	*dans cette même.*
289	2 et 3	*allumée aussitôt*	allumée *qui s'éteint* aussitôt.
290	10 et 11	remportée *à* sur notre	remportée sur notre.
298	25	pour *voir* de belles	pour *avoir* de belles.
310	5	les plaisirs de *Comns*	les plaisirs de *Comus.*
328	20	*anciennent* l'Acherusia	*anciennement* l'Acherusia.





